

ESPAGNE ET PROVENCE

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

LES MALVUS 1 vol.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède et la Norvège.

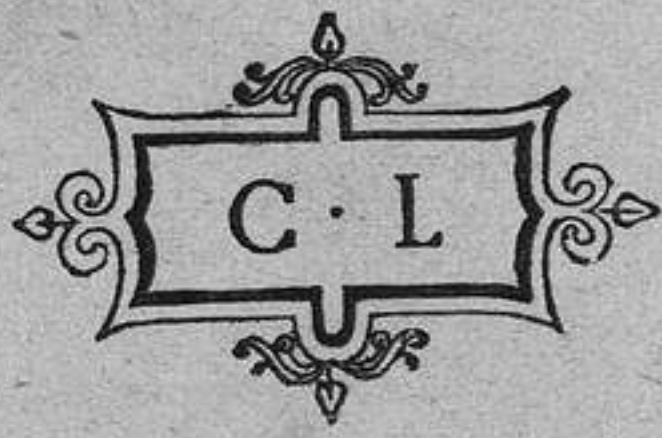
IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGERE, 20, PARIS. — 3336-2-95. — (Encre Lorilleux).

T-11/1

ESPAGNE
ET
PROVENCE

— IMPRESSIONS —

PAR
ÉDOUARD CONTE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3
—
1895

A

ANTONIN CAILLENS

PRÉFACE

Devant un livre de voyages on a de la méfiance. On se dit : Voilà un monsieur qui s'imagine que l'histoire de ses déplacements intéresse ses contemporains. De fait, il n'y a pas de genre d'ouvrage qui s'accommode davantage à la présomption. Il est souvent un miroir de vanité. L'auteur s'y regarde aller, venir, manger et boire. Le pays qu'il parcourt, il tâche de le façonner à ses pensées. Il prête à l'éternelle nature ses sentiments qui passent et cherche à la rendre complice de ses petites réflexions. Le sol qu'il foule est chargé et surchargé de passé. Il n'en va pas moins, à l'étourdie, à l'affût d'une remarque caustique sur des mœurs dont il n'a pas l'intelligence. S'il y a incompatibilité d'humeur entre le voyageur et la région qu'il visite, à quoi bon alors le voyage ? Il ne lui apprendra rien, non plus qu'aux lecteurs son récit. L'antipathie ne conduit pas loin. Enfin, le déshabillage des préjugés natio-

naux, si peu de voyageurs, avant de partir pour l'étranger, s'en avisent !

Et, cependant, chacun de nous dont c'est le métier d'écrire devrait l'avoir fait, son livre de voyage. Ce serait celui d'après lequel on se tromperait le moins sur la qualité de notre for intérieur. La pensée y étant aux prises avec la réalité, le premier venu peut vérifier l'une en vérifiant l'autre. On y mesurerait notre capacité de nous intéresser à des choses et à des hommes qui ne nous sont point familiers. On y ferait l'épreuve de nos facultés sympathiques. On s'y rendrait compte de ce qui affecte notre sensibilité. Car de nous-mêmes, nous allons, en voyage, à ce qui est susceptible de provoquer le jeu de notre cerveau ou de notre âme. Par là on discernerait nos aptitudes, à quoi nous sommes clairvoyants, aveugles à tout le reste. Je demande à avoir sur ma table un récit de voyage de chacun des écrivains qui m'importent, afin d'être à même de me les caractériser.

Afin surtout de n'être pas dupe de certains romanciers, dont le talent tient à une machinerie d'intrigues romanesques. Cette machinerie me fait illusion. Elle est commune à l'industrie de trop de nos faiseurs de récits fictifs. S'il y a aujourd'hui, principalement dans l'art de conter, tant d'écrivains de talent, ce n'est pas qu'ils en soient tous doués, c'est qu'ils nous

en font accroire sur leur propre mérite. Par quels moyens nous en font-ils accroire ? Par des procédés de composition et par une virtuosité de style qui s'apprennent. Mais cette virtuosité, étant une expression artificielle, se balance nécessairement dans le vide d'une histoire en l'air. Elle n'est pas supportée par la réalité de choses vues et senties. La vie est absente de cette littérature qui se regarde elle-même. Des levers de soleil y sont décrits par des gens qui ne se lèvent jamais avant midi, et le ciel étoilé par des gens qui ont les yeux attachés à la terre.

Quant aux sentiments à peindre, on nous enseigne qu'il est possible de s'en émouvoir artificiellement, plume à la main, tout en leur restant, en soi, impénétrable. C'est l'effet d'un mystère qui s'appelle : dédoublement de notre personne. On pleure, on compatit, on vibre, on s'indigne, on passe par toutes les gammes de la musique sentimentale, de même qu'on décrivait le lever de soleil, par la vertu magique du mot, de la phrase apprise. C'est elle qui emporte l'idée, comme la charrue traîne les bœufs. Une fois qu'on est rompu à une gymnastique de vocabulaire et de rhétorique, il n'y a plus, pour le reste, qu'à se laisser aller. Le chef-d'œuvre est certain.

C'est à ce mensonge qu'il faut faire la guerre. Pour cela exigeons de ces talents qu'ils s'attaquent

à ce qui, mystérieux ou palpable, existe; que pour une année ils abandonnent l'industrie littéraire, et, plantés devant la nature, nous en rapportent ce qu'ils en auront ressenti. Nous verrons, par ce que cela vaut, ce qu'ils valent. Nous saurons alors à quoi nous en tenir sur l'intérêt qu'ils portent au monde des vivants et des morts. Barbey d'Aurevilly, soucieux de tirer le rideau des écrivains de notre époque, en appelait de leurs ouvrages à leur correspondance et rayait de son admiration ceux qui, eussent-ils été magnifiques d'après leurs livres, se découvraient mesquins dans leurs lettres. Mais ce contrôle, outre que l'occasion ne nous en est pas toujours offerte, serait injuste à l'égard de certains écrivains qui, par une pudeur étrange, restèrent cadenassés pour leurs intimes, tandis qu'ils ouvraient tout grand leur cœur au public.

J'en reviens donc à mon idée d'avoir une garantie contre le change qu'à force de fiction et de métier littéraire, un médiocre parvient à nous donner sur lui-même. Le récit de voyage me paraît être une garantie.

Vous choisissez une contrée plus ou moins vaste, selon la mesure de votre activité. Vous la choisissez vieille, pour qu'elle ait davantage à raconter; délaissée, pour que vous vous donniez, en parlant d'elle, l'air de réparer une injustice; attachée à ses

mœurs pour qu'elle vous change des vôtres; et néanmoins assez répondante à vos rêves d'un paradis sur la terre pour que rien ne vous y rebute. Vous ne vous souciez point qu'elle ait déjà été décrite et bien et par des écrivains célèbres, à croire qu'ils n'ont rien laissé à dire. Vous n'imiterez pas le peintre paysagiste Gauguin qui fut réduit à aller dresser son chevalet à Tahiti, parce que, disait-il, c'est un des rares coins du monde qui n'aient pas été traduits par le pinceau.

Vous faites là ce qu'il faut de séjour pour goûter à ce que hommes et choses y ont de délectable. Vous en partez à la première saveur d'amertume. Vous donnez à votre observation la lune de miel et vous lui épargnez celle de l'absinthe. Vous entrez dans l'âme des habitants, juste assez pour la voir en beau, pour lui prêter vos chimères, si vous en nourrissez. Vous ne dénigrez point et vous ne vous moquez point ou presque point. Ce sont les pays neufs qui foisonnent de ridicules. Est-ce que vous vous moquez devant de vieilles gravures représentant des modes de 1830, si surannées qu'elles vous paraissent? Et puis les pays neufs sont en labeur, en fièvre d'accroissement, en un tumulte d'affaires qu'il est impossible à l'étranger qui passe de prendre à cœur.

Vous marchez. Vous ne prenez pas de notes. Vous

ne consultez pas de statistiques. Vous ne vous informez point de la vie politique, économique, sociale. Vous êtes dans un pays qui ne fleurit pas d'idées, qui jette dans la balance économique un poids insignifiant, où le feu des ambitions n'ayant pas d'issue s'est retiré et ne présente plus que des volcans éteints. Donc le présent ne vous gêne pas. Vous voilà tout à votre aise pour votre rôle d'évocateur du passé. Vous êtes comme dans un musée de choses dégradées, couvertes d'inscriptions mi-effacées que vous cherchez à rétablir. Un pan de vieux mur, un récit d'indigènes, une légende, une forme traditionnelle de cérémonie publique, des particularités de langage : autant d'inscriptions incomplètes, dont c'est à vous à parfaire le sens. Vous ne vous bornez point à cet effort d'érudition. Vous cherchez à réveiller d'un décor ce qui y sommeille de vestiges pour en ranimer la scène d'autrefois. Toutes les puissances d'évocation de Victor Hugo sont dans un de ses livres de voyages, *le Rhin*. L'imagination y est infatigable. Mais c'est la réalité qui lui donne l'élan. Ce sont l'observation et le savoir historique qui lui servent d'appui.

Il en est des débris des anciennes civilisations comme de ces squelettes de pensée telles qu'il en abonde dans Shakspeare, qui ne tiennent qu'une ligne et sur lesquelles le commentaire peut indéfiniment s'étoffer.

La mer Méditerranée, le long de sa ceinture de côtes, en étale de ces débris : haillons d'architecture magnifiques d'éclat sous le soleil, et dont le peintre anglais Turner a sublimé la somptuosité. Ces débris ne sont pas défendus contre la curiosité du voyageur. Ils forment un monde où l'on n'a pas besoin, pour entrer, d'une lettre d'introduction. Étant déchus, ils se donnent à tout écrivain qui les aime. Il en est récompensé par un renouveau d'images qu'ils lui fournissent. Car chaque genre de paysage comporte son style descriptif et voilà un moyen de rajeunir votre plume fatiguée.

La contrée qu'en vertu de ces beaux principes j'ai choisie est petite et charmante. C'est le groupe des îles Baléares. Mais, sur mon chemin, à Lyon, je fus entraîné dans le torrent des félibres. Ils me menèrent en Provence. J'y vis Mistral qui, m'ouvrant son dictionnaire des langues d'Oc, me fit voir qu'il y avait compris celle qu'on parle à Majorque. Puisque Provence et Baléares sont sœurs de langue, il leur sera bien permis de se donner la main dans mon livre, et je n'en romps point l'unité en le composant d'un peu de France et de beaucoup d'Espagne.

ÉDOUARD CONTE.

ESPAGNE ET PROVENCE

I

LE RHÔNE

Ce n'est pas prendre le plus court que de passer par la Provence pour se rendre à Barcelone et là s'embarquer à destination des Baléares. Mais l'attrait d'une descente du Rhône, de Lyon à Avignon, en compagnie d'un pèlerinage de félibres parisiens m'a déterminé à ce crochet. Par un matin d'août étincelant, me voilà sur le pont d'un bateau, occupé à donner des poignées de main et des saluts à partie de trois cents méridionaux fort grouillants mais silencieux. C'est qu'il n'y a personne sur le quai, hormis quelques vagabonds, frissonnant encore du froid de la nuit passée à la

belle étoile. Or, les félibres ne clament jamais pour eux seuls. Il leur faut ou d'autres félibres qui leur répondent, ou des indifférents à entraîner dans leur enthousiasme. Aux premiers glissements du bateau, ils ne font pas à Lyon la grâce d'un chapeau en l'air. Vite ils lui tournent le dos, et leurs yeux, comme le Rhône, pointent vers le midi. Si pressés qu'ils soient d'y arriver, le fleuve l'est plus qu'eux. Quel galop ! Comme il fond droit sur la Méditerranée ! Seules les masses de granit ou de calcaire l'entraînent à un détour et encore le fait-il tout juste. Il gronde alors. Il ne caresse pas, il mord le bas des croupes de terre qu'il n'a pu entamer. Et il précipite sa course, comme s'il voulait regagner le temps perdu par l'abandon de la ligne droite. Lorsque les piles d'un pont brisent son courant, il écume et mugit d'une colère qui ne se passe qu'après maints remous et tourbillons. Ah ! c'est un rude fleuve qui nous emporte, et ceux de mes compagnons de voyage qui expriment leur admiration par un « Que c'est joli ! » n'ont pas trouvé le mot juste.

Il en est des fleuves comme des animaux, les uns complaisants pour l'homme, les autres rétifs. Le Rhône est un fleuve rebelle. Le

Rhône est un révolté. On sent qu'il porte des bateaux malgré lui. Après chaque inondation, il déroutait autrefois ses navigateurs par des changements de lit. Maintenant on le maintient. On lui a mis le joug à ce « taureau furieux descendu des Alpes et qui court à la mer », comme le dépeint Michelet. Il n'en faut pas moins des pilotes de maîtrise pour garder les passagers de ses brusqueries de direction, de ses îles traîtresses qui étendent sous l'eau leurs racines...

Ses rives ne sont pas plus riantes que lui. Elles ont pris son caractère tragique. Les maisons n'y ont pas un air de plaisance. On est regardé tout le temps de haut en bas par des débris de moyenâgeuses forteresses, des ruines de fortifications, des tours qui flanquent un pont à chaque extrémité, des montagnes tantôt s'avançant en éperon, tantôt se dressant toutes raides avec des renflements en forme de bastion, tantôt se reculant, percées de profondes ravines et marquées d'entailles comme si elles montraient des plaies qu'on leur a faites.

Ce sont des plaies en effet. On les coupe, on les tranche au vif, pour en tirer une pierre qu'on calcine et qui produit de la chaux. Il s'en élève de lents et lourds nuages de poudre de

riz qui, viennent se coucher sur le fleuve dont ils blanchissent un moment les eaux ordinairement gris de fer. Ou bien ce sont des minerais qu'on en extrait pour les fondre dans des usines dont les cheminées s'échelonnent parallèlement au Rhône.

Le Rhône, en levant la tête, peut voir, il est vrai, des vignes sur ses flancs, mais si haut superposées en gradins, qu'elles paraissent être la végétation volontaire de remparts démesurés. Devant une habitation entrevue du bateau on ne se dit pas : « C'est là que je voudrais me retirer, là qu'on serait heureux ! » Non, le Rhône n'est pas un fleuve pour amoureux. Au sortir de ses nombreux étranglements, il prend du large, il s'étale, mais c'est avec excès, entre des peupliers et des saules qui nous cachent le pays et en avant desquels s'allongent des bancs de sable parsemés de cailloux. La blancheur en éblouit quand le soleil y darde. Des oiseaux de mer et de tempête s'y promènent paisiblement. Ils se croient chez eux.

Le Rhône est donc quelqu'un. En passant de l'est au midi il lave des terres différemment cultivées. D'une ville qu'il baigne à l'autre, il entend un langage nouveau. Il n'en

reste pas moins fidèle à sa sévérité. Les affluents ne l'altèrent point. Il ne se laisse pas entamer.

De quel œil de dédain nous regardions les trains furieusement lancés sur le chemin de fer de l'une et l'autre rive! Car la vallée est si étroite que fleuve, routes et rails se côtoient. Infortunés voyageurs! Ils passaient sans faire connaissance avec le Rhône. Ils passaient sans rien voir. Ils étaient des colis. Nous, nous étions des personnes regardantes. Nous apprenions par les yeux la géographie de la France: par les livres, ça ne compte presque pas. Nous apprenions l'histoire. Elle se lève d'un groupe de maisons, d'un mur écroulé, d'une église, d'un château en ruine. Qu'un de nous en dise le nom et, dans la brume de nos connaissances historiques, le souvenir s'en détache: Condrieu, Saint-Clair, Saint-Rambert, La Roche-de-Glun, Châteauneuf, Crussol, Beauchastel, Mornas, Rochemaure, Mandragon, Saint-Vallier, toutes forteresses postées à un étranglement, à une écluse du fleuve, afin d'avoir plus à portée de bras le voyageur qui montait et celui qui descendait. Les plus renfrognés de ces châteaux restaient juchés sur la hauteur, d'autres s'humanisaient à en descendre la pente et n'arrêtaient

qu'à la berge la muraille dont leur village s'enveloppait.

Le Rhône a servi de frontière entre le royaume de France et l'Empire. Voilà pourquoi il y a tel endroit où, sur les deux rives, deux forteresses se regardent encore, se confrontent, se surveillent, se menacent, sentinelles surannées qui s'obstinent à monter la garde quand même et dont les tours ou rondes ou carrées défendent le pont qu'on a jeté entre elles comme s'il était mixte, ce pont, appartenant moitié à un peuple, moitié à un autre.

Un grand fleuve sépare et communique à la fois. Il raconte la guerre parce qu'il est un fossé, la paix parce qu'il est une route. S'il rappelle ici le baron des Adrets et le supplice de ses prisonniers précipités du haut d'un rempart sur des pointes de pique, là, à Vienne, par exemple, le Rhône évoque la montée lente, défiante, par les Grecs d'abord, par les Romains ensuite, du fleuve inconnu. Creuser les bords du fleuve, y découvrir des tombeaux, des médailles, équivaut à reconnaître les étapes des explorateurs méditerranéens. Ah ! que de choses un écrivain d'érudition et d'imagination peut tirer de la profondeur d'un fleuve. Exemple : *le Rhin*, de Victor Hugo.

Mais nous sommes pressés. En tant que félibres, nous avons un programme à remplir. Je dois prendre ma part des ovations des riverains et les rendre dans la mesure de mes poumons. Ces riverains devaient savoir — les félibres ayant tout prévu — l'heure à laquelle nous passerions. Car, sur les quais, c'étaient des foules. Les instituteurs et les institutrices avaient mobilisé garçons et filles. Celles-ci nous saluaient de leurs menottes. C'était charmant. Des pêcheurs à la ligne, pour nous lancer un vivat, oublièrent leur hameçon. Du haut des ponts, des bouquets descendaient jusqu'à nous au moyen d'une ficelle. Ils contenaient un billet des mieux tournés : prose ou vers. Nous en avons perdu quelques-uns par la faute des lanceurs. Ils manquaient leur coup et les fleurs allaient tomber dans le fleuve. Une autre fois, c'est la ficelle qui se rompt, laissant le bouquet choir tout d'un coup sur la tête d'un de nous. On déplie le billet. Il est adressé au ministre. Les habitants ont cru qu'il y avait pour le moins un ministre dans la bande.

Ces petits incidents amusent. Ils font le sujet des conversations entre gens qui n'ont pas besoin, pour causer entre eux, d'être pré-

sentés l'un à l'autre. En chemin de fer, face à face, genoux à genoux, ils ne se seraient point parlé. O puissance d'entretien des voyages d'autrefois ! Réserve de futiles mais bons souvenirs pour plus tard ! Mon père, qui, soldat du temps qu'il n'y avait pas en France de chemin de fer partout, a descendu la Saône et le Rhône, de Châlons à Arles, avec de la troupe à destination d'Alger, m'a souvent raconté les impressions de son parcours, de ses arrêts à Tournon, à Valence, de la curiosité du bataillon quand lui fut signalé le pont Saint-Esprit et rappelée sa sinistre renommée qu'au siècle dernier déjà le président Des Brosses démentait d'un mot : « C'est une grande sornette que d'en faire peur aux gens. » De ces impressions il m'est revenu quelques-unes, à Valence notamment, en débouchant sur une petite place où Mandrin fut roué. On y montre une maison du xv^e siècle en terre molle, « la maison des têtes », ainsi nommée des têtes sculptées sur la facade d'où la maîtresse de Mandrin le regardait torturer. A Valence, pendant que M. Claretie et les félibres inauguraient des plaques commémoratives ou fixaient des premières pierres, Paul Arène nous conduisait dans une dépendance fermée de la

cathédrale. Là, dans un carré de terrain, entre des murs délicieusement brunis par la vétusté, les ancêtres de Mistral dorment sous un mausolée en forme de pendentif. Au XVIII^e siècle les Mistral étaient des gens de robe, des notables de Valence.

Auparavant on avait déjeuné à Tournon, dans le parc du fameux collège des jésuites, aujourd'hui lycée national. Un délicieux endroit de retraite. Point d'usines ni de chantiers. Des maisonnettes à balcons fleuris de belles dames ; des platanes sur un cours ; des vignes qui, d'une hauteur, surplombent une terrasse bâtie tout exprès pour jouir de la vue du Rhône, et, au bout d'un corridor à voûte basse et où il fait frais, un parc aux allées de platanes et d'ormes aboutissant à des massifs de fleurs ; un parc où, je me le figure, l'érudition devait être aimable, l'enseignement paternel, d'où l'on sortait à vingt ans, fleuri de science, au lieu que maintenant c'est armé de science qu'on sort de nos lycées.

Le maire nous complimente et son langage n'a rien de suranné ni de pompeux. Il fait galamment donner un bouquet aux dames. La fanfare joue l'air d'une chanson de Mistral. L'image de Mistral est présente au voyage. Sur

le bateau, des brochures contenant des vers du chancre provençal circulent. On les lit. On les chante. Le moins méridional de nos pèlerins découvre en lui un provençal qui s'ignorait. Nous ressemblons à ces ouvriers qui, dans les faubourgs, rangés en cercle autour d'un chanteur des rues, accompagnent un refrain. Mais le sujet de nos chansons est plus élevé. Celle qui nous fait sans fausse honte ouvrir, déployer notre gosier c'est « la *cansoun de la Coupo* » (chanson de la Coupe) sorte d'hymne à la gloire du Midi, hymne de désespérance et d'espérance à la fois où le poète s'interroge : « D'un ancien peuple fier et libre nous sommes peut-être la fin — d'une race qui regerme peut-être sommes-nous les premiers jets. » Mais qu'importe à l'homme d'élévation et de foi ! « Coupe sainte, verse-nous la connaissance du vrai et du beau et les hautes jouissances qui se moquent du tombeau. »

C'est en tel agrément que les félibres voyagent. S'il fait beau, je vous le laisse à penser. Les félibres sont à tu et à toi avec les nues, les vents, la pluie. Ils les gouvernent. Enfin bien qu'il fût nuit, tout Avignon nous attendait sur le quai. Il n'est pas éclairé. Seules des lanternes portatives vont et viennent, jetant des

lueurs sur un épais rempart d'hommes et de femmes qui grouille en avant des remparts de la ville. On entend des détonations. Ce sont les exubérants qui font parler la poudre.

Dieu merci me voilà sauvé
Car je suis en terre papale.

Je me répète ces deux vers dénués de sens aujourd'hui, mais populaires au siècle dernier, quand sur la passerelle un homme aux yeux et à la barbe du plus beau noir se campe impérieusement. C'est M. Félix Gras *capoulié* du félibrige. Ce titre lui donne le droit de nous haranguer. Il le fait en provençal. Il nous dit que nous embellissons sa cité. Nous commençons par en occuper les hôtels.

II

LE THÉÂTRE ANTIQUE D'ORANGE

Ces hôtels ne peuvent loger tout le monde. Avignon se donne aujourd'hui l'illusion d'être une capitale du Midi. Les rues résonnent des dialectes de Provence, Languedoc, Gascogne, Roussillon même. Nîmes surtout, Tarascon et Arles se sont vidés, comme on dit ici, dans Avignon. Sous la diversité des coiffes, il est aisé de distinguer les divers types féminins de la région méditerranéenne et d'y reconnaître la marque de la Grèce, de l'Italie, de l'Afrique même. Il y a plus de cent ans, le président Des Brosses trouvait qu'avec de fort beaux seins les Avignonnaises avaient la taille courte,

ramassée. Son observation est restée juste, touchant les femmes s'entend, car les jeunes filles sont plutôt d'une gracilité excessive. J'en vois une qui, très brune de peau, arbore un vêtement tout uniment jaune. Qu'Avignon, peuplée de quarante mille habitants, en contient momentanément soixante mille sans que parmi le surplus personne soit en danger de coucher à la belle étoile, c'est la preuve qu'il y a des parties mortes dans cette ville, comme il y a des branches mortes dans un arbre malade. Si le midi, selon le mot de Roumestan, conquiert la Gaule, c'est à son propre détriment. Les vivres ne font pas plus défaut que les logis. La fenêtre de ma chambre donne sur une petite cour affectée à l'égorge-ment des volailles. La tuerie dure une bonne partie de la journée. J'écris mes notes de voyage au bruit du râle de ces pauvres bêtes. A table, impossible de manger. Le poulet qu'on me sert me rappelle le sang répandu. Je vais m'asseoir à une terrasse de café. Passe un des trois ministres délégués par le gouvernement aux fêtes d'Avignon; c'est un ministre jeune: « Mais je le reconnais, s'écrie le garçon qui me sert. Quand il était gamin, je lui ai foutu des calottes! »

Dans cette irrespectueuse réflexion il y a plus de bonhomie que de fronde. On est bonhomme ici, à commencer par le *capoulié*, Félix Gras, un poète qui, la plume à la main, se donne des airs terribles, qui publie des poèmes épiques : mort ! sang ! carnage ! — sur la guerre des Albigeois :

« Pierre a sa lance brisée. Ce n'est rien. Sa longue épée fauche à la file. Non, ce n'est rien. Car son épée fauche douze têtes à la file ».

Félix Gras est de son métier juge de paix. De sa barbe soyeuse il laisse tomber tant d'apaisantes paroles que c'est une distraction pour lui de couper d'une manière fictive douze têtes à la fois. Son instinct destructeur se satisfait ainsi bien innocemment. Avignon, qui lit peu, ne connaît guère ses poèmes. En revanche, il sait par cœur une chanson de lui, caustique et libertine, sur le pape Clément V, qui est d'un bon sel populaire. Quand vous passerez par Avignon, faites-vous la chanter. Je l'ai entendue très finement dire et mimer par Paul Arène. C'était au retour de la représentation de la Comédie Française au théâtre antique d'Orange où, pour préluder au spectacle d'*OEdipe roi* on avait donné sa pièce *l'Ilote*,

badinage grec de sujet et d'inspiration comme vous en jugerez par cet extrait :

Pour te voir, malgré moi, j'ai fait plus de cent lieues,
J'ai dû quitter l'Afrique et ses collines bleues,
Mon clos, mon petit bourg, de Phalère voisin,
Mes ruches, mon balcon entouré de raisins
Et mon toit d'où, le soir, quand le phare s'allume,
Je regardais fumer Athènes dans la brume.

Ces vers, qui ont dans leur simplicité l'élégant dessin d'une draperie de statue grecque, que vous les lisiez ou que vous les entendiez déclamer sur une scène, c'est tout un. Mais pour les tragédies grecques, croyez--en un homme qui est allé à Orange, vous n'en aurez pas une idée juste tant que vous n'aurez pas assisté à ce spectacle. Une pièce est faite pour être jouée dans le décor qui lui convient. Le dépaysement *d'Œdipe roi* et *d'Antigone* dans la salle du Théâtre-Français est rendu flagrant ici par cette large et profonde scène établie à vingt-cinq mètres au-dessous de moi, où les figurants se déploient en cortège de procession, où les acteurs ont besoin de faire de grands gestes et d'enfler leur voix et de la laisser traîner pour que le son ait le temps de courir sur dix mille têtes et de s'évanouir contre le mur d'enceinte avant l'émission du son suivant.

Le théâtre d'Orange est à la taille de l'œuvre. Il ne la déforme point. Sa vaste et simple architecture explique le drame antique, de même que nos bonbonnières expliquent l'opérette. Tout se tient. A supposer qu'il y a deux mille ans, à Orange, un écrivain eût eu le goût de petits démêlés scéniques entre des personnages insignifiants et le désir de faire jouer ses bas ouvrages sur un théâtre, il n'avait qu'à lever la tête vers cet édifice pour y renoncer. Une enceinte mi-circulaire, arc dont le mur de scène, haut de trente mètres, forme la corde, des gradins étagés sur un flanc de colline, il n'en fallait pas plus pour imposer silence à la mesquinerie des conceptions.

Maintenant, la décrépitude du théâtre d'Orange le rend plus propre encore aux spectacles tragiques. Il a perdu la décoration intérieure de son mur de face, ses frontons, ses statues, ses colonnes — hors deux, ses aigles impériales. Les niches sont vides et les portes, élargies par la destruction, s'ouvrent trop béantes. Le faite de la muraille d'enceinte est inégal. Il s'élève et s'abaisse. Il chevauche. Des arbres s'y sont plantés et l'on voit le ciel entre leurs branches. A droite et à gauche de la scène, des figuiers ont pris racine, de sorte que, sous

leur branchage, les musiciens, dans leur intervalle de repos, font figure de prendre le frais sur le devant ombragé d'une guinguette. Ce mur monumental de la scène, la lumière électrique en accuse magnifiquement les trous, les balafres, tout le vénérable ravage, ainsi que la chaude couleur brune de pain très cuit.

Les dix mille personnes massées là sont intimidées par la majesté du lieu. Elles ne parlent point. C'est la première fois que je vois silencieux, en France, un public de théâtre. Tout en haut, les places à quarante sous, le peuple, extraordinairement attentif, recueilli même : des visages à face glabre et à lèvres minces, tels que nous en représentent les médailles romaines. Admirable public ! Sa saine rudesse accepte tout de suite la barbare donnée du drame. Elle consent à l'horreur du dénouement. En dépit de la distance qui le sépare de la scène, il n'entend pas moins bien que les plus favorablement placés. Mademoiselle Lerou, MM. Mounet-Sully, Paul Mounet et Sylvain portent leur voix partout.

Le théâtre d'Orange a la propriété de grandir les bons acteurs et de rabaisser les mauvais. Il ne supporte pas la médiocrité. Le comédien de qui l'organe ne retentit pas est écrasé. Celui

de qui le jeu ne rend pas sensible la parole, tombe au-dessous d'un récitant. M. Mounet-Sully ne trouvera jamais un champ plus favorable à ses effets. A la Comédie-Française, ses préméditations d'attitude, ses recherches de posture avaient quelque chose de forcé, trahissaient la manière. Ici, à la faveur de l'éloignement, la méthodique amplitude du geste non plus que de la voix ne paraît démesurée. Les excessives allures de la passion ne choquent point. Au contraire.

Dire que la municipalité d'Orange et la Comédie-Française craignaient de ne pas faire leurs frais ! Il y avait là des gens venus tout exprès d'Amérique, d'Angleterre, des lunettes de clergymen, quantité d'artistes, pas mal de Lyonnais de distinction, maint professeur que sa morgue enseignante et un reste de devoir professionnel conservé au début des vacances attiraient vers une représentation grecque. Le malheur m'avait placé à côté d'un de ces messieurs : « Quel dommage, me disait-il d'un ton important, que je connaisse *OEdipe roi* par cœur, cela m'ôte tout le plaisir. » Cette affluence est un encouragement à représenter, tous les ans, une ou deux tragédies grecques, jusqu'à ce que tout Eschyle, tout Sophocle, tout Euri-

pide y soient passés. On couvrirait la scène. On y planterait des décors antiques tels que, d'après les peintures de Pompéi, on est autorisé à se les représenter. On tendrait un *velarium* au-dessus des spectateurs. C'est toute la commodité que réclame le théâtre d'Orange.

III

NOS FÉDÉRALISTES

C'est aujourd'hui la grande journée du félibrige. Il tient son consistoire, sorte de congrès, de concile. Il inaugure des bustes et des plaques. Il banquette et il toast. Il farandole et il illumine. Il fait représenter un drame provençal. Pas un mot de français de cette journée, c'est la consigne. Heureusement, pour les félibres qui ne connaissent pas le provençal, elle n'a pas été observée. Le français n'en a pas moins été relégué aux conversations particulières. Et encore : « Parlez bas, me disait l'un d'eux, le capoulié pourrait vous entendre. » J'ai cousu ma bouche. Je me suis changé en

patient d'éloquence : sept inaugurations à quatre discours pour chacune, comptez. Les discours ont tous été trouvés sublimes. Je crois qu'on abuse un peu de ce terme ici. La poésie de M. Clovis Hugues à Roumanille excite un tel enthousiasme que le maire d'Avignon, M. Pourquery de Boisserin, lui en demande le texte pour les archives.

— Impossible, je l'ai promis à...

— Agents, empoignez-moi cet homme et fouillez-le !

Cette plaisanterie fut très goûtée.

Au consistoire, la discussion a été sonore. Le félibres de Paris sont partagés en jeunes et vieux. Les uns et les autres se sont traités avec sévérité. Mais ils ont été mis dans le même sac par les félibres de province qui leur ont reproché d'exploiter le félibrige à leur profit. Je ne rapporterais pas ces querelles si elles n'avaient un intérêt que vous allez voir. Il y avait, à cette réunion annuelle, des délégués de la Provence et du Languedoc, jusque du Quercy, des hommes sans prétention littéraire, mus par un reste de ce vieil esprit fédéraliste qui a donné, il y a cent ans, tant d'embarras à la Convention. Ils venaient soutenir cette cause, condamnée par notre histoire,

avec l'aide de quelques jeunes gens suffisants et ambitieux de paraître. Ces jeunes gens tirent parti d'Aubanel et de Mistral pour prédire que, l'indépendance de leur idiome une fois acquise, il s'ensuivrait une certaine autonomie politique. Mais ils ne donnent pas eux-mêmes, à cet idiome, de nouveaux titres à l'indépendance. Ils s'essaient au français, ce qui paraît inconsequent aux félibres convaincus, et, quand il n'y ont pas de bonheur, c'est alors qu'ils regrettent le défaut d'un enseignement officiel du provençal, qui les aurait mis à même de sentir, puis de penser en cette langue. Ils discourent. Ils revendiquent. Un bon ouvrage servirait mieux leur cause.

Est-ce que Mistral a commencé par se donner des airs de protestataire? Il a écrit comme cela lui venait. Il a aimé sa petite patrie pour elle-même. Il a pris aux paysans, aux ouvriers leurs mots familiers. Il a vécu au milieu d'eux. Il n'a pas été chercher gloire et fortune à Paris. Avant de réclamer l'indépendance littéraire, il a commencé par se la donner lui-même. Cependant, il avait passé par le lycée comme les camarades. Il avait même été étudiant à la Faculté d'Aix. Mais la poésie l'a emporté sur l'ambition, s'il en a jamais eue.

Nos félibres revendicateurs ne sont pas hommes à faire à leur pays natal, ni à leur langue, ce sacrifice. Tout en déplorant que Paris mange tout, ils y vont et ne le quittent que lorsqu'ils ne se sentent pas de force à y prendre une place. Ils désertent leur peuple qui, cependant, se défend à merveille contre l'invasion du Parisien. Ils proclament la persistance de leur langue et ils se condamnent à ne pas l'entendre, sauf pendant ces quelques jours. Ils déclarent ne pouvoir se passer de soleil et ils s'accommodent du ciel couleur de suie. Les tendres luisances du feuillage des oliviers les touchent, mais seulement en paroles et pour humilier l'homme du nord qui jamais ne comprendra cet arbre.

Ces observations, les félibres de province ont su en moucheter ceux de Paris au consistoire. Ils n'en ont pas moins déjeuné ensemble, les uns avec les autres, en ce banquet annuel qui suit le consistoire et où les convives se passent cérémonieusement « la coupe ». « Cette coupe nous vient des Catalans », dit la chanson de Mistral. Mistral y boit le premier. De ma vie, je n'ai rencontré personne dont la physionomie fût plus sereine. Il ne s'y marque aucune déception. Il a la chair d'une santé

extraordinaire pour son âge : soixante-quatre ans. Les traits réguliers de son visage ovale, la noblesse du port de tête, la loyauté du regard, tout est pour l'harmonie ; mais rien d'accentué, rien qui décèle une lampe intérieure brûlant beaucoup d'huile. Il a les dehors de son œuvre, qui est gracieuse, qui est touchante, qui est pure de lignes, mais qui ne fait qu'effleurer ma sensibilité.

Quant aux idées, j'ai causé avec lui, je ne crois pas qu'elles soient sa grande préoccupation, surtout celles qui se débattent de nos jours. Les lettres anciennes sont le vrai domaine de son esprit. Il les aime pour le contentement d'âme qu'il y trouve. Il les a pratiquées pour son dictionnaire de la langue provençale : travail de vingt années. Aussi son érudition en verbe est-elle considérable. Et, néanmoins, il dédaigne tout écrit trahissant la préoccupation littéraire. Il préfère le spontané. Son esprit est libre. L'enseignement des pédants l'horrifie. « Apprendre à lire tous les jours dans le grand livre de la nature », comme disait Rousseau, c'est la seule éducation qu'il admette.

Nous avons causé de son fédéralisme. A ce propos, il ne m'a pas paru avoir le sens des fatalités historiques.

— Si telle reine, raisonne-t-il, s'était mariée avec tel roi, il n'en fallait pas plus pour créer un royaume du Midi englobant la Catalogne.

— Eh! non, lui répliquai-je, ce mariage ne s'est pas conclu, parce qu'il ne devait pas se conclure, et, quand même, il n'aurait rien modifié. La formation des peuples est plutôt un produit de la direction des montagnes, de la pente des fleuves, de la nature du sol, de bien des causes profondes, ainsi que l'a démontré Renan dans une conférence : « Qu'est-ce qu'une patrie? » qu'il fit, à la Sorbonne, il y a quelques années. La France, depuis Hugues Capet, a marché sans cesse vers l'unité. La Révolution française, en ce sens, a été la dernière étape.

— Mais la Suisse, mais les États-Unis, ne sont-ils pas aussi unis que nous, quoique confédérés?

— La Suisse, les États-Unis, ce n'est pas la même chose.

— Comment! pas la même chose! Pourquoi la fédération possible chez eux, impossible chez nous? Toujours est-il qu'il n'y a pas de vie provinciale.

Il y en aurait si les Mistral étaient plus nombreux. Mais lui-même ne gémit-il pas sur ce que, de tant d'étudiants des facultés d'Aix,

de Marseille et de Montpellier, pas un ne chante en sa langue maternelle? Un dialecte a le sort qu'il mérite et ce n'est pas la faute des Parisiens si le provençal n'inspire pas assez d'écrivains provençaux. Il n'inspire que trop de discours! Il est si sonore! Autant en emporte le vent. Quand on discourt si aisément, il est rare qu'on soit bon écrivain. Mistral échappe à cette fureur de faconde. Ce n'est pas lui qui m'eût tenu ce propos : « Vingt et un discours aujourd'hui à moi seul, ai-je bien travaillé? »

IV

PÉTRARQUE

Avignon est désert. Les félibres en sont partis. J'en ai accompagné, hier, une bande à la fontaine de Vaucluse. On prend, jusqu'à l'Isle-sur-Sorgue, un chemin de fer qui traverse une plaine fertile en melons, tomates, luzerne, rafraîchie par des canaux d'arrosage qui font glou-glou, verdie par des mûriers, argentée par des peupliers blancs, soulevée par des contreforts de montagne qui lui poussent des pointes arides sous un couvert de bataillons d'oliviers. Sorgues est un nom commun aux cours d'eau du pays, de même que gave dans les Pyrénées-Occidentales. Cette sorgue-ci est

produite par la fontaine de Vaucluse. On en remonte le bord sous des platanes aux troncs énormes. La rivière est d'une transparence extraordinaire. Profonde à baigner un homme jusqu'à la poitrine, on y voit les cailloux au fond aussi pleinement que si on les avait sous la main. Le courant, très rapide, couche les herbes aquatiques qui traînent, vertes chevelures. Celles qu'il arrache viennent s'enrouler à des roues de moulin battant comme des hélices de navire. Pour le petit village de Vaucluse, dont quelques maisons couvrent d'une enjambée la rivière, la chanson du liquide ne cesse ni jour ni nuit.

En amont du village, la montagne qui, à portée de fusil se hérissé et se carre à la fois, allonge vers nous — tel un lion assis, ses pattes — deux lignes de rochers. La rivière coule entre, avec deux doigts de prairie à sa gauche, que bordent des saules et des peupliers en deçà, et, au delà, des sapins, des hêtres, des chênes. « Ici, dit Pétrarque, le rossignol se plaint doucement à l'ombre des arbres. Il se lamente toutes les nuits et remplit les cieux de désirs amoureux... J'y suis arrivé, après avoir essuyé la rage du vent. » Nous de même. Le mistral a voulu être de la fête. Sous ses

coups de fouet la poussière danse sur la route. Elle nous enfarine au passage. « Merci, mistral ! merci, soleil ! crient les félibres, en tirant leur chapeau. Enfarine-nous ! Brûle-nous ! Jamais assez ! » Qui s'abriterait sous un en-cas se ferait joliment houspiller ! On gravit. Plus haut, une malencontreuse usine fait une tache noire. Plus haut, une guinguette porte cette enseigne :

*Ici Pétrarque a écrit
son cent vingt-neuvième sonnet.*

Plus haut, un restaurant aligne, sous une tonnelle, ses tables et ses bancs rustiques. L'homme tire parti de la rivière jusqu'à sa source. Il y a deux sources : l'une incessante, l'autre intermittente ; la première s'échappant de dessus les rochers, la seconde, plus éloignée, qui se fait un lit de ces rochers mêmes, quand son jaillissement est assez élevé pour les atteindre.

Hier, elle était au plus bas, la fontaine de Vaucluse. Elle dormait dans son antre comme au fond d'un bénitier démesuré. En son eau bleue autour, verte au milieu, tout le monde croit voir l'œil d'un monstre tapi dans la profondeur du trou. Les paysans qui nous accom-

pagnent parlent d'elle comme d'une personne. Ils disent : « Elle est tranquille, maintenant ; il faut la voir en ses jours de colère ! Nous en sommes avertis par des grondements. Il se fait un remue-ménage par là-dessous. Ça la travaille longtemps avant d'éclater. » Un figuier accroché au fronton de l'autre marque le plus haut bond de la fontaine. Ce figuier nain a suggéré un mauvais calembour provençal. On dit qu'il *saouço* (qu'il trempe) quand la fontaine *s'also* (s'élève). A la prononciation, ces deux mots se confondent.

J'ai comparé la montagne à un lion. Elle en a la couleur rousse. Il lui est venu une excroissance sur laquelle un castel s'est posé autrefois. Il en reste un pan de mur à magnifique teinte vieil or, qu'innocemment je prends pour le vestige de la retraite de Pétrarque. Un félibre me détrompe. Il aurait dû me laisser mon illusion. Je me plaisais à imaginer, perché là-haut comme un chat sur une gouttière, cet esprit inquiet et délicat, que rebutait le contact des hommes, qui se retirait dans la solitude, qui en sortait par besoin d'action pour y rentrer de nouveau. Quoi qu'il en dise, les livres et la retraite de Vaucluse n'étaient pas une vertu suffisante contre ses agitations

intérieures, contre ses rêves d'amour, contre sa chimère d'une Italie unifiée, contre son ambition d'agir sur ses contemporains. Ils n'étaient qu'un moyen de tromper tout cela. La solitude d'un homme vigoureux est plutôt une protestation qu'un renoncement. Or toute protestation non agissante laisse un fond d'amertume. Pétrarque n'était content ni d'Avignon qu'il abhorrait, ni de sa patrie qui l'avait exilé, ni de l'empereur sourd à ses conseils politiques, ni du pape ni du clergé dont les débordées façons de vivre lui faisaient honte, ni de Laure, que fort charnellement il désirait, ni d'un enfant qu'il avait eu d'on ne sait quelle femme et qui promettait d'être un mauvais garnement. Son idéal de pureté morale, son incessant examen de conscience le rendaient difficilement content de lui-même. En outre, il avait du penchant pour la mélancolie. Dans son ouvrage : *Mon secret ou du conflit de mes passions*, dialogue supposé entre saint Augustin et lui, saint Augustin lui dit :

— Vous êtes en proie à un funeste fléau de l'âme, la mélancolie, que les modernes ont appelée *acidia* et les anciens *ægritudo*.

PÉTRARQUE. — Le nom seul de cette maladie me fait horreur.

SAINT AUGUSTIN. — Sans doute, parce qu'elle vous a longtemps tourmenté.

PÉTRARQUE. — Je l'avoue.

Sans être insociable comme Jean-Jacques Rousseau, puisqu'il se fit beaucoup d'amis et qu'il les conserva, son langage devait être d'une franchise peu accommodante au monde, car c'est un de ses lieux communs que de partir d'une belle indignation contre les mensonges de la société, contre « ces gens qui sourient par devant et mordent par derrière, qui portent allègrement des blessures à la réputation. »

« Tu choisis quelqu'un dont la probité te protégera parmi les tromperies des hommes, il est le premier à te tromper. » Alceste, dans le *Misanthrope*, ne parle pas autrement. Comme Alceste, il se plaint des naturels légers : « Les eaux du Rhône, le souffle du mistral, sont moins violents que la fougue et l'instabilité des esprits. Vous ne diriez pas un peuple, mais une poussière que le vent fait tournoyer. » Comme Jean-Jacques Rousseau, il abomine la corruption des villes : « Tout ce qu'il y a sur la terre de perfidie, de ruse, d'impiété, de mœurs détestables est amoncelé dans Avignon. On y méprise Dieu. On y adore l'argent. On y foule au pied les lois divines et humaines.

C'est un égout dans lequel viennent se réunir toutes les immondices de l'univers, un marais infect. Tout y respire le mensonge ; l'air, la terre, les maisons, et surtout les chambres à coucher. » Comme Jean-Jacques Rousseau, il s'attaque aux puissances. « Parce qu'ils (les cardinaux) portent un petit morceau de pourpre rouge sur le dos, ils se croient supérieurs aux autres hommes et méprisent le reste du genre humain, ils se couvrent d'or comme les despotes de l'Asie, sont avides de présents et n'accueillent bien que ceux qui les paient. » Comme Jean-Jacques Rousseau, il se drape d'une simplicité antique : « Mon logement ressemble à celui de Fabius ou de Caton ». Comme Jean-Jacques Rousseau, il prône la vie simple. Se parlant à lui-même, il dit : « Tantôt couché sur les lits de gazon des prairies, vous écoutiez les murmures de l'eau battant contre les cailloux, tantôt assis sur une colline découverte, vous mesuriez du regard la plaine étendue à vos pieds. Accompagné des muses seules, vous n'étiez seul nulle part ; au coucher du soleil, regagnant votre humble toit et content de vos biens, ne vous trouvez-vous pas de beaucoup le plus riche et le plus heureux de tous les mortels ! » Comme Jean-Jacques

Rousseau, il ne pouvait travailler que dans le recueillement : « Ces ruelles infectes (d'Avignon) où les porcs immondes se mêlent aux chiens enragés, ce bruit des roues qui ébranlent les murailles, ces chars attelés de quatre chevaux qui débouchent par des rues transversales, ces figures d'homme si opposées, ces affreux spectacles de tant de mendiants, ces folies de tant de riches, les uns abattus par la tristesse, les autres inondés de joie et de gaieté, enfin tant de caractères différents, tant de métiers divers, l'immense clameur que forment ces voix confuses et ce choc de la foule qui se heurte, toutes ces choses tuent la pensée habituée à une vie meilleure, elles ôtent le calme aux esprits généreux et troublent les études. » Enfin, ne croiriez-vous pas lire un passage des *Rêveries d'un promeneur solitaire* : « Je me contente quelquefois du pain noir de mon valet et je le mange avec plaisir. Ce serviteur, qui est un homme de fer, me reproche souvent la vie trop dure que je mène et m'assure que je ne pourrai la soutenir longtemps. Pour moi, je pense qu'il est plus aisé de s'accoutumer à une nourriture grossière qu'à des mets délicats et recherchés : des figues, des raisins, des noix, des amandes, voilà mes délices ; j'aime les

poissons dont ce fleuve abonde ; c'est un grand plaisir pour moi de les voir prendre dans les filets qu'on leur tend et que je leur tends moi-même quelquefois. Je ne parle pas de mes habits ; tout est changé. Je ne porte plus ceux dont j'aimais autrefois à me parer ; vous me prendriez à présent pour un laboureur ou pour un berger. » Comme Rousseau, une retraite préférée l'inspire. Ses idées ne germent que là : « J'entrepris d'écrire un poème bucolique divisé en douze églogues, que j'avais depuis longtemps en tête, et l'on ne saurait croire avec quelle rapidité je l'achevai, tant le lieu aiguillonnait mon esprit. De tous les ouvrages qui sont sortis de ma plume, il n'en est aucun qui n'y ait été écrit, commencé ou conçu. »

J'avais noté ces ressemblances entre le solitaire du xiv^e siècle et celui du xviii^e quand un jour que je bouquinais sur les quais, je mis la main sur un petit livre qui me les rendit plus évidentes encore. C'est une description de la fontaine de Vaucluse, par J. Guérin, docteur en médecine, de la faculté de Montpellier, imprimée à Avignon en 1813. Sa qualité de docteur en médecine ne restreint pas la description à la partie scientifique. « Vaucluse, dit M. Guérin dans sa préface, intéresse éga-

lement le littérateur, le physicien, le naturaliste et tous les hommes sensibles. » Or, M. Guérin est, avant tout, un homme sensible. Écoutez-le : « Que je plains celui qui ne sent rien à Vaucluse ; que son cœur doit être froid et son âme peu expansive ! O vous, qui respirez avec indifférence l'air de ce vallon, vous que l'amour et le génie n'embrasèrent jamais, vous qui n'êtes pas émus par les souvenirs de Leucate et de Meillerie et qui voyez froidement les objets qui frappent vos regards, vous enfin, pour qui le souvenir de Laure n'est pas au moins un rêve enchanteur, ne profanez pas le sanctuaire de la nature, éloignez-vous de l'asile de Pétrarque, craignez d'outrager le philosophe, le poète et l'amant, ou plutôt la raison, les muses et l'amour. »

Ainsi mis en présence des souvenirs tangibles de Pétrarque, ce style à la Rousseau épanche tout naturellement sa cadence, ses exclamations et ses prosopopées, tant il y a de conformité entre les caractères de l'un et de l'autre écrivain. Avant le docteur Guérin, pendant tout le xviii^e siècle, bien d'autres âmes sensibles étaient venues pleurnicher devant « ce grand spectacle de la nature », faire la grimace de respirer l'innocence champêtre et de

s'attendrir au bêlement des moutons. La sentimentalité étant à la mode, vous pensez si elle s'en donna sur Vaucluse :

C'est madame Deshoulières :

Oui, cette vive source, en roulant sur ces bords,
Semble nous raconter! es tourments, les transports
Que Pétrarque senta't pour la divine Laure.

Il exprima si bien sa peine, son ardeur,
Que Laure, malgré sa rigueur,
L'écouta, plaignit sa langueur,
Et fit peut-être plus encore.

Être sentimental n'empêche pas d'être libertin, surtout au XVIII^e siècle.

C'est madame Verdier :

Quoi, ces tristes déserts, ces arides montagnes,
L'aspect affreux de ces campagnes,
Devraient-ils m'inspirer de si doux mouvements?
Ah! sans doute, l'amour y fait briller encore
Un rayon de ce feu que ressentit pour Laure
Le plus fidèle des amants.

C'est M. Barthe :

Aux bergers d'alentour,
Les flots, en murmurant, parlent encor d'amour,
C'est là qu'on aime encor, par un charme invincible,
Là qu'on gémit au moins de n'être plus sensible.

Toi, toi, qu'avec transport je courus visiter
Jeune encore à côté d'une première amante...

Nous n'avons pas d'amante avec nous. Il n'y a qu'une dame dans la bande. C'est une poé-

tesse de Nîmes qui saisit cette occasion de nouer des connaissances littéraires et artistiques, avec le dessein, une fois à Paris, de les faire servir au placement de ses vers. Elle aussi en a fait des vers sur Laure et Pétrarque. Elle aussi les récite à la fontaine qui en a essuyé tant d'autres. J'ai entendu soutenir par un savant que les lieux que nous avons longtemps habités absorbaient quelque chose de nous-mêmes ; quelque chose de réel, de matériel, c'est-à-dire que l'émanation de la pensée d'un homme vers les choses longtemps soumises à sa présence devait finir par les affecter en quelque façon.

L'homme d'ici est mort. Mais les choses restent. Même montagne, mêmes arbres, mêmes pierres que Pétrarque a roulées de sa main pour s'en bâtir un petit rempart contre les crues de la rivière. Le paysage a reçu du Pétrarque. Il n'est pas chimérique de croire qu'il en contient encore. On pourrait le reconnaître si l'on disposait d'instruments assez précis. Il n'y a qu'à les inventer.

Fut-ce l'empreinte de Pétrarque qui nous garda de rire et de folâtrer quand nous aboutîmes à la source ? Je me l'imaginai ainsi, à observer le silence qui succéda aux cris de naguère.

En attendant que le déjeuner qu'on nous prépare soit à point, nous nous asseyons sur des roches. Nos quarante braillards et gesticulars se changent en statues. Ce quart d'heure de taciturnité et d'immobilité est le fait le moins remarqué et le plus remarquable assurément du pèlerinage félibréen.

Après le déjeuner nous descendons au village. Alors m'est révélé le motif de notre visite à Vaucluse. Nous venons inaugurer un buste de Laure. Le buste est là par terre, emmailloté. Il est prêt. Mais le socle sur lequel il doit être juché ne l'est pas. On s'informe. Le socle n'a même pas été commandé. On n'y a pas pensé. A ce propos, il me revient que six heures auparavant, à Cavaillon, où l'on s'était rendu pour inaugurer un buste de Castil Blaze, c'était le buste qui avait failli manquer au socle. Même, le sculpteur de ce buste avait été obligé, pour arriver à temps, de le prendre avec lui dans le wagon depuis Paris. Je ne jurerais pas que dans le trajet il n'ait mis la dernière main à son ouvrage.

Vaucluse possède un charpentier qui est en même temps charron et forgeron. Nous voyant en peine, il nous prête une espèce de billot. On hisse dessus le buste et l'on inaugure. Je

compte sur le mistral pour jeter à bas ce branlant monument. Un buste à Laure ! Ce n'est pas que je doute de son existence. Elle n'en est pas moins une créature d'imagination sortie tout entière du cerveau du poète. Elle n'a été, comme dit Bouillet, qu'un violon pour son archet vainqueur. Cet être idéal, pourquoi le rendre sensible aux yeux ? Pourquoi donner à songer que la Laure réelle, qui faisait un enfant tous les ans, en quoi elle s'acquittait de sa fonction dans ce monde, n'était qu'une petite bourgeoise que cela amusait et flattait d'être publiquement aimée par un homme de réputation, quoique j'aie idée qu'elle devait le tenir pour un peu fou. Puis, cette mère de famille, tout entourée de marmots, ne fut-elle point coquette ? On a le témoignage de Pétrarque qu'elle lui laissa voir de l'intérêt, qu'elle marqua du regret qu'il partît pour l'Italie, et ce manège n'est pas à justifier non plus qu'à *bustifier*. Je sais bien que c'était reçu par les mœurs d'alors d'élire sa dame, de lui dédier des vers, de trompeter sa beauté, toute mariée qu'elle fût. Mais Pétrarque ne s'en tint pas là. Dans *Mes regrets ou Conflit de mes passions*, il a si matériellement décrit le cuisant de son amour que, tout en le plaignant, on en veut à Laure

d'avoir fait de ce grand esprit son *patito*.

Je n'ai jamais vu maire plus embarrassé pour remercier que ne l'a été le maire de Vaucluse. Il ne se rendait pas bien compte du buste qu'on lui offrait, ni de ce que cette tête de femme voulait dire. Il n'a jamais lu Pétrarque que sur l'enseigne du cabaret : « Ici, cent vingt-neuvième sonnet ». Il remercia tout de même et il le fit en provençal. « Un maire, parler officiellement en provençal ! remarque un félibre. Il y a dix ans, il n'aurait pas osé. Il aurait eu honte de s'exprimer en patois. C'est l'effet du félibrige, monsieur. » Après quoi, l'on monte dans une voiture, puis dans un train, pour aller, à quelques lieues de là, inaugurer autre chose, une plaque commémorative à Adolphe Dumas. Selon l'estime qu'ils font de leur homme, les félibres ont établi trois degrés de glorification : la statue, le buste, la plaque commémorative. Celle-ci est comme le ruban violet des morts. C'est la gloire jetée en aumône. Ceux qui la distribuent ignorent généralement tout de leur glorifié. Balzac reprochait à Sainte-Beuve, curieux des petits auteurs oubliés, de fouiller, en hyène, les cimetières pour en déterrer les morts. Mais Sainte-Beuve lisait ses déterrés ! Combien sont-

ils de félibres qui ont lu Adolphe Dumas ? Et Pétrarque ? Il y a trois libraires à Avignon. Je leur ai demandé s'ils vendaient du Pétrarque ? Ils ne tiennent pas cet article-là. Et les monuments ? Et l'histoire qu'ils racontent. Et l'architecture des vieux palais ? Et la peinture ? Et la sculpture ? Possible que les félibres s'y intéressent, chacun à part soi, mais en tant que félibres voyageant en compagnie ils en sont détachés. Avignon est un nid touffu de vieilles choses. Ils ne vous en montrent aucune. Il faut les découvrir soi-même. Il faut s'arracher à un banquet et s'en aller seul par la ville bien encadrée dans ses vieux remparts, joliment huppée de vieux clochers et qui conserve ses serpentantes ruelles, ses grilles aux fenêtres et son luxe de ferronnerie sur les portes avec la fidélité d'une riche paysanne qui ne veut pas quitter la coiffe du pays pour le chapeau de Paris. A chaque pas, des églises plus vieilles les unes que les autres, fleuries d'ornements, chargées de statuettes naïves. Un musée qui contient une crucifixion de Gerbrand Van Eeckhout, le meilleur élève de Rembrandt, à qui il a emprunté ses effets de lumière ; des portraits de Mignard, de Grimou, de Bourdon, des scènes flamandes dans le genre burlesque,

de Joseph Van Craensleke ; un puissamment horrible portrait de Charles le Téméraire dont le pareil, anonyme comme celui-ci, se trouve au musée de Dijon ; et quantité de Vernet. Ils étaient originaires d'Avignon. Un des trois ou quatre Vernet a représenté un autre Vernet attaché par les reins au mât d'une grande barque que la lame emporte. L'équipage, éperdu, à genoux, les mains jointes, implore l'assistance de Dieu, pendant que Vernet, impassible, crayonne les effets de la tempête. Voilà une glorification encore plus méridionale que celles dont je viens d'être témoin. Je la préfère néanmoins. Elle est silencieuse. Mon oreille est excédée de parole humaine. Vous connaissez la fameuse proclamation de Bonaparte à l'armée d'Italie : « Soldats, vous avez en quinze jours remporté six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante pièces de canon, plusieurs places fortes, fait quinze cents prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes. Vous avez gagné des batailles sans canon, passé des rivières sans pont, fait des marches forcées sans soulier, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain ! Soldats, je suis content de vous ! »

« Félibres, aurait-on sujet de leur dire même-

ment, vous aviez des bustes sans socle et des socles sans buste, vous manquiez de grands hommes à remémorer; et les petits à statufier à la place, vous ne saviez par quel coin de leur vie les prendre pour en tirer seulement une allocution... Vous n'en avez pas moins prononcé cent dix-huit discours, porté deux cents toasts, inauguré onze fois. Félibres, je suis content de vous ! »

V

MISTRAL

Mon voyage en Provence, je veux le sceller par une visite chez Mistral. Je désire voir le pays où il est né, dont il n'a jamais consenti à se séparer. Il me semble que de m'imbiber, ne fût-ce qu'un jour, de la nature qui, depuis soixante-quatre ans, alimente ses sensations, cela me fera pénétrer davantage dans l'homme et dans son œuvre. Mistral est tout sensation. Il a écrit quelque part que les plus riches poésies de Victor Hugo et de Leconte de Lisle le prenaient moins qu'une vieille chanson paysanne. Pour Mistral, le monde finit où finit son regard quand étant monté, par un ciel lumi-

neux, sur un sommet de la Provence, la contrée lui étale son fleuve, ses plaines, ses marais, au pied des dernières secousses des Alpes.

Un matin donc, en compagnie d'un jeune diplomate américain venu en France pour voir le nid que ses aïeux, des protestants du xvii^e siècle, préférèrent abandonner plutôt que de renier leur foi, je pars d'Arles au jour levant. Un chemin de fer nous dépose sur une première pente de la chaîne des Alpines, à l'entrée du défilé, guère fréquenté aujourd'hui, mais que la forteresse des Baux, qui le dominait, a rempli autrefois de grandeur guerrière. On ne vient plus ici qu'en curieux de voir les demeures que les habitants s'étaient creusées dans le calcaire tendre et compact de la montagne. Ce qui était grotte est maintenant carrière et des moellons se taillent dans le trou où des sorcières, à la prière de Mireille, ont guéri Vincent au moyen de leur diabolique médecine.

La chaîne se laisse passer aussi aisément que la pierre trouer. Une heure après, on redescend vers Saint-Remy où est né et enterré Roumanille, autre poète provençal. Nous avons donné un regard à sa tombe et copié l'inscription bonhomme : « Homme de bien, qui a

vécu en chrétien, et s'est présenté tranquille devant Dieu. » Ces mots si simples donnent un soufflet à une emphatique épitaphe voisine, où un avocat nous est donné comme « ayant soutenu héroïquement les misères de la vie » ; langage de poète et langage de bourgeois.

Saint-Remy, sur le chemin, met à portée de notre main des grenades pas encore ouvertes, des amandes aussi serrées sur les branches qu'abeilles en essaim, des mûres dont par gaminerie — souvenir d'enfance — je me barbouille le visage, ce qui fait bien rire une paysanne que nous n'avions pas aperçue, masquée qu'elle était, elle et la façade de sa maison, par une rangée de cyprès au feuillage solide, rempart contre le mistral.

Sa coiffe de nuit a la forme d'un bonnet phrygien dont la pointe, abaissée d'un coup de poing, chercherait à reprendre son aigrette. « Les mûres, nous dit-elle, c'est un maigre déjeuner. Je vais vous faire goûter un raisin de ma treille ». Elle monte sur une échelle. D'un tranchant de canif elle coupe une grappe, puis une autre. Et les raisins étaient à point, comme elle.

Saint-Remy est le royaume des ormes. Ils règnent sur les avenues, sur la grande place,

par droit d'ancienneté, vieux comme Hérode, le tronc couturé, cannelé, ceinturé de bourrelets, tenant au sol par de fortes griffes. Ce sont des arbres à expression définitive; viennent pluie, coups de soleil, ils n'y changeront rien. On dit d'eux comme de ces vieillards durcis à défier la maladie: « Pour qu'ils meurent, il faudra qu'on les assomme. » Les branches de l'un deux caressent le mur de l'auberge du Cheval-Blanc. Elle resplendit, cette auberge, étant nouvellement bâtie de cette pierre des Alpines dont nous avons vu transporter des cubes blancs et nets sur de longues charrettes criantes.

Contre le vent déracineur qui contraint les femmes à rabattre les persiennes, et les oisifs prenant le café sur la place à rentrer chez eux, Saint-Rémy est garanti, grâce aux Alpines. Toutes les colères doivent s'attiédir ici. On doit être de bons vivants. L'inscription lue tout à l'heure sur la tombe de l'avocat est encore plus outrée ici qu'ailleurs. Il n'y a pas de misères de la vie à Saint-Remy. L'optimisme y est de rigueur, n'est-ce pas, Roumanille, qui dans votre *Médecin de Cucugnan* prenez si gaie-ment votre parti de l'égoïsme humain? N'est-ce pas, Mistral, qui, le soir, après avoir fait votre

manille avec de braves gens, n'aspirez qu'à d'autres journées semblables? N'est-ce pas, Jacques Rieu, qui, attelé tout le jour à votre moulin d'huile, exprimez si innocemment dans vos chansons le malheur d'être né sans le sou?

Ah! on est loin, à Saint-Remy, des inquiétudes du siècle! On est attaché aux vieilles choses. On leur fait des sacrifices, témoin ce trait de Jacques Rieu: il avait composé quatre vers provençaux qu'il destinait au cimetière de son village, quatre pensées banales sur le peu qu'est la vie. Il voulait qu'on les inscrivît sur le fronton de l'entrée. Il fallait la permission du maire qui s'y refusa, prétextant que c'était acte officiel, une inscription au-dessus de la porte d'un cimetière, et que le style français s'imposait. Jacques Rieu rentra ses quatre vers. A quelque temps de là, le maire décidait de remplacer par un mur bien conditionné l'exhaussement de pierrailles qui limitait le cimetière. Bâtirait le mur qui offrirait de s'en charger au plus bas prix. Le lendemain, on apprenait que l'adjudicataire était Jacques Rieu improvisé entrepreneur: « Tu te ruineras, Jacques Rieu. — Bah! quand je ne gagnerais que dix sous par jour, il ne m'en faut pas tant pour vivre. »

Pendant des mois Jacques Rieu maçonna du matin au soir. Le travail terminé : « Ma foi, fit-il, j'ai bien gagné le droit de tracer mes quatre vers ». Et il les traça, pardi ! Et il se regarda comme payé de sa peine. Et, le lendemain, il retourna content à son moulin d'huile.

Je n'ai pas encore approché Mistral. Mais cette histoire me révèle que Maillane n'est pas loin de Saint-Remy : « A quelle distance ? demandai-je à une bonne femme. — Vous en avez pour une heure et bon chemin tout le temps. » Avant de prendre la route, il me revient que Saint-Remy a, comme maintes villes de Provence, ses antiquités à montrer, comme Orange un arc de triomphe et comme Arles des tombeaux romains : ces monuments posés sur un plateau, premier échelon des Alpines, en large vue sur la vallée de la Durance, comme pour signifier que leur construction intéressa toute la contrée. De fait, l'arc de triomphe passe auprès du peuple, tout ignorant qu'il soit de l'histoire romaine, pour perpétuer la victoire de Marius sur les Cimbres et les Teutons. Car c'est en avant du défilé des Baux qu'il attendit les barbares. Interrogez à Saint-Remy le premier passant. Il vous expliquera que la région étant à cette

époque empêtrée de marais au delà d'Arles et cette ville trop forte pour être forcée, ce mince défilé, pour une horde descendue avec le cours du Rhône, ouvrait sur le vestibule de l'Italie.

« Ainsi, dans l'histoire ancienne, mon pays natal tenait dans le monde une plus grande place. Il s'y livrait de gigantesques batailles et il s'y trouvait de grands architectes pour les éternellement célébrer. Ces Cimbres et ces Teutons, c'était déjà le nord se ruant au midi pour lui voler ses richesses. Ce petit coin de Saint-Remy, pendant qu'y campait Marius, des millions d'hommes intéressés par l'issue de la bataille l'ont regardé, de toute l'Italie, avec les yeux de la crainte. Au moyen âge aussi inévitable le passage des Baux et plus tard encore jusqu'à ce que l'histoire moderne et les sciences l'aient rendu inutile. Victime de l'histoire, victime de la science est donc notre pays. » Ainsi raisonna un poète du terroir. La protestation contre le présent, contre le français, était fatale. Saint-Rémy et ses environs sont un lieu favorable à l'éclosion du félibrige. Allons voir Mistral, maintenant.

— La maison de M. Mistral ? demandai-je à une vieille qui, sur le bord d'un ruisseau accroupie,

s'escrimait du battoir contre un paquet de linge.

— Le poète ou le maire?

— Le poète.

S'étant levée, la vieille tint à nous précéder jusqu'à la porte d'une maison blanche percée de nombreuses portes-persiennes, hermétiquement closes à cette heure, — il est midi et le soleil chauffe — qui donnent de plain-pied sur un jardin sablé. M. Mistral vient nous ouvrir, nous présente à sa femme et l'on se met à table. Nous y restons bien trois heures à oublier Paris, ce qui est pur délice, et à voir haut comme montagne les manifestations félibréennes de la veille. A chaque distribution, le facteur en apportait les échos. L'exaltation passagère d'Avignon continuait de résonner ici en lettres complimenteuses que Mistral nous lisait. C'était de l'huile sur le feu de ses convictions provençales. Elles l'illuminaient d'enthousiasme, lui présentaient le mirage d'une Avignon s'épanouissant en capitale intellectuelle du Midi et retenant au passage les fils d'Aix et de Marseille en route pour Paris.

Illusion de poète sur laquelle ç'aurait été peine perdue de souffler. Il est si beau d'en avoir une. Je la lui enviais. Je l'enviais d'en-

fermer sa pensée dans les limites de la Provence, de ne tenir aucun compte ni de l'histoire, ni de la géographie, ni de la science, ni de la politique, ni de l'élaboration des siècles, des mille causes enfin qui vident au profit de Paris le meilleur sang de nos provinces. Je l'enviais d'ignorer la grande ville, d'en dédaigner les mœurs, et avec elles les peintures qu'en recommencent sans cesse nos grands romanciers. Je l'enviais de ne pas recevoir le moindre contre-coup du tourment des âmes, de l'inquiétude des esprits, d'être enfin l'homme et l'écrivain de la nature.

Car cette condition est probablement unique, de notre temps, d'un poète campagnard qui n'a d'autre société que celle des paysans de son village, qui parle leur langue, est initié à leurs moindres travaux, partage leurs croyances, tout cela sans préoccupation littéraire, parce qu'il lui plaît, parce qu'il les aime et qu'il n'aime qu'eux : « Hommes des champs, bêcheurs et laboureurs qui, honteux du nom de paysan, trouvez souvent la bêche trop pesante et trop souvent plantez-là la charrue pour courir dans les villes et vous faire artisan, ah ! sachez que vous avez un métier sain. Tenez-vous-y. Soyez-en fiers, mes frères, car avec Dieu vous

travaillez de moitié. Vous êtes les enfants gâtés de Dieu. »

Dans le même temps qu'ainsi il chantait, il exploitait son petit domaine, pratiquant le conseil pour son compte. En quoi il se distingue de ces poètes dont la sensibilité est un peu chose d'imagination, qui sont doubles, pensant d'une façon, agissant de l'autre, et de qui les écrits semblent un regret de ce qu'ils ne font point. Mistral est rigoureusement l'homme de son œuvre. Il n'a pas été puiser dans des manuels Roret, les termes techniques, fréquents dans ses poésies, relatifs au travail et à l'outillage des cultivateurs, marins, meuniers, charretiers, vanniers. Il n'a pas eu à recourir à des bouquins d'histoire naturelle pour dénommer les animaux, les plantes, les pierres de Provence. Il connaît les choses par l'usage, et les êtres parce qu'il voit clair dans le paysage.

Les légendes de son pays, aucun recueil ne les lui a fournies, il les tient de la bouche même du peuple. Son style n'est pas si savant qu'on l'a prétendu. Si Mistral a essayé de restaurer des mots abolis par l'altération que subit une langue vaincue, ç'a été aussi sa préoccupation de retenir les locutions pittoresques tombées de la conversation des paysans. Il est

trop démocrate pour vouloir ne pas être entendu du vulgaire de ses compatriotes. Ce qu'il reproche justement à la poésie française, c'est de n'être pas assez populaire. J'ai entendu chanter par des ouvriers d'Orange une chanson de Mistral. On sait d'ailleurs que le mouvement provençal et linguistique qu'il porte en tête n'est pas suivi par la bourgeoisie de Provence. L'asservissement de celle-ci aux modes parisiennes exaspère même le bon poète qui en est devenu anti-bourgeois. N'attribuez pas à cette haine un sens social ou littéraire. C'est pour son manque de foi et d'attachement au passé que le bourgeois lui est antipathique.

L'attachement religieux au passé voilà le secret de la ferveur provençale de Mistral. Il est né avec la piété du passé. Pour lui, il n'y a de vivant que ce qui n'est plus ou tend à n'être plus. La religion s'en va ? Il est catholique pratiquant. Le français domine sur le provençal ? Il écrit en provençal. Les femmes du pays commencent à s'habiller à la mode de Paris ? Celles qu'il chante portent toutes la coiffe traditionnelle. Il n'y a pas de village sans instituteurs, pas d'enfant sans école ? Il dit au cours d'une préface aux poésies d'un de ses amis : « Ah notre école buissonnière d'antan,

notre libre éducation rustique, où nous apprenions, où nous voyions tant de mystères de la nature ! Et comme ils sont à plaindre ces pauvres enfants d'à présent, que l'on achemine à cinq ans vers des écoles froides et tristes pour leur arracher avant l'heure leurs naïvetés, leurs jolis enfantillages ! » Le chemin de fer a tué les charretiers ? Il a peint leur vie libre et nomade en une nouvelle — car Mistral est prosateur aussi — qu'Alphonse Daudet a savoureusement traduite. Le chemin de fer a tué encore la navigation du Rhône, dispersé marinières, bateliers ? Le poème qu'il prépare sera pour célébrer le fleuve d'autrefois. Son fédéralisme ? N'y voyez pas défaut de patriotisme, ou rancune contre Paris seul distributeur de renommée. Ce n'est que de l'attachement au passé. La Révolution a été centralisatrice ? Cela suffit pour le rendre royaliste, légitimiste.

Bref son patriotisme a quelque chose de rétréci, de local, analogue à celui des cités de l'ancienne Grèce. Avec les républiques italiennes du xv^e siècle, elles lui servent de grand argument pour son fédéralisme. Il en oppose volontiers la vie, la fertilité d'esprit au néant où elles sont tombées dès la perte de leur petite indépendance politique et en tire parti pour

affirmer qu'il fleurirait un art provençal dans la Provence reconstituée, qu'on reverrait le temps où des bourgeois d'Avignon entretenaient de leurs commandes peintres et sculpteurs. « Aujourd'hui, me raconte-il, Marseille réclame une chaire de littérature provençale et l'attend du Gouvernement. Si elle n'est pas accordée, vous verrez que personne n'ira de ses six à huit mille francs pour en faire les frais. »

En Mistral la petite patrie fait tort à la grande. C'est parce qu'il aime énormément l'une qu'il n'aime pas assez l'autre. Ne lui reprochez ni son fédéralisme ni son provençal ; s'il s'était mis à écrire en français, sa poésie y aurait perdu. Ses sensations sont trop spéciales à la Provence pour s'habiller d'une expression qui irait tout aussi bien à la peinture d'autres régions de notre pays. Du moment que dans le cerveau de Mistral rien ou presque rien n'est de provenance française, que les idées qui agitent le monde ne sont pas portées jusqu'à lui par le vent qui souffle du Rhône, que la littérature française lui est moins précieuse que les écrivains de Grèce et de Rome, que voulez-vous que lui fassent l'histoire, la science, la politique, toutes les causes de la

centralisation de notre pays ? J'imagine que si le dialecte provençal avait ses patois à son tour, Mistral eût écrit celui de son village, si méprisé qu'il fût à Aix ou à Marseille, par la raison que ses parents l'avaient parlé et que c'était celui qu'il avait entendu tout petit à la veillée, lorsqu'on racontait des histoires.

Hors de son village, Mistral est à l'étranger. Hors de son village il se déplaît. Des fêtes d'Avignon il a pris tout juste l'indispensable. Hors de son village, il est affecté par le mobilier de la chambre qui n'est pas provençal, par la nourriture qui n'est pas provençale, par des paysages pas assez précis pour son œil fait aux couleurs tranchées des Alpines, par des nuances de langage qui troublent sa belle simplicité. « Je suis un primitif », aime-t-il se dire. C'est une condition du bonheur que de se connaître, de comprendre qu'on n'était pas né pour la grande ville, pour les intrigues, pour l'ambition, pour palpiter aux passions des autres entrevues à travers les siennes, de ne pas quitter enfin le lieu où l'on est né et de se moquer du reste. Ainsi on est un sage sans qu'il en coûte de l'être. On est bon presque sans effort. On ne connaît pas l'envie. Sur qui s'exercerait-elle ? Votre sérénité passe

dans votre œuvre. Et cela seul la rend originale en un temps où personne plus n'est serein.

C'est une belle et singulière existence que s'est faite Mistral. J'ai emporté en sortant de chez lui l'impression d'un homme heureux. Tout le monde l'adore — même les autres poètes provençaux. Il leur trouve à tous du talent, en quoi il est sincère. Il découvre de la poésie dans n'importe quelle expression un peu délicate de sentiment. Le style n'est pas son cauchemar et il ne chicane pas là-dessus. Peut-être, en provençal, le style est-il chose secondaire. Le style, c'est encore un tourment inconnu de ces heureux écrivains de Provence que les idées abstraites ne tracassent pas non plus. Il leur reste de rendre les choses et les sentiments visibles, palpables, au moyen d'images. Voilà le vrai, le grand don de Mistral. « La nature se roule dans les bras de l'été. — Le Rhône court impatient d'embrasser la Durance, sa maîtresse débraillée. » Ces images-là, il les trouve sans se forcer, car son labeur ne l'a jamais irrité. Et il pourrait reporter sur soi ce qu'un de ses camarades de bonheur a dit de lui-même : « Je n'ai pris de la vie que la fleur et j'en ai laissé les épines. »

VI

D'AVIGNON A PALMA

Du Roussillon, le train pénètre en Catalogne par un tunnel creusé sous l'épine dorsale des Pyrénées. Vers le sud, elles n'étendent pas bien loin leurs articulations. Aussi, le chemin de fer, serré d'abord entre la montagne et la mer qu'il côtoie ou plutôt surplombe, dès que les chaînons ont abaissé leur arête, gagne au large, où s'évase puis s'élargit la plaine de l'Ampurdan.

Des innombrables pins, dont les branches recourbées forment, de chaque côté de la voie, une monotone rangée de candélabres verts, la vue, longtemps prisonnière, se libère

à errer parmi les vignes piquées d'oliviers, les toits en brique rouge des maisons basses dont un figuier masque porte et fenêtres, les routes bordées de platanes, le long desquelles on voit des paysans coiffés d'un bonnet rouge ou violet, en main un long bâton blanc, se hâter, d'un pas élastique, vers la petite ville de Llansa.

A l'occasion de la fête de la Vierge, qui se renouvelle ici le 8 septembre, un spectacle les y attire pour lequel ils interrompent même la vendange : la représentation de *la Prese del Hort* (la Prise du Jardin des Oliviers), mystère catalan du xv^e siècle, dont les imprimeries de Barcelone rééditent encore le texte pour la foi restée naïve des Catalans de la montagne. Plusieurs mois durant, chaque village, à son tour, s'escrime à l'apprendre par cœur, distribuant entre tous les habitants, valides et lettrés, des centaines de rôles, pour une représentation où l'on tâchera d'être plus magnifique que le voisin.

Cependant, aux vignes ont succédé des vergers. La terre, rougeâtre jusqu'ici, s'est décolorée sous l'action de petits canaux qui la rayent de minces traits luisants. Les contreforts des Pyrénées ne sont plus sensibles. Le chemin

de fer file en ligne droite sur un sol à peine incliné, gras, humide, fertile. On est dans la vallée du Ter. Des perches plantées droit, au haut desquelles jouent en bascule d'autres perches dont l'extrémité s'enchaîne à un seau, sont dressées au centre de carrés de légumes. C'est de cette façon qu'on puise l'eau dans ce pays, où elle apparaît au fond de trous creusés de deux mètres au plus. Ces mâts ne cessent qu'à Gerona, capitale de la province, dont les maisons étagées affichent, flottant à la ferraille de leurs balcons, tout le linge à sécher de la ville.

Un peu au delà, à Empalme, on est repris par la Méditerranée. Jusqu'à Barcelone, elle ne nous quittera plus. Ah ! s'il est vrai qu'un Dieu ait façonné la terre à sa guise, comme il a dû s'appliquer à la région barcelonaise ! Stations de pêcheurs ou groupements de villas, pas un point de la côte dont l'homme soit absent, tant il lui a trouvé du charme. A gauche, la mer aveuglante des blanches scintillations matinales ; à droite, des collines obliquement rayées de ceps de vigne, que protègent contre la maraude des racines d'aloès aux pointes menaçantes. Entre la mer et la colline, c'est une succession de maisons à

terrasses italiennes, dont la façade reluit non moins que la mer, étant incrustée de mosaïques, qui renvoient les rayons du soleil.

Sur la balustrade de ces terrasses, des femmes peu vêtues sont accoudées. L'heure est matinale, et, pour voir filer le train quotidien, elles n'ont eu que le temps de passer une jupe rayée et un caraco blanc. Les plus pressées se sont saisies de l'éventail dont elles jouent, selon leur nature, les unes avec mollesse, les autres avec vivacité. Dans un décor plus sévère, on se contenterait de les regarder. Ici, l'âme s'épanche au point qu'on leur dit bonjour tout naturellement et elles y répondent. Et cette familiarité se continue le long d'un parcours de huit lieues, durant lequel le cœur, fermé par l'âpreté de la vie parisienne, contenu par le qui-vive des camaraderies traîtresses, s'ouvre et se laisse aller à la joie.

Aux premiers pas dans Barcelone, il s'épanouit. Des vieux quartiers qui contournent le port, longues et étroites rues toutes pavoisées de velariums que le vent gonfle comme des voiles de navire et fait se balancer au-dessus des balustres en fer des balcons ventrus, des nouveaux faubourgs aux larges voies

poussiéreuses, toutes grondantes de bruits d'usines, les oisifs se dégorgent dans la Rambla. Laissez-vous tomber sur une des chaises rangées le long de cette promenade. Pour plus de paresse, adossez-vous à un platane et regardez.

Si vous avez une idée des divers types de l'Espagnole, vous les reconnaîtrez au passage. Chaque province vous soumet des échantillons de ses femmes : Catalanes de Barcelone aux formes ramassées et au nez fin, dont la maigre première se charge, sur la trentaine, d'une majestueuse obésité ; montagnarde de Figuiéras, que signalent une haute taille et de gros traits ; blonde Madrilène enveloppée d'un châle jaune à ramages noirs, dont les franges très longues lui battent les mollets à chacun de ses pas ; petite et brune Aragonaise dont la mine heurtée et dure s'atténue de fins cheveux appliqués en bandeaux sur le front, et l'Andalouse enfin, qui tourne les siens en un vaste accroche-cœur descendant jusqu'au sourcil. Si de tous les points d'Espagne, elles sont venues, c'est que Barcelone est une ville de plaisir, renommée pour le placement aisé de la beauté.

Cependant, celles qu'on devine faciles, ne

croyez pas qu'elles jettent sur l'homme un regard de femme de proie, ni qu'elles aillent effrontément au-devant du désir, comme dans les villes du nord font ces ombres, qu'on voit arrêter le passant entre deux clartés de bec de gaz. Leur impudeur est plus noble et plus fière. Elles attendent. Elles attendent qu'une de ces entremetteuses qu'on voit trotter dans *la calle* de l'Hospital, gardant quelque chose de leurs charmes anciens dans leurs faux cheveux qui débordent du foulard de tête en pointes étagées les unes sur les autres, vienne leur proposer un caballero sérieux et discret, dont elle répondra comme d'elle-même.

Par elle il réussira où il aurait échoué seul, la coutume n'étant pas à Barcelone de faire ces sortes d'affaires soi-même. L'abordage de la femme dans la rue serait regardé comme un procédé brutal, susceptible de compromettre la réputation d'une signorita qui, pour se rendre à l'argent, n'en reste pas moins une personne de distinction. Il faut vivre. Ce n'est pas pour acheter des rentes sur l'État qu'elle se dégrafe. Elle n'en est pas à l'abjection de la femme qui, comme elle les tiendrait d'une épicerie, tient les livres de son sexe et fait servir la vigueur d'autrui à sa fortune. A son

amant d'un jour, à l'étranger qui passe et qu'elle ne reverra plus, elle se confie le temps qui lui plaît, heureuse de se rejeter sur lui des besoins de l'existence et d'un choix heureux entre les divertissements que procure la ville.

Ils abondent : fêtes de saints inconnus à nos calendriers, fêtes patriotiques (M. Canovas del Castillo fouille dans les épisodes les noms glorieux de la défense nationale contre les Français en 1808 pour en célébrer la date, et c'est ainsi que l'Espagne se découvre des héros), courses de taureaux dont la renommée est telle que des Algériens passent la mer, dans le seul dessein d'y assister ? Qui donc m'avait conté que, sous l'influence de la sentimentalité française, elles dégénéraient. Suivant de près Frascuelo, Lagartijo, il est vrai, va prendre sa retraite. Ses cinquante-huit ans lui pèsent sur les mollets. Mais Mazzantini le continue, Mazzantini qui, sautant du métier d'avocat à celui de torero, met les cervelles en ébullition par ce romanesque contraste. D'ailleurs, s'il y a des Catalans qui se détachent du plaisir national, ceux qui lui gardent fidélité l'entretiennent avec une ferveur d'autant plus pieuse que ce sont les mœurs de l'Espagne qu'ils entendent conserver par là. Un

adoucissement aux cruautés de la corrida indignerait ces fanatiques. J'en préjuge ainsi par le mécontentement que provoqua une corrida où dix-sept chevaux seulement furent éventrés. Ils la dénoncèrent comme piteuse et prédirent les temps sombres où ils auraient à rendre compte d'une inutile parade, comme en France !

Repaissez-vous, à Barcelone, du grouillement de la rue, mais ne vous mettez pas en quête des monuments. Ils portent la marque de l'esprit mercantile des habitants. Ne lisez même pas l'inscription tracée sur le socle des statues : elle ne vous rappellera pas un nom glorieux. Vous y apprendrez que les Barcelonais ont entendu honorer un bienfaiteur de leur ville, un millionnaire qui, après avoir amassé en trafiquant une grosse fortune, généreusement en abandonna une partie pour l'embellissement de la cité. C'est affaire à eux. Ces monuments n'ont rien à dire à l'étranger. De musée original ? Point. Madrid et quelques autres villes du centre et du sud ont accaparé presque l'art espagnol. Les églises ? Mais la sombre ferveur religieuse de l'Espagne, cette âpreté dans la foi qui lui est spéciale se sont adoucies au contact de cette mer si douce, dont les flots

ont trop souvent mêlé des peuples de croyances diverses pour ne pas avoir apporté sur les côtes une écume de scepticisme. Les environs ? Des vignes alternant avec des usines : filatures, ateliers pour impression d'étoffes, fabriques de tissage, bâtiments hideux que Barcelone, par instinct d'élégance quand même, a relégués au dehors d'elle. Le port ? Entre le faubourg de Barcelonnette et le fort de Montjuich, il est comme endormi dans une sieste continuelle. Ainsi : enlaidissement de la nature, monotonie de la terre, me ramènent à la Rambla, et je m'y laisserais bercer par l'indolent va-et-vient des promeneurs si « el vapor », à destination de Palma de Majorque, ne partait aujourd'hui même.

Pour les Baléares, vous n'avez le choix de vous embarquer qu'entre Valence et Barcelone. Ici, les départs sont plus fréquents, la grande cité catalane ayant l'entrepôt des produits qui vont aux Baléares et de ceux qui en viennent, et ses négociants en accaparant le commerce. Catalans aussi sont les bateaux, de méchants petits vapeurs. Celui sur lequel, à la tombée de la nuit, j'ai pris passage, n'est pas encore sorti du port qu'il danse éperdument. Le *camarero* (chambrier), homme prévoyant,

a fait du thé dans d'énormes bols et le distribue à tous les malportants : « Buvez, dit-il sentencieusement, le malaise n'est pas éternel. Il faut apprendre à souffrir. Bien heureux qui ne compte pas, dans son existence, des heures pires que celles-ci. » Au lever du jour, nous rasons la côte de Majorque. Par le sabord, je regarde. Je vois des rochers bien sages, de la hauteur d'un rempart ordinaire, des rochers terreux, couleur d'eau torrentielle, avec des pins-parasol à leur crête. On n'aperçoit pas âme qui vive, pas un oiseau. Depuis trois monotones heures, cette muraille court à ma gauche quand, allant voir à droite, autre côte. Nous sommes dans une baie que partage un môle de moellons tout blancs, allongé vers nous. En face, une ville. C'est Palma. Et cette église qui règne sur tout l'horizon que j'embrasse, et par l'élançement de ses clochers pointus et par la vastitude de son vaisseau dont la longue et large croupe se hérissé sur les flancs d'une triple rangée de contreforts d'inégale hauteur chacune, c'est la cathédrale. *Splendid! Splendid!* me crie dans l'oreille un Majorquin. Splendide? Non, puisqu'il est sombre, cet énorme bâtiment, construit en pierre brune et que le sérieux en est accusé par l'alacrité des maisons blanches aux

persiennes vertes qu'encadre une bande de jaune. Tons criards. Mais le soleil se charge de les harmoniser. De la ville, il ne nous arrive pas une rumeur. On la dirait endormie. Le long du rivage ses faubourgs s'étendent suivant un décroissement de constructions dont les plus lointaines nichent, parmi les lauriers-roses, leur toit en terrasse. Cependant entre ville et faubourg, je distingue des remparts au ton bruni, et des portes s'y devinent au passage de gens qui en surgissent ou qui y pénètrent. Il y en a qui, montés sur des ânes, cheminent paresseusement. On se croirait à l'Opéra. Cet horizon est un décor de théâtre. Il y a, il est vrai, des navires dans la baie, mais si bien rangés le long du quai qu'ils ont été mis là, parce que, s'est-on dit, un port sans navires, c'est comme un corps sans âme. On n'y porte rien et on n'en retire rien. A l'est de la ville s'échelonne un bataillon de blancs moulins à vent, d'aspect si bonasse, quoique leur toit en poivrière soit encapuchonné de noir, qu'ils n'auraient pas fait illusion à Don Quichotte. A l'ouest, au sommet d'une colline exactement arrondie en ballon et toute verdissante des pins qui l'escaladent, se carre solidement, entre quatre tours, une forteresse revêtue de briques

jaunâtres. Au dire de mon Majorquin, elle est garnisonnée. Mais c'est encore une frime. Ma longue-vue n'y découvre pas un uniforme. J'ai sujet de me figurer que nous baignons dans une féerie de couleur et de silence.

J'en suis réveillé par une demi-douzaine de barques tournoyant autour du navire et montées par des familles entières. Elles s'épuisent de gestes et de cris pour démontrer leur joie de voir certains des passagers. Un quart d'heure après, je m'avise que le tournoiement dure encore. « Expliquez-moi pourquoi ces gens qui ont si grande envie de s'embrasser, restent, les uns dans leur barque, les autres sur le vapeur. — C'est que vous n'êtes pas passé par le lazareto. C'est la coutume ici, durant tout l'été, que les provenances de la péninsule soient désinfectées et les passagers visités médicalement. Voyez-vous cette baraque, là-bas, sur ces rochers? C'est là qu'on fumige. »

On m'avait prévenu, en effet, mais je l'avais oublié, que les Majorquins imaginaient avoir sur tout autre peuple le privilège de la santé, qu'ils s'enorgueillissaient d'une longévité exceptionnelle, mais qu'ils croyaient aussi que ce don de Dieu était à la merci d'une épidémie. D'où les fumigations. D'où, dans cette baraque

au toit à jour, aux murs mi-écroulés de vétusté, quatre heures à attendre qu'une machine ait vomi de la fumée sur notre linge. D'où enfin une cérémonieuse visite du médecin du port. Nous ne l'attendons point. A peine voyons-nous apparaître son uniforme rouge et ses gants noirs que, la passerelle ayant enfin été levée, nous nous y précipitons, répandant dans la ville peste, choléra, typhus et toutes les maladies imaginables.

VII

PALMA

Comme s'évasent les fleuves à leur embouchure, les principales rues de Palma s'élargissent à leur débouché sur le quai, jusqu'à former des chaussées qu'ombragent (c'est une façon de parler) des acacias sauvages. Pas un passant. Aucune main ne soulève le rideau des miradores. Par des portes-persiennes aux battants hermétiquement clos, l'intérieur des boutiques est muré. Au passage de ma malle sur le dos d'un portefaix, un employé de l'octroi déborde à moitié sa guérite, montre, sous la casquette qui constitue son uniforme, sa face entièrement rasée où les yeux clignent

d'avoir dormi, avance un pied nu dans l'espadrille, fait en guise de laissez-passer un hochement de tête et s'enguérite de nouveau. Il est deux heures de l'après-midi et Palma fait la sieste.

Ma foi, faisons-la aussi. Inutile de propager jusqu'à Palma le proverbe madrilène que : « de midi à quatre heures il ne se promène en ville que des chiens et des Français ». Dans la *fonda* où je suis descendu, je m'étendrai donc sur mon lit. Il est fait, à la mode majorquine, de planches ajustées à des traverses d'où montent quatre bâtons cannelés. Au-dessus de ma tête est tendue horizontalement une toile dont quatre rideaux font le tour pour tomber jusqu'à terre. Le jour ils me garantissent de l'aveuglement du mur blanchi à la chaux. La nuit, j'espère qu'ils me permettront d'entendre sans frémir la fanfare des moustiques. La fenêtre donne sur la rue. Le soleil est tombé. Des femmes passent. Elles sont coiffées qui, du traditionnel *rebosillo* (guimpe blanche se croisant sur la poitrine), qui, d'un foulard écarlate. Les cheveux noués en natte sont secoués, par la marche, d'un mouvement de balancier. Elles vont puiser de l'eau. Elles portent, appuyée sur la hanche droite, une

volumineuse jarre en terre à deux anses. Cette charge fait jaillir leur cambrure. Leur bras est nu à peu près jusqu'au coude. La jupe, courte, laisse voir le bas bien tiré au-dessus d'un soulier découvert, verni, sur lequel de larges rubans comme une fleur s'épanouissent.

Maintenant elles remontent, la jarre pleine. L'existence de ces femmes est si béate que sur leur visage on ne lit rien autre chose que le contentement animal d'exister. Leur placidité est à l'éveil incessant de la frimousse parisienne ce que l'eau d'un étang est au courant d'un ruisseau. On les aimerait bêtement, pour s'évader des beautés piquantes, des trémoussements de hanches et de ce frémissement du buste qu'imprime à la Parisienne l'habitude de la provocation. La Majorquine est de taille courte, ramassée. Sa gorge, fût-elle en belle façade, ne se détache pas assez hardiment au-dessus du reste. Son attrait, elle le tire d'un grand air de douceur. La douceur rayonne de ses grands yeux noirs, de sa bouche rentrée, de son nez un peu gros, charnu, dont le bout est légèrement arrondi.

Ce matin, j'ai flâné par la ville. Mes premiers pas m'ont conduit dans la calle de la

Plateria. C'est une rue étroite où se coudoient de minces boutiques d'argentiers situées en contre-bas du sol et dont la vitrine resplendit de bijoux argentés et dorés. De petites flammes bleues brûlent dans l'ombre de ces intérieurs. Elles jaillissent de tuyaux embouchés à des lèvres d'hommes et de femmes qui soufflent dedans. Ils sont bien sagement rangés autour d'une table. Ils travaillent à l'argenterie. J'entre et je marchande n'importe quoi. Aussitôt la marmaille qui galopinait dans la rue de se presser à mes jambes pour m'assourdir de gentilles en mauvais français; et le patron, après m'avoir, son bonnet grec à la main, flagorné de saluades, d'assujettir ses lunettes derrière lesquelles fulgure un feu de rapacité. Il décroche les bijoux, les étale sur le comptoir. « Ceci : dix piécettes; ceci : quinze piécettes; ceci : vingt piécettes — Tenez, voilà quinze piécettes. » Le vieux petit homme les examine, pour savoir si elles sonnent juste, il les laisse tomber de haut sur une plaquette de marbre. Il les pèse dans de délicates balances. Ses vérifications sont finies, il déclare le marché fait.

Je suis chez des juifs et cette rue est la leur. Bien que convertis, depuis des siècles, au catho-

licisme, ils se circonscrivent dans ce quartier et dans cette industrie. L'histoire de leurs ascendants est douloureuse. Ils apparaissent à Majorque au xiv^e siècle, peu après la conquête. L'Amérique n'était pas découverte encore. Les croisades ouvraient le chemin aux échanges. La situation intermédiaire de Palma entre la France, l'Italie et l'Espagne en faisait une escale. Une escale devient aisément un entrepôt. Les négociants prospérèrent. La concurrence des juifs leur donna-t-elle de l'inquiétude ? Par la cruauté des persécutions, qu'on en juge : La ville de Palma organisa un protectionnisme atroce. Quand le sang juif circulait trop riche, on opérait une saignée. Il y en eut une si abondante qu'elle aurait épuisé la race si une bonne âme n'en avait sauvé quatre enfants : deux garçons et deux filles qu'elle fit catholiquement élever. Telle est la souche des juifs d'aujourd'hui.

Il reste un monument de la richesse mercantile d'alors : Le Lonja (Bourse du commerce). Ce sont quatre murs sur le quai, mais quatre murs sur lesquels l'art gothique s'est délicatement exercé. Il en a arrondi les jointures au moyen de quatre tours octogones creusées, à la hauteur d'un premier étage,

d'une niche. Il y loge, à l'abri d'un dais de pierre, une vierge qui, les mains jointes, abaisse doucement ses yeux sur le passant. En forme de tours aussi, mais plus minces, s'érigent les contreforts. Ils sont coupés par des entablements et par une gargouille, couronnés de redans s'étageant en pyramide de la même façon qu'on amoncelle des boulets de canon en enseigne à l'entrée des arsenaux. L'ogive de la porte et des fenêtres est surmontée de trois fines baguettes de pierre. L'épaisseur du mur s'y découpe en plis de pierre encadrant une vierge juchée, l'enfant Jésus dans ses bras, sur un pilier de milieu.

Entrez, je vous promets une surprise. Ni murs, ni escaliers. Une immense salle dont la voûte, portée par six colonnes en spirale, tantôt s'élève, tantôt s'abaisse, selon la courbe d'arceaux montant en jets de fusée. La grandeur de la salle n'atteste que davantage l'absence de vie. La misère des choses qui, tout en restant debout, sont définitivement mortes emplît cette viduité. N'était l'art qui a le droit de s'éterniser, pourquoi infliger à ces monuments de survivre à leur époque et de se voir néant ? Du haut de l'idéal qu'ils arborent, ils narguent, il est vrai, l'abaissement des modernes

architectes. La présomptueuse croyance au progrès de l'esprit humain vient se briser contre leur édifice. Mais quel deuil ils portent d'une prospérité dont la résurrection est à jamais impossible ! Ces murailles qui ont entendu, en des débats d'affaires, tous les dialectes de la Méditerranée résonnaient ce matin-là de la chanson d'un manœuvre occupé à gâcher, dans un baquet, du plâtre pour une menue réparation.

Pour me rendre à la place du Marché, pas besoin de demander mon chemin. Je n'ai qu'à me guider sur ces femmes qui, nonchalamment, vont aux provisions, le bras passé dans l'anse d'un profond et large panier à deux couvercles. Dans l'étroite rue, quand d'autres paniers non moins volumineux ont afflué des ruelles transversales, il s'en fait une mêlée qui porterait coup à bien des ventres, si ce fardeau offensif ne servait à la défensive aussi et ne protégeait, par un mouvement de bras vers la poitrine, la femme qui le porte. Mêlée sans cris ni disputes, le silence étendu sur Palma assoupissant jusqu'au choc des vendeurs et des acheteurs. Il n'y a que les tons qui crient. Sur le dos des femmes, ton jaune des châles déployés comme des oriflammes. Le long des

façades, que cette tapisserie fait flamboyer, ton rouge des piments suspendus ; sur le pas des portes des magasins, piments emplissant des couffes en sparterie. A l'intérieur, pendant en grappes, du plafond, piments accrochés aux solives. Enfin, sur le marché, piments alternant avec des pyramides de pastèques, de melons, de tomates, de raisins couleur grenat, de figues, de pêches et de prunes. Ces fruits sont posés à même, sur le sol. Mangez-en. Il en coûte un sou, non de manger des uns ou des autres, mais de tous, jusqu'à ce que vous vous en serez empiffré — à moins que vous ne soyez tenté par des noisettes rôties, des amandes, des pois chiches, des fromages de brebis arrondis en pains de quatre sous. Préférez-vous des fèves pour faire nager dans la soupe ; de l'ail, excellent pour tuer les vers aux petits enfants ; de l'oignon, savoureux à croquer avec du sel ? « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es ! » a émis je ne sais plus qui. Voilà le secret de la douceur du Majorquin. Il est fructivore. La viande ne fait pas, comme disent les économistes, la base de son alimentation.

Sur les dix heures, voici que le soleil notifie l'ordre d'évacuer la place. Se glissant par les

trous du grillage de bois qui les cache à demi, il taquine les bouchers comme pour leur signifier qu'il est l'heure de dénouer le tablier. Il caresse d'aveuglants reflets la pelure des fruits. Il met en fuite les ménagères qui, la démarche alourdie par leur faix de provisions, entrechoquent de nouveau leurs paniers dans les ruelles. Il aiguillonne les vendeurs pour qu'ils se hâtent de transborder leurs marchandises sur un brancard et de disparaître avec. Il poursuit de ses rayons jusqu'aux marchands qui, tout autour de la place, protégés par des arcades, étalaient à l'ombre leur éventaire. Il les oblige à ramener sur des trous creusés dans la muraille les porte-persiennes et à se calfeutrer jusqu'au déclin du jour. Le long des rues du quartier commerçant, les boutiquiers décrochent le pavoisement des étoffes voyantes. Les confiseurs, dont le nombre rend témoignage de la gourmandise des femmes de Palma, étendent sur les sucreries et sur les gâteaux huilés des gazes rouges ou jaunes. Aux fenêtres, les amples rideaux rayés, qui pour les pauvres tiennent lieu de mirador, tenus retroussés le matin, se rabattent maintenant sur le balcon dont ils recouvrent la balustrade tantôt verticale, tantôt ventrue,

tantôt contournée en forme de chaire à prêcher. Une bande d'ombre se développe de chaque côté de la rue, projetée par le rebord des toits que maintiennent des poutres.

La somnolence de la ville n'est démentie que par les cascades de coups de marteau provenant de nombreux ateliers de cordonnerie. Tant de chaussures ne sont pas pour les indigènes. Elles emboîteront les menus pieds des Cubaines et des Mexicaines. Autrefois, celles-ci n'acceptaient bottine que de Paris. Maintenant, elles n'entendent pirouetter que sur du cuir apprêté aux Baléares. De quoi vous pensez si les Majorquins se gonflent. Déjà l'imagination des gens pratiques se déploie en des rêves de tannerie couvrant l'île où elles détrôneraient les moulins à vent et absorbant, pour vous les rendre en semelles, les peaux de bœuf et de veau de la péninsule. Ne trouvez-vous pas que je suis déjà versé dans l'économie de Majorque ?

Je dois ma science à mes commensaux, des commis voyageurs catalans. Avec une gravité de diplomates, ils discourent du pouls financier de l'île qu'ils ont tâté dans la journée. Ainsi, je sais que la pâte alimentaire de Marseille et celle de Barcelone luttent à qui entrera dans le bouillon du Majorquin. Davantage :

j'ai appris que les vins de Majorque qui aspiraient à passer pour du vin de Bordeaux, ont dû rengainer leur ambition, et que, même, il ne leur sera pas permis de prendre la livrée des vins de Cette, et que c'est un immense malheur, imputable à M. Méline... Méline... Méline... Quelle surprise que ce nom, qui rarement voltige sur les lèvres françaises, soit ici dans toutes les bouches ! Il est vrai qu'il concrétise la rancune des vigneronns contre nos nouveaux tarifs de douanes.

Tout en marchant, je sens comme une vibration de l'air au-dessus de moi. Je lève les yeux. Une tête de femme enjolivée de noirs accroche-cœur sort d'entre les rideaux d'un balcon, me lance une œillade, et, anxieuse de l'aubaine qui échappe, ne se replonge au dedans de son observatoire que lorsque je disparais. La prostituée de Palma y met de la discrétion. Sans ces appels muets d'en haut, rien n'indiquerait où se vend au détail le plaisir d'amour. Pas une enseigne évocatrice. Qu'est-ce donc qui a pris M. Grasset de Saint-Sauveur, homme vertueux, homme considéré, chef de je ne sais plus quelle administration pour que, passant en 1808 par Palma, sa pudeur s'exhale en ces termes : « Mon cœur se

refuse à des recherches aussi humiliantes que douloureuses. J'aime mieux tourner mes regards vers des temps plus heureux où Majorque n'était point infectée d'un libertinage si fatal à la population. Les Majorquines n'ont pas toujours été des Otahitiennes, incapables de triompher de leur tempérament. C'est dans Palma que je remarque davantage cette liberté si honteuse. » Ah ! l'honnête, le digne chef d'administration !

Les rues se rétrécissent. Les murailles se rembrunissent. Le silence se purifie. Je suis dans le quartier des nobles. Là, demeurent les vieilles familles. Il y en a qui remontent aux conquérants chrétiens des Baléares. Plus récents sont leurs palais, qui n'en diffèrent pas moins des maisons d'aujourd'hui. Si étendue que soit leur façade, ils ouvrent sur le passant deux ou trois yeux seulement, je veux dire des fenêtres. Ils gardent leur quant-à-soi. Et encore ces yeux sont-ils d'ouverture discrète. Une colonnette les coupe par le milieu et le cintre se masque d'une membrane d'ornements ajourés. Autant la fenêtre se rétrécit, autant l'entrée se développe, en hauteur et en ampleur, ronde toujours ; ici, auréolée d'un arc de longues pierres rayon-

nantes, là, rentrant en contour sur elle-même, et figurant l'embouchure d'un gigantesque escargot. Grande ouverte, elle laisse voir le *patio*, cour intérieure, carrée, dallée, où la maison se regarde elle-même, se contemple dans son endroit de prédilection. A gauche, l'entablement d'un puits recouvert d'un chef-d'œuvre de ferronnerie qui s'élève en clocher ou en crosse d'évêque. Sur trois côtés du *patio*, des pilastres gonflés à mi-corps, le cou garni d'un collier de feuilles de marbre, portent sur leur tête l'extrémité d'arcs surbaissés qui s'allongent, telles les pattes de derrière et de devant d'un chat quand il s'étire. Au mur du fond est appliqué un escalier en pierre dont la rampe s'enguirlande d'un chapelet de rosaces.

Au premier étage, même percement de galeries. C'est là que le maître se tient pour jouir du frais. Aux domestiques, la cour, avec laquelle les communs sont de plain-pied. Aussi, dans chacun de ces *patios* entrevois-je deux ou trois servantes. Assises sur des chaises basses, elles tricotent tout en causant. La sonorité de mes pas les fait s'interrompre, se tourner vers la rue, sourire de la curiosité de l'étranger. Je m'enhardis. J'entre et présente une carte imprimée, délivrée par le maître de

la *fonda*. Cette carte équivalait à une autorisation de visiter. Ces Espagnols, qu'on prétend si fermés ! eh bien, en voilà qui, en leur absence, donnent permission au voyageur de pénétrer jusque dans leur chambre à coucher.

Bonne servante, je devine qu'il en coûte à votre paresse de secouer votre obésité naissante et de me précéder dans les appartements. Le moindre remuement vous est devenu pénible. Vos maîtres passent un mois du printemps à Paris, l'hiver à Madrid, l'été dans leurs terres. Garder la maison, ouvrir et refermer les fenêtres, balayer l'entrée, c'est toute votre tâche. Aussi quel embonpoint et que de rose sur votre joue ! Vous me regardez bien étrangement. Je vous parais bien fou de courir et de troubler la quiétude des servantes assises sur des chaises basses et qui tricotent tout en causant.

N'empêche que cette carte, c'est comme si le maître vous commandait : « Allons, Catalina ! *las claus por aquei señor* — Les clefs pour ce monsieur » Et Catalina, la plus vieille domestique de la maison, qui dormait peut-être, de mettre au vent, là-haut, sous le toit, son museau de belette, de le retirer et de le réafficher pour laisser tomber un trousseau de clefs

juste sur le tablier que ma paresseuse avait tendu.

Nous enfilons de vastes pièces que la poussière engrisaille de son enduit. Elle ternit quelque peu l'éclat de tentures de lit en soie jaune, de hauts bahuts dorés, et d'incrustations d'ivoire sur de frêles armoires aux innombrables petits tiroirs. Il y est gentiment peint des scènes mythologiques. J'en vois d'assez éhontées. Elles décrivent la puissance amoureuse de Jupiter avec une abondance de traits humiliante pour des mortels. Des faïences géométriquement dessinées et des armes orfévrées représentent ici l'art arabe. Moins pesantes que celles de leurs vainqueurs, les conquérants de Majorque dont il subsiste aussi des reliques, ces armes dénotent des bras moins vigoureux, des mains plus fines et donnent à penser que les barbares n'étaient pas ceux que nous croyons.

Je tâche, autant que m'y autorisent mes bribes de notions d'histoire, de me remémorer l'épopée que fut cette conquête et de sauter par deçà six siècles d'ancêtres pour respirer l'âme des compagnons de don Jaime El Conquistador, celui dont la légende remplit Palma, comme celle de Jeanne d'Arc Orléans. A la suite de la

servante, je continue de marcher. Elle ne me parle point. N'admirant rien, ni d'elle-même, ni de commande, elle ne m'impose aucun arrêt et va devant si je poursuis. Elle ne me distrait donc pas de songer à ces trois mille hommes, des aventuriers, je présume, des gens de sac et de corde, recrutés en Aragon, en Catalogne, en Roussillon, à Montpellier, à Marseille — les déclassés de l'époque — petite armée qui, une fois ses mauvaises barques échouées sur la côte de Majorque, jouait contre la chance de vaincre son existence. Don Jaime, leur chef, s'est maintenu dans les mémoires comme le type du parfait chevalier, rude à la bataille, compatissant tout de même. A peine débarqué, les Sarrasins lui tuent deux de ses compagnons, les frères Moncade. Il s'interrompt de combattre pour les pleurer. Pour célébrer cet apitoiement autant que pour se démontrer à eux-mêmes que c'était là qu'avait pris terre Don Jaime et non ailleurs, les Majorquins ont, il y a cinq ans, planté en cérémonie une pierre sur une plage sablonneuse, sous un pin solitaire appelé : pin des Moncade. Les étapes de don Jaime à travers l'île, ils les déterminent de même. Ainsi, un château situé à deux lieues de Palma est désigné du nom de

En-Ben-Dinat parce que, à ce qu'ils racontent, le héros, après de longues privations, ayant enfin trouvé à déjeuner là, se serait écrié : « J'ai bien dîné ! » Dans l'hôtel de ville son portrait en pied est peint sur les traits et la taille légués par la tradition : grand, visage allongé, nez long, de travers, à la François I^{er}. Dans la cathédrale, entre le chœur et le maître-autel, un cercueil de marbre porté sur la croupe de quatre lions enferme ses restes. Pas de village qui n'ait sa rue d'El Conquistador. Il ne lui manque que des statues.

Si les avenues de l'admiration et de la piété publiques aboutissent toutes à don Jaime, c'est qu'il a été la première et la dernière grande figure du pays. Que reste-t-il, en effet, du germe d'aristocratie déposé dans l'île par les trois mille âmes grandes des conquérants ? Des rentiers qui se divertissent de capitale en capitale. Sentant que les maisons que je visite sont trop hautes pour leur taille, ils les abandonnent. On n'habite pas dans un musée qui tient un peu du cimetière. Revenons à la vie. Regagnons la fonda, y dussé-je, à l'exemple de mes commensaux, maudire Méline et voler vers le Nouveau-Monde sur les ailes de la cordonnerie.

VIII

LA CAMPAGNE DE PALMA

A mon retour à la fonda, le patron me présenta un tout jeune Anglais qui courait la côte en vue de développer ses biceps et qui pour le lendemain avait loué une voiture afin de se faire mener au musée de Raxa, situé dans la campagne, à une distance de deux lieues. Nous partons de compagnie. Les voitures en ce pays-ci ne veulent pas être en reste de couleur sur les maisons. Elles sont peinturlurées elles aussi. Mais elles s'en tiennent au jaune et au vert. Ce sont de grands coffres arrondis du haut et suspendus sur deux roues. Quatre fenêtres y sont percées qui donnent sur les

quatre points cardinaux. Elles sont munies de persiennes et garnies de rideaux de cotonnade rouge jouant sur une tringle. On est chez soi là dedans. C'est une maison roulante qui, à son gré, ouvre ses yeux sur la campagne ou se mure à ceux du passant. On y nargue la pluie, le soleil. On est près et loin à la fois du cocher qui se tient à l'extérieur sur une planche. J'aime jusqu'au nom de ce véhicule: le *birlucho*.

Notre *birlucho*, donc, roule cahoté sur une route caillouteuse entre deux murs de pierre sèche très bas, au delà desquels, des champs plantés de chênes et d'amandiers. Quel contraste! Ceux-là trapus; ceux-ci minces, et si grêle leur feuillage. Les uns et les autres me rappellent ce que m'ont appris encore les commis voyageurs catalans: que les Majorquins récoltent force amandes dont on tire de l'orgeat, liqueur très goûtée en tout pays d'Espagne, et nourrissent force cochons. Nous ne tardons pas à voir de ces animaux. A notre droite comme à notre gauche, en voilà des masses qui fébrilement travaillent de leur groin sous la surveillance tantôt d'un gamin, tantôt d'un paysan armé d'un fouet sur lequel il s'appuie en une attitude bonasse.

Sur l'un deux pour la première fois m'appa-

raît l'ancien costume traditionnel du *payès* majorquin, aujourd'hui presque délaissé et qui n'est plus porté que par des hommes au-dessus de la cinquantaine : culottes d'un bleu rayé, bouffantes et arrêtées au mollet comme celles de nos zouaves, bas bien tirés, souliers découverts et fanfreluchés d'un gros nœud, veste courte à double et copieuse rangée de boutons tenue ouverte, gilet plus court encore, s'évasant sur la poitrine pour l'étalage d'un plastron blanc attaché à un col de chemise, droit et haut monté, chapeau de feutre ovale, écrasé, aux amples ailes.

Payès est comme un titre dont s'honore le paysan propriétaire qui a assez à faire sur ses terres pour ne pas avoir à travailler à celles d'autrui.

Le *payès* est un homme libre. Non loin de là, il a sa maison. Elle s'aperçoit entre les arbres. Qu'importe qu'elle soit misérable, pas plus haute que la haie de figuiers de barbarie qui l'entoure, que le rez-de-chaussée soit à même le sol, qu'on monte au premier étage par un escalier à ciel ouvert, aux briques déchaussées ! Les piments qui ensanglantent les murs, les tomates qui pendent en rouge chapelet au grillage de la véranda, les figues

qui sèchent au bas des fenêtres en cordons demi-circulaires, les grappes de maïs suspendues en faisceaux, cet ornement et cette utilité à la fois attestent son indépendance à l'égard des plus grands domaines. Aussi marche-t-il à pas comptés, grave, fier, et salue-t-il dignement de la main haussée jusqu'au chapeau qu'elle ne soulève pas, l'étranger qui passe. Grand, maigre, les yeux petits et le nez fort, le visage long, les lèvres rasées, minces, et s'ouvrant rarement pour des paroles, son symbole végétal c'est ce pin-parasol qui se dresse solitaire en avant de la maison, bien en pied sur le sol, bien droit, orgueilleusement déployé et dont le feuillage reste fixe aux plus gros vents.

Des oliviers succèdent aux amandiers et aux chênes. Des oliviers, il y en a partout aux îles Baléares. Mais le bois que cette route-ci coupe en deux est un bois unique réputé jusque dans le continent espagnol pour la vieillesse de ses arbres et pour les déformations qu'elle leur a imposées. Déformations tragiques. Salvator Rosa, ce grand peintre de la fureur guerrière, n'a pas représenté la rage des coups donnés et la douleur des coups reçus plus tragiquement que par leurs torsions ces

oliviers que le temps leur vainqueur, a griffés, labourés, troués, éventrés, décapités, tenaillés, torturés avec acharnement.

Il y en a qui, penchés en arrière, font mine de s'abattre sur le dos, comme des soldats qui auraient reçu dans la poitrine le coup mortel. Il y en a qui sont couchés tout du long, pareils à des cadavres jonchant le champ de bataille. Une branche qui part du tronc, c'est comme le bras que le blessé soulève en appelant au secours. J'en vois qui, bifurquant en fourche à hauteur d'homme, lancent en avant leurs deux rameaux; tel un lutteur fonçant, les poings serrés, sur l'adversaire. Les plus terri-fiants sont ceux dont on dirait qu'on leur a ouvert le ventre et vidé les entrailles, si profondément leur tronc a été creusé et raclé. Il ne leur reste que la peau, c'est-à-dire un enroulement d'écorce. Et cependant ils tiennent bon contre la mort, ces Mathusalem végétaux. Ceux dont a eu raison la pourriture accumulée par les siècles revivent en des greffes naturelles comme un père en son enfant.

Les plus rongés et les plus perforés se sont mis jusqu'à quatre ensemble pour s'enlacer, se fortifier naturellement, besoin de se sentir les coudes. Elles chuchotent de mystérieux

mots d'ordre, ces graves sentinelles des bois. Pour compléter mon illusion belliqueuse, elle est rouge la terre qu'ils occupent, rouge et friable et fraîchement remuée, comme l'est la terre des champs de bataille quand l'ont bouleversée de hâtives inhumations... Comme j'en étais là de ma vision guerrière, le *birlucho* prit à gauche par un cheminet que traçaient des empreintes de roues et ne s'arrêta qu'au pied de la montagne devant une métairie plus vaste que celles que nous avons vues jusqu'ici. Nous étions arrivés à Raxa.

Raxa est la propriété du comte de Monténégro. Cet authentique descendant d'un des compagnons de don Jaime et l'un des plus riches seigneurs de l'île, détient l'histoire de Majorque dans trois de ses biens : sa maison de campagne de Raxa, son château d'En-Ben-Dinat et sa maison de ville. Il est le fils du comte de Monténégro, de qui George Sand parle sans grand respect dans *Un Hiver à Majorque*. J'aurais bien voulu le voir. Mais en septembre, la vendange retient dans la partie orientale de l'île, tout plaine et tout vignes, la plupart des aristocrates du pays, et j'ai dû me contenter de ce qu'on m'a dit de lui : que c'était un homme de soixante ans,

chétif, sans enfants, n'ayant qu'une sœur qui est nonne. Famille qui s'en va.

Raxa est appelé musée, parce qu'on y montre des sculptures antiques mises au jour au siècle dernier, lors des fouilles d'Ariccia en Italie. Elles ont été léguées à la famille de Monténégro par un des siens, le cardinal Despuig, qui les avait découvertes. Ce prélat se distrait de la politique papale dont il était un intime confident, à en juger par ce fait qu'il fut choisi par le pape Pie VI pour l'accompagner à Fontainebleau, à la rencontre de Napoléon I^{er}, en acquérant des tableaux et en exhumant des sculptures antiques. Et c'est au milieu de ses tableaux et de ses statues qu'il a voulu vivre ses derniers jours dans cette île qu'il aimait, comme l'ont aimée tous ceux qui avaient assez de s'agiter ailleurs. Les peintures sont à la maison de ville, les vieux meubles au château d'En-Ben-Dinat, les sculptures à Raxa.

La cour intérieure de la ferme est une centaine de fois traversée par les branches déployées en éventail d'un micocoulier planté au milieu. Arbre à écorce grise, dure, lisse, et qui se développe en rayonnement à une faible hauteur, si bien que du tronc de celui-

là, qui est phénoménal, on dirait que ce sont des serpents qui s'allongent, en se tordant, vers les murs qu'ils veulent atteindre. Au bruit de la voiture, deux femmes, les gardiennes du musée, sont apparues, dont l'une, blonde par rareté, les yeux bleus illuminant le visage d'une sainte vierge qui aurait engraisé, fait impression sur mon jeune Anglais. De pudeur il rougit et boucle ses paupières.

Ah! l'Anglais qui voyage! C'était le premier que, de ma vie, le hasard m'eût donné pour compagnon. Et je lui demandais, à part moi, de démentir, à mon avantage et au sien, la désagréable réputation que tant d'anecdotes ont faite à ses compatriotes. Mais, quand je l'eus interrogé sur ce qu'il avait retenu de Madrid où il venait de passer et qu'il m'eût répondu : Ville inhabitable en été parce qu'il n'y a pas de restaurant disposé en terrasse pour les repas en plein air, ma sympathie battit en retraite. Ce fut sans échanger un mot qu'à la suite d'une des deux femmes, muette également, nous parcourûmes l'habitation puis la chapelle décorée de fresques anciennes où des saintes, par le joint de leurs mains et l'extase de leurs regards, en disent plus long sur la foi que tous les sermons de la terre.

Ce fut au musée que notre désaccord éclata. L'Anglais refusa catégoriquement d'admirer une statuette de Clio, la muse de l'histoire, sous les traits impeccables et sévères d'une Romaine dans la maturité de l'âge et dont la robe tombait à plis si harmonieux. Enfin ne recula-t-il pas d'effroi, comme s'il eût aperçu une grosse araignée noire, à l'aspect d'un hermaphrodite voluptueusement couché, copie d'un antique dont l'original est à Londres, au British-Museum ? Sa pudeur ! C'est sa pudeur qui le reprend ! « Oh ! vicieux ! » s'exclama-t-il. J'eus beau lui représenter que c'était par amour exaspéré de la Beauté et parce que ni l'un ni l'autre sexe ne satisfaisait leur esthétique que les Grecs en étaient arrivés à cette conception singulière, il ne démordit point d'attribuer au libertin qu'en qualité de Français je devais être ma complaisance à regarder l'hermaphrodite.

Cependant notre conductrice ayant ouvert une porte, nous voici au pied d'un jardin élevé en amphithéâtre. On y monte par des escaliers dallés le long desquels des paliers ménagent une halte et une vue sur les terrasses. Des statues de marbre s'y encadrent de cyprès arrondis en arcs de triomphe. Sur la blancheur

du marbre, le vert sombre des cyprès, quel soulignement de contraste accentué encore par la limpidité de l'air ! Mais ce jardin à l'italienne rappelle à mon Anglais ceux de Vérone « et qui sont bien plus beaux ». Quel éteigneur d'enthousiasme ! Tout de même il accepte de gravir derrière moi, de tremper, à mon exemple, sa main dans l'eau transparente des conduites que les Arabes, jusqu'à des sources lointaines, creusèrent à travers la montagne. Sourdant au-dessus de Raxa, le ruisseau tantôt court horizontalement le long des terrasses avec ce bruit intermittent tel que vous l'entendez dans votre ventre quand il gargouille, tantôt se précipite et rien ne résonne plus tristement monotone que la tombée jamais finie d'une colonne d'eau sur la pierre.

Ces deux sons nous ont quittés quand nous parvenons au couronnement de cette première bosse de montagnes. A plat ventre je m'allonge, pour jouir moins de l'étalage de la plaine que du silence de l'étendue : J'ignore si c'est le total de tous les silences observés par les Majorquins, dont aucun ne partit à mes oreilles d'un éclat de voix, ou si c'est l'air qui vibre ici moins qu'ailleurs ; je me rends compte qu'il y a des degrés dans les silences, que ceux

que j'avais pris pour tels fourmillaient de mille sonorités indécises et qu'aujourd'hui seulement je m'anéantis dans un apaisement complet de l'atmosphère et de la nature. Notre cocher, je l'aperçois tout en bas, allongé comme moi et sommeillant. La femme qui nous précédait, à mi-montée, a demandé grâce. Assise sur une marche de l'escalier, elle attend que nous descendions à son niveau. La mer, toute blanche, semble figée. Figé Palma. Figé le ciel sans nuages. Gagné par cette immobilité, il me prend envie de me figer moi-même et, Pygmalion à rebours, de pétrifier mon être pour rire silencieusement, comme rient, dit-on, les statues dans les ténèbres, de l'agitation de ceux qui furent mes semblables.

Un petit cri de l'Anglais et je suis sur pied. Cri de pudeur ? S'est-il buté à un hermaphrodite en chair et en os ? C'était un cri de frayeur. Avisant une sorte de guérite ronde en brique, et dont une grille barrait l'ouverture, il avait regardé dedans et puis sauté en arrière. A mon tour, je regarde. Autour d'une table monticulée de tas de pièces d'argent, quatre hommes sont surpris par un gendarme, le revolver au poing. Mais ce sont des mannequins habillés — sorte de scène de musée Tussaud, sauf qu'ils

sont faits de bois au lieu de cire — destinés sans doute à représenter au vif l'arrestation d'une bande de brigands en cet endroit. C'est ce que nous confirme la femme, ajoutant que des brigands il n'y avait eu que ceux-là, de mémoire d'homme, à Majorque, et que, pour leur rareté, M. le comte avait eu l'idée de les monter en bois. Aux Baléares, tout le monde est honnête, comme tout le monde est indemne d'épidémie. Personne dans les prisons. Il y a bien des gendarmes. Ils se balladent pour la frime. J'en ai rencontré tenant leur fusil sur le bras, de la même manière qu'une nourrice tient son nourrisson. Ils font bien dans le paysage. Qu'ils se promènent loin ou près, au plus noir de la nuit les routes sont sûres.

Cette sécurité, jointe à la clarté bleuâtre des nuits d'été, Palma s'en autorise pour ne pas allumer ses réverbères. A notre retour, c'est un falot à la main que les employés de l'octroi, sous une des portes pratiquées dans le rempart, inspectent notre birlucho. Sur le seuil des boutiques du quartier populaire, les seuls points lumineux dans l'obscurité sont les feux des cigarettes des hommes prenant le frais, tandis que les femmes, accroupies sur des

chaises basses, s'adossent au mur, en rangée d'hirondelles sur un fil télégraphique. Si étroites sont les rues que force est à ces nonchalantes de lever leur siège pour nous laisser passage : « Voilà le meilleur éclairage, nous dit notre cocher en désignant la lune. C'est la torche royale ! » Mon Anglais ne parut pas au repas du soir. Honteux sans doute d'avoir éprouvé tant de peur de quelque chose d'inaimé, il se fit servir dans sa chambre. Le lendemain, il s'embarquait pour Valence, sans avoir dit adieu à aucun de ses commensaux.

IX

CABRERA

Le lendemain était le seul jour de la semaine où il y eut départ de bateau pour Cabrera, « petite île voisine, inculte, presque déserte, m'annonce le maître de la fonda, où monsieur le Français gaspillera son temps ». Pour achever de m'en dissuader, il me montrait une photographie du point de l'île où le bateau aborde : trois ou quatre *casots*, des rochers blanchâtres, quelque peu moutonnés de touffes d'herbes et renflés en mamelons que couronnent les pans de murs d'une forteresse ruinée. Il ne savait pas que plus aride il me la dépeignait, plus il avivait mon désir d'en

fouler le sol. Ce n'était pas que l'aridité m'attirât. Mais être venu si près du tombeau de deux mille soldats français et ne pas lui donner, avec l'ennui d'un balancement de quelques heures sur une méchante barque, le désagrément d'une cuisson au grand soleil, je m'en serais voulu de cette négligence. Le reste de mon voyage en aurait été gâté.

Je m'embarquai. La mer jetait de-ci de-là quelques vagues avec la nonchalance d'un baigneur sûr de son adresse, à qui il suffit, pour se tenir sur l'eau, d'imprimer à son corps de rares et lents mouvements. Comme il n'y avait pas d'autre passager, je m'étais, sans vergogne, couché à plat ventre sur le pont, le visage enfoui dans mes bras, afin d'épargner à mon nez la senteur du bateau et à mes yeux la fulgurance de la mer. De la tête aux pieds, je touchais à des tas de légumes et à des paniers remplis de viande, provisions pour les quelques douzaines d'habitants de Cabrera. Cinq ou six d'entre eux nous attendaient sur le rivage. Au signalement du bateau, ils étaient sortis des casots où ils faisaient la sieste.

La photographie n'avait pas menti. Le seul élément qu'elle n'eût pu rendre, c'était le parfum des herbes odorantes poussées entre les

rochers. Je gravis le renflement. En passant devant les débris de la forteresse, j'effare de gros lézards à écailles verdâtres. Ayant poussé plus loin, je dus bientôt m'arrêter. Brusquement, le sol plongeait en fossé, en coulée, conformément à l'entaille faite dans un melon pour y découper une tranche. Au fond, une étroite traînée de sable marquait le lit d'un torrent minuscule par où devaient se précipiter les eaux des pluies. En regardant bien en avant, j'aperçus qu'il y coulait quelques larmes d'eau issues d'une source prochaine.

Dans cette ardente et aveuglante solitude, il m'apparaît enfin ce que je cherche, le monument des soldats français faits captifs des Espagnols par la capitulation de Baylen et transportés ici pour y expirer de faim, de soif et de vermine.

Une pyramide haute de trois mètres, avec une croix noire à la cime, une inscription, et c'est tout ce qui parle aux yeux, des deux mille cadavres enfouis là. Comment la moitié des prisonniers vint à bout de vivre les cinq ans qu'ils furent cloués sur ce rocher, je le sais par le menu, grâce au récit qui en a été donné par mon confrère du *Figaro* M. Philippe Gille, au moyen de notes laissées par un des

survivants — son grand-père. Cette minable source qui rampe plutôt qu'elle ne coule entre les cailloux et que le sable absorbera tout à l'heure, c'est la même devant laquelle cinq mille hommes se battirent d'abord à qui y rafraîchirait le premier les lèvres puis, la confusion passée, firent queue pendant des heures. On s'humectait la gorge, et vite au suivant.

Comme aujourd'hui, un méchant bateau de Palma apportait les provisions, mais il n'était pas considérablement plus chargé pour combien plus de bouches. Aussi tombait-on sur cette terre chaude aussi rapidement, toute proportion d'hommes gardée, que les soldats de la Grande Armée dans les neiges de Russie. Que nous allions au nord ou au midi, dans n'importe quelle partie du monde, partout des tombes de nos soldats nous ramènent aux tragédies de notre histoire. On est allé partout se faire casser les os. A quoi bon ? est l'interrogation qui vous vient, à la vue d'une sépulture militaire rencontrée en pays perdu. Celle-ci ne date que de 1847. Le prince de Joinville ayant cette année-là relâché à Palma avec sa flotte, une promenade le conduisit à Cabrera. Le sol en était parsemé de squelettes gisant depuis trente ans.

Il est encore à Palma des vieux qui se rappellent les avoir vus. La honte prend le prince. Il écrit au roi. Quelques mois après, avec l'assentiment du gouvernement espagnol, l'équipage d'un de nos navires de guerre enterrait ces débris anonymes.

X

MONUMENTS ET TABLEAUX

Mon dernier jour à Palma, je l'ai occupé à visiter les églises, l'hôtel de ville et la maison du comte de Monténégro. Les églises je m'y perds, tant il y en a. J'ai vu trop de saints chapés d'or et auréolés d'argent, trop de saintes en falbalas de satin bleu, trop de frontons coupés, en marbre, au-dessus des chapelles, trop de retables creusés et sculptés en caissons, trop de colonnades à enroulement de grappes de raisin. La piété espagnole surcharge, encombre, accumule, entasse, prodigue et le marbre et l'albâtre et les métaux et les dorures et les fouillis d'ornements et les personnages et les

étoffes et les candélabres et les niches et ceci et cela, et encore et toujours. Je demande grâce. D'autant que la foi me manque. J'ai peur que ce défaut ne m'ôte le sentiment des figurations religieuses. J'ai bien cherché à me monter jusqu'à une émotion factice, à me façonner pour le quart d'heure une croyance qui m'ouvrît l'âme de ces pauvres femmes que je vois à genoux prier de toute la volubilité de leurs lèvres. Mais j'ai bientôt rejeté cette velléité d'hypocrisie envers moi-même. Je ne crois pas. Mortes pour moi ces chapelles. Mort pour moi l'énorme labeur d'ouvrier qu'elles attestent.

Cependant il est aisé de démêler que de ces églises les unes rentrent dans l'architecture gothique et les autres dérivent d'un art postérieur, aussi lourd et empêtré celui-ci que dégagé et gracieux celui-là. La plus franchement gothique est la cathédrale. Devant les dentelures fleuries de ses portails je m'arrête d'admiration. Quand enfin me voilà dans le vaisseau, son immensité, son obscurité, le continuel égossissement d'une quarantaine de curés et de chanoines confortablement assis dans le chœur, chacun à leur stalle, le lugubre du cliquotement des veilleuses, la funèbre glissade d'un sacristain vaguement aperçu, l'anéantis-

sement de rares fidèles à demi prosternés, l'impression que les dalles sur lesquelles je marche recouvrent autant de tombeaux, tout cet appareil de nuit encapuchonne mon âme, me fait l'effet d'un éteignoir violemment jeté sur la santé, la gaieté, l'épanouissement de mon être. Sensation que je ne puis longtemps supporter.

En sortant, je croise des prêtres de mine peu confite... Parbleu ! Ne m'a-t-on pas conté qu'en 1874 Alphonse XII, une fois que par promesse de grosses prébendes il eût détaché de la cause carliste ses chefs, prêtres pour la plupart, en nomma quantité à Majorque où ils le gênaient moins que sur le continent, si bien que l'évêque de Palma est un ancien lieutenant de Don Carlos ? De la même origine sont maints fonctionnaires.

Aussi, l'anniversaire de l'exécution de Louis XVI se célèbre-t-il ici comme à Paris par une messe d'expiation. Aussi, chaque fois que la flotte française vient montrer à Palma ses uniformes, ces messieurs, pour s'épargner les politesses d'usage, se prétextent-ils malades ; le gouverneur militaire surtout, le plus grand personnage de l'île, être atrabilaire, dit-on, qui tout le jour prisonnier de sa grandeur,

se consume d'ennui dans son Palaco-Real. Magnifique et arrogant édifice. Superposition bizarre de constructions de style différent : d'abord des arcades et une galerie à la moresque, plus haut une terrasse garantie par des meurtrières, plus haut une tour de château fort, cela montant sur ceci jusqu'à une fière élévation que domine enfin un ange aux ailes éployées. L'intérieur abonde, paraît-il, en rapprochements aussi déconcertants. On ne le visite que par autorisation écrite. Elle n'est jamais refusée. Mais, en temps de vacances, recourir, comme en France, aux formalités administratives ! J'en ai la nausée rien que d'y penser. Ma répugnance l'emportera sur ma curiosité. Pour avoir accès à la forteresse de Belver, autorisation idem. Répugnance idem. Privation idem. Tant pis. Tant pis. J'aurais aimé cependant respirer l'air de la cellule où s'enferma François Arago pour échapper à la fureur du peuple qui le tenait pour espion et sorcier à la fois, lui qui était venu pour déterminer le méridien.

De l'hôtel de ville, où je fais halte, les portes sont ouvertes à tout venant. De plus grandes villes s'enorgueilliraient de son opulente façade, de ses larges et décoratives fenêtres à fronton

coupé et dont un écusson couronné garnit l'échancrure, de la fine ferronnerie de son balcon, des cariatides qui supportent un rebord de toit ornementé de rosaces. Au dedans, sauf un *Martyre de saint Sébastien* follement attribué à Van Dyck, mais qui n'en prend pas moins l'œil par son fauve et violent coloris, quelle déception ! Il y a par douzaine des portraits de grands hommes que Palma vit naître et dont le nom ailleurs qu'à Palma ne ranime aucune cendre d'histoire. « Illustrissimo, » répète, à chaque désignation, l'huissier qui me sert de cicerone. Tu n'es pas avare de flatteurs superlatifs, brave homme. Mais pourquoi les prodiguer à des morts ? On n'y gagne qu'un pourboire, tandis que, si tu en avais saoulé les vivants, tu serais plus qu'un huissier d'hôtel de ville.

Je vous entends me demander : Et le musée de Palma ? Il n'y a pas de musée à Palma. S'il y en avait un, aurais-je attendu, pour vous en entretenir, d'être au dernier chapitre de mon séjour dans la ville ? J'y aurais couru tout de suite. C'est chez les peintres indigènes que j'aurais été d'abord prendre connaissance des hommes et de la nature. Une fois bien dans les yeux les formes qu'ils en avaient rendues,

c'eût été le long de mes promenades mon occupation mentale de comparer les figures de femmes, la couleur du ciel, la réalité enfin avec la transposition que l'art en avait faite. Mais Palma, si magnifique en architecture, n'a dans tout son passé ni un peintre ni un sculpteur à m'offrir. En fouillant dans les petits coins de l'histoire, on découvre que la floraison artistique dont, dès le xiv^e siècle, Valence partage avec Séville, Tolède et Madrid, le privilège, aimanta maint Majorquin. Parmi eux, les érudits ont retenu les noms de Guillemo Arnaldo et de Femeneas. C'est tout. C'est presque rien. Cette quasi stérilité est conforme à l'esprit de la race. Elle atteste la consanguinité des Majorquins et des Catalans, lesquels ne s'attachèrent qu'à guerroyer et à commercer : les deux, il y a quatre cents ans, allaient souvent ensemble. La galerie du comte de Monténégro tient donc lieu de musée. On y voit nombre de toiles anonymes, nombre de copies et quelques originaux ; des tableaux valenciens, pour la plupart de la bonne époque, des Ribalta, des Esteban Marc, un Juan de Juanès. Quel farouche génie tourmente les peintres de l'école valencienne ! N'oubliez pas que Ribera en est sorti ! Ils travaillèrent sur des concep-

tions sanglantes. Ils imaginèrent, pour représenter les martyres des saints, plus de supplices que les bourreaux païens n'en avaient inventés. On dirait qu'ils ont eu en vue d'exalter jusqu'à la frénésie la foi de leurs compatriotes, tant ils se sont complu dans le massacre, sur toile, des héros et des héroïnes de la religion. La mort et la douleur ont été presque leur unique affaire. Ils ont voulu ne voir la femme qu'en pleurs et l'homme qu'en sang. Heureux de vivre peut-être, riant au milieu de leurs enfants, le pinceau leur faisait réintégrer le monde des tortures physiques. Ils ne croyaient pas qu'on pût aller au ciel sans elles. Ainsi en témoigne un tableau grossier, mais singulièrement significatif de cette outrance. Il met en scène des moines égorgés, sans défense, n'étant pas armés, par des infidèles, qui fondent, le yatagan levé. L'artiste inconnu n'a pas flatté les victimes. Il ne les fait pas périr en des attitudes fières. Il ne leur épargne, au contraire, aucune de ces déformations des traits qui ridiculisent l'homme terrifié, quelque sujet qu'il ait de l'être. On couperait le tableau juste au-dessus de la tête de ces personnages, qu'on pourrait se méprendre sur l'origine de l'auteur

et croire qu'il était Musulman. Mais un essaim de petits anges qui volent au plafond, frétil-lant et gigotant de plaisir, éclaire la pensée du peintre. Leur mine réjouie de bon marmot qui a de la santé dit assez combien ce carnage les contente. C'est autant de bienheureux qu'il leur apporte. Cette représentation de tuerie m'a longtemps arrêté. Le ciel se délectant du sang répandu pour lui sur la terre, c'est-à-dire le caractère cruel de la religion en Espagne expliqué et presque justifié, voilà ce que je venais de rencontrer dans une galerie le plus souvent déserte, sur un tableau sans nom. Peut-être est-il de Esteban Marc, peintre de bataille et rien que de batailles. Singulier homme, qui n'a jamais pu se représenter son semblable autrement qu'en furie de meurtre et de destruction. Un forcené aussi, Ribalta, qui, après avoir peint Jésus-Christ crucifié, y revint et revint encore, chaque fois pour aggraver l'horreur du crucifiement. Ici son féroce naturalisme se produit par un martyr de Santa Catalina. La Vierge est à genoux, les mains jointes, extasiée, savourant la volupté de l'immolation. Son bourreau, un grand sacri-pant, au rictus d'hyène, ramène son sabre en arrière pour l'abattre avec plus de force sur le

cou de la victime. Ce n'est pas l'imminence de la décollation, c'est le rictus de l'homme qui effraie. Il n'y a que Goya pour accuser si énergiquement la bestialité de la face humaine. Vraiment, à côté de Ribalta, il paraît être un tendre, le grand Juan J. Juanès, avec une descente de croix éminemment douloureuse, mais adoucie par un air de béatitude mystique qui subordonne à la pénétration du sentiment religieux l'ordinaire réalisme espagnol. L'influence italienne a passé par là.

Le portrait était la seule interruption que ces peintres permettaient à leurs actes de foi. Celui de Ribera est au musée de Valence, de la main de Juan J. Juanès. Il est chez le comte de Monténégro, de la main de Ribalta. Devant cette austère figure, je n'ai pas éprouvé la déception dans laquelle on tombe communément quand, s'étant forgé le visage d'un artiste d'après ses œuvres, on se trouve devant lui, vivant ou figuré. Ce portrait est l'âme de Ribalta apparue au visage. Il se noue pour ainsi dire à l'œuvre du peintre, tant ce nez et ces lèvres minces d'ascète, ces joues maigres et rentrées, ce teint décoloré, ce long crâne en forme d'obus, ce regard d'acier sûr de sa direction, composent une physionomie

comme pétrie de sombre et tenace spiritualité.

Il est rare qu'une collection de toiles espagnoles du xvi^e siècle ne soit entremêlée de flamandes et de hollandaises. Voici un portrait de dame inconnue par Michel Van Mœrevelt, qui fut en Hollande ce qu'a été en France notre Hyacinthe Rigault, le portraitiste somptueux et délicat, monotone un peu, de l'aristocratie. Avez-vous le sens du burlesque ? Si oui, vous comprendrez ma joie de trouver ici deux Hironimus Bosch. Ce Flamand puissamment original avait fait mon caprice l'an dernier, comme je visitais le musée de Madrid où il a sept tableaux. Trois ont un sujet commun : la tentation de saint Antoine. Il y en a une quatrième ici. Et ce ne sont pas les seules. Cette fable allait à son imagination diabolique qui ne pouvait s'astreindre à représenter des êtres réels. Il ne concevait que des monstres, des animaux apocalyptiques, des figures de l'enfer, des sorciers et des sorcières. Bosch refait la création. Il peuple le sol, l'eau, les airs, de formes qui ne sont qu'en lui. Son génie les anime d'une vie vraisemblable et son ironie les aiguise d'un sardonique sourire qui me rappelle La Fontaine illustré par Granville. Quand la scène exige parmi ces

extravagances la présence d'un homme au naturel, il s'exécute, mais en lui infligeant piteuse mine. Bosch est un de ceux qui, à considérer leur semblable, éclatent de rire. Il me souvient de sa *Création*, au musée de Madrid. Dieu est debout entre Adam assis et Ève couchée. Il vient de les créer. Autour d'eux le paradis terrestre foisonne de végétations bizarres, de bêtes effrayantes et bouffonnes qu'on s'attend à voir dévorer d'une ouverture de mâchoire nos premiers parents. La dérision est évidente. Bosch ridiculise tout ce qu'il touche. Et comme il n'a guère traité que des sujets de sainteté : « l'Adoration des mages », « le Triomphe de la mort », « la Chute des réprouvés », « le Jugement dernier », vous devinez à quels sacrilèges atteint l'effronterie, le cynisme de sa fantaisie.

J'ai devant moi une caricature de l'enfer. C'est Dante travesti par un Scarron du pinceau. Les supplices décrits seraient horribles s'ils n'étaient plus risibles encore. Ce damné-ci a pour supplice de servir de manche de parapluie ; celui-là, de battant de cloche ; d'autres de se tenir accroupis, tout nus, autour d'un tonneau qui continuellement leur verse de l'eau dans la bouche. Cette eau, ils la rejettent par tous les égouts de leur corps. Ils la vomis-

sent sans cesser d'en ingurgiter ; et, pour démontrer combien les torturent cet engoulement et ce rejet ininterrompu de liquide, ils portent la main au ventre comme font les enfants quand ils ont la colique. Et cet autre, à califourchon sur une chauve-souris dont le visqueux contact le recroqueville sous un frisson de dégoût ! Une coloration rougeâtre *volcanise* cette démoniaque ébullition. Dire qu'on m'effraya, enfant, par la description de l'enfer ! Que ne m'a-t-on amusé plutôt de celui de Bosch, comme s'en amusèrent ses contemporains, les rois tout les premiers et non les moins religieux ! Philippe IV goûtait ces ardentes drôleries. C'est de sa collection que proviennent quatre tableaux sur sept que j'ai vus à Madrid. La France n'en possède qu'un « *l'Arrivée du sorcier au sabbat* », au musée de Rouen — Bruxelles un, Vienne un, en plus trente figures d'estropiés et de culs-de-jatte. La difformité était dans le génie de Bosch. Peut-être comme Scarron en était-il affligé ? On ne sait malheureusement rien de sa vie. Né à Bois-le-Duc en 1460, on conjecture qu'il y mourut en 1516. L'érudit espagnol Madrazo écrit que *Fue creador d'una escuela fantastica que tuvo muchos secuaces*. Mais le sens du bur-

lesque est ce qui s'enseigne le moins. Ce mot « escuela fantastica » ne répond à rien de réel. Bosch était unique et unique il est resté.

XI

LA CHARTREUSE DE VALLEDEMOSA

GEORGE SAND

Les trois jours que je m'étais assignés pour visiter Palma sont écoulés. Mon temps est compté. Si loin que je sois de Paris, Paris me hèle et c'est lui qui m'enjoint de partir dès ce matin en *birlucho* pour les montagnes de l'ouest. Mon itinéraire à travers l'île m'a été tracé la veille par M. Canut, Majorquin de naissance, mais descendant d'une famille française émigrée ici à la fin du siècle dernier et qui a conservé son nom et sa nationalité. C'est beau cette fidélité d'un siècle à la patrie. Le Français qui passe la retrouve dans la maison de M. Canut. M. Canut, l'invitant à s'asseoir,

lui indique un fauteuil ; c'est celui de George Sand. M. Canut le presse de tirer quelques sons d'un piano ; c'est celui de Chopin. En 1838 quittant Majorque, après quelques mois d'un séjour dont les tribulations ont été quatre ans plus tard longuement rapportées par le romancier, le couple vendit ces deux meubles au père de mon hôte. Deux reliques. J'ai fait comme tout le monde. Je me suis assis sur le siège précieux : un fauteuil de mère-grand, très bas, carré, aux bâtons minces, à grossière étoffe ramagée, puis j'ai tapoté sur les touches. Ces souvenirs, joints à ce que dans deux heures je ferai halte à la chartreuse de Valldemosa où habita George Sand, me reportent au réquisitoire qu'elle a écrit contre les Majorquins. Elle les charge de tous les vices. Elle s'irrite de leur ignorance, suspecte leur obligation, gourmande leur paresse, s'empporte contre leur dévotion. Après cinquante ans, les plus lettrés ne lui ont point pardonné cette inintelligence de leur âme. Elle ne s'est laissée prendre qu'à leur paysage. Cela mérite le pardon.

Cependant le *birlucho* tressaute par les rues désertes. Il gagne la campagne. La maussade ligne des remparts de Palma ne tarde pas à

rentrer sous terre. La route gravit avec peine les premières bosses de la montagne. Puis rencontrant une brèche sabrée par un torrent, elle s'y faufile. Toute chaîne a de ces couloirs par où elle semble dire : entrez. Le torrent est la première eau libre que j'aperçois. Dès qu'elle arrive à la plaine, on la canalise, on la fait prisonnière : « Arrose-ici, arrose-là. Remplis ce réservoir, vide-le », lui commande l'homme. Auparavant elle a couru à son gré au fond d'un ravin dont les pentes sont plantées de chênes verts et de caroubiers. Çà et là, comme une bouteille s'arrondit en panse, il s'évase. On se trouve cheminer au milieu d'un cirque dont les pentes ont été fort industrieusement étagées en gradins. Une ferme arbore son pin-parasol, hérissé ses cactus ; et parfois autour du jardin potager éclatent, joyeuses et gaillardes comme des crêtes de coq, les fleurs rouges du grenadier. A notre passage le paysan courbé sur le sol se redresse pour nous saluer d'un « *bon die* » — bonjour — ou de la main, selon qu'il est ou non à portée de voix. A Majorque, où est l'homme est la chèvre et chacun de ces cirques résonne du traînant tintement des sonnettes. Carillon pimpant le matin, mélancolique le soir. On dirait que

le timbre s'en règle sur la marche du jour.

Le vallon est tendre, intime, familier, bon enfant, jusqu'à la Chartreuse de Valldemosa, qui le barre d'une longue terrasse. Droits comme des guerriers à la parade, des cyprès y sont rangés. Par leurs intervalles, des marches de pierre s'entrevoient, qui mènent à une galerie sous arcades. Par-dessus, se développe le pan supérieur du bâtiment, lourd, massif, flanqué, à droite, d'une tour basse, à gauche, d'un clocheton multicolore à qui son élancement et son chapeau pointu donnent un air de minaret : singulier aspect pour un couvent.

Les Chartreux qui l'occupaient avant la spoliation ordonnée pour toute l'Espagne en 1835 s'étaient juchés sur cette hauteur comme sur un balcon d'où ils pouvaient se délecter les yeux continuellement et diversement. A leurs pieds ils voyaient l'opulente végétation de la vallée qui semble avoir voulu donner ici toute sa puissance, étaler ses dons de terre nourricière. Les pêchers jaunissent de fruits. Le feuillage des figuiers est piqué de points d'encre qui sont des figues petites et noires, espèce fort commune à Majorque. Pour la première fois, m'apparaissent des orangers et des palmiers, arbres trop délicats pour s'accommoder

de la plaine où le vent aurait toute liberté de les secouer. Il leur faut des creux de vallées bien closes par des montagnes qui obligent le vent à souffler au-dessus d'eux. En hiver, l'effeuillement de cette abondante verdure, le grondement du torrent grossi par les pluies et surtout la chasse continuelle des nuages par le vent vers la mer, qui met une ligne droite au fond du tableau, donnent de l'âpreté à ce paysage. C'est dans ce coin perdu que George Sand est venue s'ensevelir trois mois durant avec ses enfants et Chopin — et d'autant plus perdu que de son temps cette route-ci n'était qu'un chemin de mulet. La cellule où elle se logea donne sur cette terrasse. Elle y travaillait à son *Spiridion*; et lui, déjà marqué par la mort, il composait des mélodies funèbres. Continuellement il toussait, et les gens du village, pour qui la phtisie est rare et qui la supposaient contagieuse, se tenaient à l'écart de lui. Pour elle, étant alors au plein de son anticléricalisme, elle n'allait pas à la messe, et cela suffisait pour que les femmes la regardassent de mauvais œil. De la ménagère qu'on employait, pas moyen d'obtenir qu'elle atténuât les épices de sa cuisine, terrible au malade. Les drogues, il fallait aller les cher-

cher à Palma, ainsi que le médecin. Autant de raisons de mésintelligence révélées par la correspondance de George Sand et qui expliquent qu'elle ait tant médité des Majorquins.

La route contourne la Chartreuse ; et, devant la façade opposée, le *birlucho* s'arrête à une auberge où le conducteur se fait aussitôt servir piment, figues, raisins, tomates, olives, fromage de brebis, le tout ensemble. Je le laisse à sa gueule et j'entre dans la Chartreuse par une cour ombragée de platanes, silencieuse, bien que le bâtiment du fond soit habité, comme en témoignent des rideaux rouges à de petites ouvertures qui tiennent lieu de fenêtres. Il y en a une qui sert à guetter le pèlerin. Une vieille femme s'y tient, qui descend aussitôt et s'offre à me guider. Dans le mur de droite, elle m'ouvre une haute porte cintrée. Nous voici dans une chapelle. Depuis que George Sand la vit, elle n'a pas changé. Telles l'écrivain les a décrites, telles se montrent à moi sa nef unique, les fines menuiseries de ses lambris et de ses confessionnaux, ses mosaïques fleuries, ses stalles gothiques. Ici point de décoration ni de mise en scène de piété, point d'idoles comme dans les églises de Palma. Pas même d'orgue. C'est bien le

sanctuaire de religieux à croyance idéaliste.

Par la sacristie, j'accède au cimetière. Sa croix de bois blanc au milieu, son puits dans un coin, sa courte rangée de cyprès le long d'un des quatre murs qui l'enferment, la croix façonnée dans la pierre, au-dessus de la porte par où j'ai pris jour, et, sur le sol, les cailloux montrant leur blancheur à travers les longues pattes des ronces, tout cela me répète encore l'image que George Sand m'en avait laissée. Un seul s'est effacé des traits qu'elle avait notés : ces renflements de touffes de gazon auxquels se reconnaissaient les sépultures des moines, anonymes dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie. Depuis plus de cinquante ans que, n'ayant pas reçu de cadavre, elle n'a pas été retournée, cette terre s'est durcie, le temps l'a nivelée, et, le soleil la brûlant d'autant plus à son aise qu'on ne tire plus d'eau du puits, cela fait un carré d'aridité contrastant avec la fertilité d'alentour. L'ombre de la croix, l'ombre des cyprès sont comme des marges noires sur une lettre de décès.

Du cimetière, deux marches nous descendent à une galerie longue, très bas voûtée, aux murs récrépis et si épais que l'impression cou-

vent s'efface sous l'impression forteresse. Les portes des douze cellules occupées jadis par autant de religieux s'y espacent, toutes pareilles. Laquelle George Sand et Chopin ont-ils habitée ? La vieille femme n'en sait rien. Des vieillards du village, il y en a qui, en 1838, étaient hommes déjà. Il ne leur souvient pas. Ce ménage étranger fut oublié aussitôt que parti. Ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne sortait guère du monastère, assez vaste pour borner leurs promenades. L'étendue de l'horizon suffisait à les alimenter de nature. Si promptement s'évanouit la mémoire de leur séjour que, trois ans après, un architecte français, M. Laurens, passant par Valldemosa, interrogea son guide aussi vainement que moi le mien. Seule une pipe de luxe oubliée lui fit supposer qu'elle avait appartenu à ceux dont il cherchait la trace.

J'ai poussé trop subitement une des portes de cellule. Mon entrée arrête net les caresses, assez puériles, d'ailleurs, que se font un jeune homme et une jeune femme, deux jeunes mariés de Palma, me dit la vieille, qui sont venus ici passer leur lune de miel. Après le premier effarouchement, le couple se met à rire et moi aussi. Tout en s'excusant de ne pas

avoir son lit fait à cette heure, il me permet de jeter un coup d'œil sur les trois pièces de l'appartement. En apparence, il n'a rien été changé à la disposition voulue par les moines. En réalité, quel changement que des baisers d'amour retentissent dans un logis construit pour le renoncement, et que des enfants se fassent dans cette alcôve qui, des siècles durant, n'a vu s'étendre que des corps solitaires. Mais la solitude et l'amour ont donné le même soin à ce parterre de plain-pied avec les trois pièces, aussi large et aussi long qu'elles ensemble, et séparé de ses voisins par deux murs très hauts, de manière à n'ouvrir la vue que sur la vallée. L'aménagement et les plantations de la main des moines, — cordons de buis taillés en pyramide, quatre rigoles dessinant une croix par leur rencontre, réservoir, allée de briques, citronniers, orangers, grenadiers, — George Sand pourrait aussi les reconnaître. Et cette conservation la rendrait plus indulgente pour les défauts des Majorquins. Cette chartreuse, supposez-la en France. Comme le bâtiment n'a pas un grand prix d'architecture, l'État l'eût vendu et abandonné à la discrétion des acheteurs. Ceux-ci l'eussent transformé à leur goût, et bien clos maintenant,

devenu domaine privé, je serais réduit à en regarder les murs. L'insouciance de l'Espagnol a du bon. Elle laisse pourrir des squelettes humains sur le rocher de Cabrera, mais elle met des adoucissements à la main mise de tout le monde sur un couvent *démonastiqué*. Elle traite familièrement le vieil édifice puisqu'on s'y installe à demeure, mais elle lui est déférente puisqu'elle n'en bouleverse pas l'arrangement.

Longtemps les habitants de Valldemosa ont répugné à se loger dans le couvent, malgré la modicité de location des cellules : George Sand payait trente-cinq francs par an pour la sienne. Ils pensaient que c'eût été approuver la dépossession des moines. Ils sont encore réputés pour leur ferveur religieuse, ferveur que leur a léguée tout un passé. La vallée de Valldemosa est le lieu saint de Majorque. D'abord, au XIII^e siècle, l'établissement des Chartreux. Puis, la retraite de Raymond Lulle, qui, se retranchant du monde par désespoir d'amour, installa ici son collège des langues orientales, d'où il espérait que sortiraient des missionnaires pour aller prêcher les infidèles dans leur propre langue. Puis, en 1413, la miraculeuse prédication de l'envoyé du pape, le fameux

moine Vincent Ferrer, canonisé plus tard, qui, après avoir prêché à Palma, n'obtint qu'à Valldemosa la pluie qu'à la prière des Majorquins sa parole implorait. On a montré longtemps aux étrangers le tronc ouvert de l'olivier qui lui servit de chaire. Puis la naissance, à Valldemosa même, au xvi^e siècle, d'une pauvre fille, Catalina Tomas, béatifiée depuis, qui, dès sa petite enfance, fit voir par son austérité qu'il y avait quelque chose de saint en elle. Vie chaste, goût pour le jeûne, miracles et tout ce qui s'ensuit. Aussi Catalina est-il devenu le prénom national des femmes de Majorque. On s'y appelle Catalina aussi fréquemment que Marie partout ailleurs.

Puis George Sand elle-même : avec la santé de son amant, qu'attendait-elle pour soi de Majorque, sinon une période de calme et productive vie intérieure ? Enfin, c'est à une lieue d'ici que de toute ambition, de tout faste, de toute société de son rang, s'est isolé un archiduc d'Autriche, de la branche de Toscane, l'archiduc Louis Salvator, né à Florence le 4 août 1847, propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne n^o 58, membre honoraire de l'Académie impériale des sciences, chevalier de l'ordre autrichien de la Toison-d'Or. L'archi-

duc, lui, voyageait à l'aventure, ayant perdu sa fiancée qu'il aimait. Il s'est arrêté ici dans une demi-solitude qui, pour un homme de sa naissance, et jeune et vigoureux, semble un état intermédiaire entre la vie et la mort. J'imagine que certains lieux ont une vertu religieuse, — que s'ils ne produisent pas cette vertu, ils l'attirent, — et que Valldemosa en est un. Si, n'ayant plus personne à aimer, je me déterminais, sur ma fin, à ne vivre qu'avec moi-même, c'est à Valldemosa que je me retirerais.

— L'archiduc Louis Salvator d'Autriche, qui fêtait avant-hier son cinquantième anniversaire de naissance, est un excellent écrivain et dessinateur. Son œuvre ne comprend pas moins de quinze volumes. En 1889, il a obtenu, à l'Exposition universelle de Paris, le grand prix avec son *Histoire des Baléares*, qui se compose de sept volumes.

Son Altesse Impériale, frère du grand-duc de Toscane; de la comtesse de Trapani, de la princesse Léopold de Saxe-Cobourg et de la princesse d'Isenburg-Birstein, est membre honoraire de l'Académie impériale des sciences et chevalier de la Toison d'Or. Sa résidence est à Palma, dans l'île Majorque.

XII

MIRAMAR — L'ARCHIDUC SALVATOR

Sur cette attristante réflexion je rejoins le conducteur de mon *birlucho*. Il a mangé piment, figues, raisins, tomates, olives, fromage de brebis. Il a satisfait sa gueule et il dort. Une fois qu'elles ont mangé, un invincible sommeil prend ici les créatures. Où elles se trouvent, elles s'étendent. Comme elles dorment surtout pour tuer le temps, point ne maugréent quand on les réveille pour les employer à autre chose. Elles savent condescendre à l'étranger. Elles comprennent qu'il soit pressé. « C'est un vice de sa nature, mais incorrigible. Allons-y donc. » Je lis cette

pensée dans la mine du conducteur pendant qu'il réattelle sa bête. Nous allons à travers des prairies sur un plateau tout bruissant de ruisselets. A peine avons-nous perdu de vue la Chartreuse, la mer réapparaît droit devant nous, non plus au sud, au nord-ouest, horizon d'en bas dont la blancheur va rejoindre l'horizon bleu du ciel, tous deux finissant par se toucher, par se confondre si bien qu'on ne les distingue plus. En ce moment, comme je m'en veux d'avoir lu ce qu'en dépeint George Sand ! Sans elle, j'aurais, tout en m'avançant vers la mer, l'illusion qu'elle est lointaine. Je m'imaginerais que le plateau décline non loin de là et que, jusqu'à un rivage qui m'est caché, la terre s'étend en pente invisible. Illusion fortifiée par le courant des ruisseaux dirigé en sens inverse de notre marche. Ce versant-ci en suppose donc un autre. Mais, ayant lu, j'étais prévenu. Elle m'était interdite, la surprise de cette mer s'étalant tout d'un coup à mes pieds. à une profondeur d'abîme, deux cents mètres au jugé. Je ne m'en arrête pas moins de saisissement. Tout l'imprévu de ce vide brusque n'avait pu être escompté. Un paysage qui nous retient immobile sur le chemin, c'est comme une page du livre sur laquelle on s'attarde à

réfléchir. Marque qu'il vous a touché. La mer, de cette hauteur, ne présentait aucune ride, sa tranquillité était celle d'un lac. Même le flux et le reflux de l'écume qu'elle jetait sur les rochers n'étaient pas perceptibles. Sur le bord seulement il semblait qu'un sinueux ourlet de cristal eût été jeté. On ne le voyait pas remuer.

L'attention captée par l'à-pic du précipice, je ne regardais d'abord qu'en surface les sapins qui en verdissaient le flanc. La dégringolade de leurs faîtes, me masquant les accidents de rochers, précipitait en ligne presque verticale la descente du plateau à la mer. Mais quand mon œil eut fouillé leur feuillage, des sentiers se découvrirent par-dessous, tous repliés en lacets dont les derniers se posaient sur l'ourlet de cristal même.

Ainsi la mer, même à cette abrupte profondeur, est accessible. C'est une bonne fille que la nature, à Majorque. Elle se laisse prendre. Pas de muraille si hérissée qu'elle ne ménage une voie pour l'escalade. Toujours suivant la route qui court le long de ce rempart de côte, les maisons de plaisance de l'archiduc ne tardent pas à m'apparaître. C'est, à droite, au bout d'une allée bordée de chênes, le château de Miramar, maison carrée qui a une porte

et des fenêtres. C'est, à gauche, et tout au fond, émergeant des pins et de la vague, un belvédère rond et blanc au toit de tuiles rouges qui a la forme d'un chapeau chinois. Passe un paysan. Je lui demande où est l'archiduc pour qui j'ai une lettre de recommandation : « L'archiduc vient de descendre à son chalet du bord de la mer. Il y déjeunera vite, puis il reprendra sa course à travers la montagne, chassant, visitant son domaine. Toujours pressé. »

Laisser le *birlucho* qui poursuit son train vers une bicoque où l'archiduc a établi une *hospederia* (hôtellerie) gratuite pour qui n'a pas de quoi payer son écot, me conte le paysan, à sa suite m'enfoncer dans le zigzag des sentiers en pente, courbant le dos pour ne pas me heurter aux branches des pins, c'est ce que je fis en courant jusqu'à déboucher sur la plate-forme qui porte la maisonnette. L'archiduc s'y dressait, une cravache à la main, une demi-douzaine de chiens de chasse à son côté, qu'un garçon tenait en laisse. Le délabrement de sa mise me choqua parce qu'il était sans fantaisie. Une mince cravate noire comme en mettent nos ouvriers quand ils s'endimanchent. Une redingote à la Robert Macaire. Un képi de piqueur à longue et large visière. Le tout

passé, élimé. Autant minable cette défroque, autant prospère le corps qui la porte : Jambes courtes, nerveuses. Taille longue, carrée. Épaules solides. Grosse tête rougeaude. Un ensemble de robuste inélégance. Bref, un Allemand de la tête aux pieds. Un Allemand genre soldat. Son visage ne fait au type du Midi aucune concession. Un gros nez charnu et rigidement planté tout de même, des sourcils en ronces, de rudes moustaches et de non moins rudes favoris taillés à l'autrichienne. Une ouverture de bouche toute d'une seule ligne. De petits yeux qui ont oublié d'être bleus pour amollir la dureté des traits, la raideur du maintien, le sévère des cheveux qui se hérissèrent taillés en brosse quand il me salua de son képi et de la longueur de son bras. Aimable, il le fut sans façon, mais sans grâce. Il s'apprêtait à déjeuner. Il m'invita. J'acceptai. Nous entrâmes dans la grande pièce du belvédère blanchie à la chaux, garnie de chaises, d'une haute armoire et de deux tables en bois blanc. Sur l'une, des brochures, des cartes, des journaux, en un poussiéreux désordre. Il y jeta plutôt qu'il n'y déposa sa cravache et sa casquette, et, fouillant dans ses papiers en confusion, il en tira des feuilles

volantes, imprimées et illustrées, pages d'un livre qu'il prépare sur les îles Lipari et qu'il fait publier à Dresde. Mon ignorance de l'allemand me rend mort cet écrit, ainsi que son volumineux ouvrage sur les îles Baléares qu'il me montre de même. Mais, à ce que j'en pénètre par sa conversation, les îles de la Méditerranée, que si minutieusement il visite, passionnent sa curiosité scientifique. D'une montagne, c'est l'altitude qu'il recherche et d'une source le débit et la composition de l'eau. Son esprit ne se nourrit que de notions précises. Quelques mots que je lui dis sur la galerie de tableaux du comte de Monténégro l'amènèrent à parler peinture, mais ce fut pour énoncer sur l'art des idées générales qu'il avait lues dans les livres et que d'un ton tranchant il me confirma. Il m'énonçait ce qu'il fallait penser de ceci et de cela, dépourvu qu'il est de cette politesse qui nous suggère d'enlever les arêtes de notre opinion, de peur qu'elles ne déchirent celle de votre interlocuteur, s'il en a une.

Chassant les sujets où éclatait l'opposition de nos caractères, je passai à vanter les plats que nous apportait une servante majorquine, allant, venant, à travers la salle, lente et assurée de son fardeau, ses grands yeux noirs

agrandis encore par la curiosité de cet étranger qui parle une langue qu'elle n'entend point. Mais mon enthousiasme culinaire, étendu par complaisance jusqu'à du riz au safran et à des œufs brouillés foisonnant d'ail, se brisa contre son indifférence de bouche. En soldat qu'il devrait être, l'archiduc m'apprend qu'il s'exerce à la sobriété, même à la privation, se contentant de ce que, au point habité de son domaine où il s'arrête quand il a faim, on trouve d'aliments au fond de quelque bahut. Chez lui, il boit de la bière qu'on lui apporte de Barcelone ; ailleurs, de l'eau seule. Il ne donne à son repas qu'un quart d'heure. — Quand je suis seul, ajouta-t-il, pour m'ôter l'appréhension de l'attarder par le comblement d'un estomac qu'avaient creusé la route et l'air pur des montagnes. Cet aveu n'en accéléra pas moins mon déjeuner que précipita l'odeur de sa pipe allumée, au dessert, non pas tant pour fumer que pour tromper son impatience de la chasse, qui m'était rendue sensible par le frémissement de son corps.

Tout en buvant à petites gorgées du vin blanc de Majorque, sucré comme du sirop et qui porte au sommeil, je regardais l'archiduc. Elle était bien paradoxale sa présence au sein

de cette nature en torpeur sous le fulgurant soleil, entre un indolent comme moi et une servante majorquine traînant, de la table qu'elle desservait à la cuisine contiguë, son pas nonchalant. Clapotement des vagues, réprimandes sur un ton de chanson adressées par le gamin aux chiens qu'il gardait, les bruits du dehors étaient pour nous alanguir. Aussi la voix de l'archiduc détonnait-elle, voix éclatante, inflexible, voix de commandement qui lançait un « En désirez-vous encore ? » du même organe que prend un crieur public à force d'exercer ses poumons.

A quelques interrogations discrètes sur son isolement et sur sa prédilection pour Majorque, l'archiduc ne s'ouvrit guère. Il me confia seulement que, connaissant la langue espagnole et porté vers l'histoire et la géographie ainsi que vers les sciences physiques, Majorque, où le hasard l'avait amené, le retint par ce qu'il y avait de peu exploré dans son passé comme dans son présent. Puis il aimait la mer, et nul endroit de la côte méditerranéenne, sauf ceux trop défraîchis par la mode pour qu'il s'y installât, ne lui en donnait plus que Miramar la magnifique contemplation. Il aimait à bibe-loter. Et ce goût, au début de son séjour, avait

trouvé à se satisfaire par l'achat de majoliques. Pas de maison, dans l'île, que le duc n'eût fouillée ou fait fouiller pour y dénicher de ces poteries mordorées, jaunes ou vertes, dont le secret s'en est allé avec l'industrie des Arabes. Aussi ne trouverait-on plus, dans tout le pays, un majolique à acheter. Deux marchands d'antiquités, qui s'étaient établis à Palma pour en faire le commerce, ont dû fermer boutique.

L'archiduc coupe de fréquents voyages sa retraite de Miramar. A quatre lieues de là, dans le port de Soller, stationne son yacht, tout prêt à en sortir pour le porter en Italie, en Allemagne, en France, en Autriche, partout où résident les membres dispersés de cette famille des grands-ducs de Toscane qui, depuis qu'elle a été chassée de son duché par Victor-Emmanuel, n'a pas su se choisir une capitale honoraire. L'aîné, Ferdinand, en faveur de qui son père l'archiduc Léopold avait abdiqué aussitôt nos victoires de 1859, est fixé à Dresde. La cadette, l'archiduchesse Marie-Isabelle, habite Paris qu'elle habitait déjà du vivant de son mari, le comte de Trapani, frère cadet du roi François II de Naples. Un exilé, lui aussi, dont elle était la nièce en même temps que la femme, l'archiduc Léopold ayant épousé une Bourbon

de Naples. Double alliance unissant deux races qui devaient l'être plus tard, dans la simultanéité de leur dépossession par un même homme et sous un même ciel. Le troisième enfant est mort laissant des descendants. Le quatrième est une fille qui a été mariée à un Allemand, le prince d'Isembourg-Bornstein. Elle demeure en Hesse-Nassau. Le cinquième, c'est mon hôte. Le sixième, les journaux ont maintes fois imprimé son nom. C'est Jean Orth, disparu, il y a deux ans, dans une tempête. Famille en vagabondage, comme désorbitée, qui erre, semble-t-il, par détresse de la Toscane autant que par impossibilité de vivre à l'ombre de la branche régnante d'Autriche, et dont l'humeur solitaire s'est exaspérée dans le dernier né, dans Jean Orth, jetant bas les oripeaux de ses titres pour courir les mers en capitaine et en savant. Ces deux traits de son caractère, l'archiduc Salvator en est marqué de même. En lui comme en son frère, je vois un ingénieur genre école polytechnique, passionné de science et de commandement, ours par besoin d'espace, et, quoique né pour l'uniforme, trop studieux pour croupir dans la vie stagnante de garnison, et trop orgueilleux de son savoir, pour se contenter d'un grade subal-

terne. Portés l'un et l'autre au plus haut rang, je ne suis pas sûr qu'ils eussent eu le dédain des grandeurs et cette vertu de renoncement qu'on a prêtée à Jean Orth. Elle ne se rencontre guère chez les dévorateurs d'étapes. Soldats, routiers, conquérants méthodiques, leurs expéditions scientifiques ne sont que les échappements du militaire comprimé.

Un tintement de grelots nous sonne la levée de table. Il provient d'un mulet tout harnaché, attendant un cavalier. L'archiduc a commandé qu'on l'amènât pour me faire remonter sans fatigue jusqu'à l'Hospederia en prenant le plus long, qui est de suivre le rivage sur toute la longueur du domaine, puis de revenir par la route au point d'où j'étais parti. Je vois encore le salut raide, comme au port d'armes, que l'archiduc me jeta. J'entends l'impérieux coup de sifflet qu'il lança à ses chiens qui s'en émurent. Quelques enjambées du mulet et un coude du sentier me séparèrent à jamais de lui.

Je lui sais gré de ne pas m'accompagner. Je suis trop occupé par les yeux pour partager mon attention entre le paysage et lui. Les impressions s'évaporent par la parole. Si vous voulez faire rapporter à votre voyage la somme

de souvenirs dont votre âme est capable, allez seul ou, si vous êtes deux, que votre compagnon vous soit assez familier pour ne pas s'offenser de votre mutisme. L'archiduc m'aurait gâté ces deux heures de lente cavalcade en pleine montagne et en pleine vue de mer variée par des déchiquetages de côte en angles saillants et en angles rentrants pareils à ceux d'une enceinte de citadelle à la Vauban. Dans les angles rentrants, le heurt de la vague et de la terre s'adoucit d'une mince bordure de sable, déposée là par la descente des eaux de pluie. Lit tout juste suffisant pour que deux ou trois barques y prennent du repos. La possibilité d'y aborder explique le nom d'*Estaque* qu'on leur donne et qui est usité aussi en Provence. Les angles saillants sont des caps qui rattrapent sur la mer l'espace qu'elle avait gagné par sa courte avancée entre les terres, Les angles rentrants sont riants, fournis d'arbres. Il y en a qui, se prolongeant en fond solide de cuvette, y reposent une maison éblouissante sur laquelle, mélancoliquement, se penchent des eucalyptus. Les caps, au contraire, sont sévères, noirâtres, éperons de rochers qui fendent la lame. Il y en a un qui, percé de part en part, en sa largeur, d'un trou,

à une dizaine de mètres au-dessus de la mer, s'est fait, par cet œil béant, une réputation d'originalité. Il est célèbre à Majorque : on l'appelle la *Peña foredada* (roche trouée). Les jours de tempête, les vagues s'amuse à sauter par ce trou de manière à traverser le rocher, comme vous devez avoir vu des hirondelles s'enhardir à entrer dans un appartement par une fenêtre et en sortir par une autre.

De l'échine de ce cap, un chemin qui se tord comme un serpent gravit jusqu'à la grand'route d'où je gagnai l'hospederia. Mon conducteur, bien entendu, dormait. Il digérait mon déjeuner que j'avais emporté de Palma et que je comptais garder pour le soir au cas où le dîner de l'auberge de Soller n'eût pas été mangeable. C'est le seul larcin qui m'ait été fait durant mon parcours de Majorque et de Minorque. Et encore mon dormeur était-il excusable d'avoir préféré mon gigot d'agneau au repas d'anachorète que cette hôtellerie prétend imposer aux conducteurs comme si leur estomac était aussi peu exigeant que celui d'un archiduc.

XIII

AU PAYS DE L'ORANGER

Nous courons maintenant sur un plateau sec, planté de si vieilles vignes que les ceps en ont des torsions comme douloureuses. Nous traversons un village, Daya, massé, ainsi que Valldemosa, sur un mamelon, au-dessus d'un torrent d'aspect pyrénéen, avec, en son lit même, ses larges tables de pierre, les unes lisses, les autres revêtues de mousses, son lierre qui s'accroche aux quatre pieds d'un pont de briques en dos d'âne, ses peupliers au feuillage sans cesse frissonnant. Comme aux Pyrénées, des œillets encadrent les toutes petites fenêtres carrées, et quand s'y montre une tête

brune de jeune femme, et que rouges sont les œillets, vous vous imaginez une Carmen majorquine allumant l'amour et la fureur chez les contrebandiers dont c'est ici, à ce que me raconte le conducteur, le réservoir et le nid de retraite. Justement parce que ce point de la côte est hérissé et désert, les barques des contrebandiers l'ont choisi pour y débarquer en pleine nuit les produits les plus taxés par la douane : du tabac, principalement, dont il leur faut charger un grand sac qu'ils tiennent en équilibre sur leur dos, pour occuper leurs mains autant que leurs pieds à escalader la montagne. A ce périlleux exercice, les gens de Daya sont consacrés dès leur jeune âge. Et quand ils y ont vieilli, tout le village les révère pour leur long passé de voltige à travers les rocs et les précipices.

La route dévale maintenant. Le plateau fléchit. A nos pieds s'ouvre un vaste entonnoir au fond de verdure. Sur la gauche, une fente qui va de plain-pied jusqu'à la mer. A droite et en face, de hautes montagnes vertes, elles aussi, et taillées à pic comme des fortifications. Au centre, une petite ville, — devinée à des lumières, car la nuit est venue, — et, pour sa faible étendue, très populeuse, car dans l'étroite

rue où nous nous sommes engagés se pressent hommes et animaux : — terrassiers portant la pelle à l'épaule comme un fusil, troupeaux de moutons et de chèvres, mulets au bât rempli de charbon, longues charrettes aux essieux criants, comblées de raisins, tilburys de bourgeois. Sous les porches, des lumières vont et viennent, tenues par des femmes qui éclairent cette remise à domicile des instruments ayant servi aux champs. Nous sommes arrivés à Soller, — le paradis de Majorque, dit un proverbe, — le pays des orangers, des bons marins et des belles filles.

J'appellerais plutôt Soller la ville du travail et de l'industrie. Il me semble que j'ai couru cent lieues depuis Palma. Ce n'est pas le même peuple. Une petite cité de Catalogne laborieuse et démocratique, voilà mon impression de Soller, accrue par ce détail que nombre de femmes ont abandonné le *rebosillo* de Palma pour le mouchoir écarlate noué sous le menton. Dans les rues, le grondement des machines : machines à tisser du coton, à fabriquer du chocolat. C'est des draps de Soller que se revêtent les *payès*. La fabrication est indigène comme la coupe. Cependant pas une cheminée d'usine, « ce triste obélisque de notre civilisa-

tion », comme dit Victor Hugo, ne s'élève au-dessus des toits. C'est que Soller a cet avantage, — unique je crois, dans Majorque, — que, du haut des fraîches montagnes emmurillant sa vallée jusqu'aux nuages, bondissent de frénétiques ruisseaux. Un torrent, après avoir traversé la ville, occupe entre deux cordons de jardins la fente que la veille, à notre descente du plateau, nous avons vue s'allonger vers la mer. Mais avant d'arriver jusqu'à lui, ces ruisseaux sont canalisés et détournés.

Tantôt à ciel ouvert, tantôt souterrains, ces canaux impriment mouvement et vie aux machines. Ils font aller des moulins à huile. Ils tiennent lieu de la vapeur et du vent. Le vent est inconnu ici. Un indigène qui ne serait pas sorti de son trou n'aurait pas idée de ce phénomène. Aussi dans cet encaissement long de deux lieues, large d'autant, les orangers se sont-ils multipliés jusqu'à former une forêt toujours verte, qui dans la saison des oranges, porte autant de fruits que de feuilles. Quand le soleil dore ces milliers de boules jaunes, la vue, du haut du plateau par où nous sommes venus, est éblouissante et les yeux ne la soutiennent pas. Alors le petit port de Soller, distant d'une lieue à peine, s'emplit de balancelles

appartenant à des habitants de Soller, montées par des marins de Soller. Elles chargent des oranges qui déjà sont achetées en gros par des marchands de Soller émigrés en France, à Cette, Marseille, Lyon, Bordeaux, Paris, de manière que, du producteur à l'acheteur, le trafic des oranges ne sort pas de leurs mains. Ils y joignent celui des oranges d'Algérie et de Valence. Pour quelques-uns établis chez nous à demeure, la plupart, la saison faite, reviennent dans leur petite patrie. Le peu de français qu'ils ont appris, ils l'enseignent à leurs compatriotes; et ainsi s'explique que tout le monde, tous les hommes du moins, comprennent notre langue. Des gamins qui jouaient sur la place de l'église m'entendant demander mon chemin et devinant à mon accent ma nationalité, sont venus à moi; et ce fut à qui se tirerait le mieux d'un petit discours français. Vienne décembre, et ces enfants s'embarqueront à leur tour. A la suite de leur père ou d'un frère grand, vous les verrez marcher derrière cette carriole pleine d'oranges empilées, que nos rues connaissent bien, en criant: « La valence! La belle valence! » De France ils rapporteront une mine plus ouverte, un air plus avenant, des senti-

ments plus tolérants, des idées plus larges, une politesse plus aisée, mais aussi de coûteux assujettissements au jeu, à la boisson, le pli d'aller au café tuer la soirée, que les Majorquins des autres cantons passent en famille, de s'y griser de bavardage et des inévitables sottises échangées : La fréquentation des cafés est un des traits de ressemblance entre Soller et nos villes du Midi. Ils en rapporteront encore des outrances de morale et de langage, — j'ai entendu fredonner là des refrains de nos cafés-concerts, — et cet anti-cléricalisme odieux dont l'intolérance n'a pas pour excuse chez ceux qu'elle anime contre les prêtres et leurs cérémonies, la ferveur d'une foi nouvelle.

Qu'on gagne de l'argent, cela n'est pas bon pour les vieilles croyances. Soller gagne de l'argent; un oranger rend jusqu'à deux mille oranges et rapporte jusqu'à cinq cents francs. A l'encontre des habitants de Palma, où la fortune est immobile, on connaît ici les enrichissements de pauvres diables aventureux. On m'a montré des maisons, style antique, édifiées par des « Sollerichs » revenus d'Amérique. Le Nouveau-Monde, je l'ai retrouvé dans la boutique d'un barbier, que tapissaient des journaux illustrés de la Nouvelle-Orléans.

Il n'y a pas de nobles à Soller pour tenir la main à la vénération du passé, pas de grands propriétaires terriens. Ce fossé de culture entre la mer et la montagne est rayé d'innombrables haies. Non moins que la terre l'industrie est morcelée, les fabriques étant de celles qui n'exigent ni coûteux outillage, ni groupement de capitaux. Aussi la ville est-elle toute en maisonnettes à balcons de bois ou de fer, avec force écuries ouvertes sur la rue, qu'elles empoisonnent de leur haleine.

Pour m'en sauver, je m'engage sur le chemin de la mer. Mais, du torrent qui le côtoie, monte la male odeur des eaux que de leurs tuyaux en fonte les tanneries y ont vomies. De cette senteur et de celle des orangers riverains, laquelle l'emporte en la saison des fruits? En septembre, la première n'a pas de rivale. Elle règne jusqu'au port : un amour de petit port rond comme une bague à peine fendue. La fente, c'est, du côté de la mer, entre des rochers hérissant leur croupe à la hauteur d'un édifice ordinaire, un canal dont la ligne est sinueuse assez pour couper toute échappée de vue sur le large. N'était un vapeur qui prend sa cargaison pour Barcelone, on se croirait sur les bords d'un étang

d'eau salée et verdâtre. Ces bords sont sablés à l'embouchure du torrent, *granités* ailleurs. Ce granit a été aplani de façon à servir de quai d'embarquement.

Quelques guinguettes ont poussé en bordure, adossées à une barricade calcaire. Des treilles y ménagent une véranda, sous laquelle je me fais servir du vin blanc très doux, en regardant le vapeur engloutir les sacs de marchandises qu'on lui jette. Le soir tombe. Le crépuscule atténue le vert trop cru des masses d'orangers et d'une prairie en pente sur le port. Une vache y paît, qu'un gamin surveillant, avec force gambades chasse devant lui. Le navire a son plein. Il souffle, soupire, halète, se déchaîne. Ses poulies grincent. Enfin le voilà qui glisse et disparaît, salué de la main par des marins attablés à côté de moi, qui tout aussitôt paient leurs bouteilles de limonade et prennent nonchalamment le chemin de la ville. Des douaniers à rouge culotte et à béret foncé, chaussés d'espadrilles et le fusil en bandoulière, passent rapides et s'éloignent. Des commerçants de Solier, venus pour surveiller l'embarquement de leurs denrées, sautent sur de fuyants tilburys. Sa fonction accomplie, le port est délaissé. Tout dort : et

l'eau, remuée naguère jusqu'au bord opposé du bassin par le sillage du navire évanoui, et l'alignement des balancelles bercées un moment par ce contre-coup, et le yacht de l'archiduc, tenu à l'ancre, un peu à l'écart, et dont les cuivres bien astiqués reluisent dans la nuit... Je me lève et je clos la retraite générale.

Après un quart d'heure de marche, je me retourne. Un phare, que de la guinguette je n'avais pas vu, perché sur la croupe de rochers qui me surplombait tout à l'heure, promène sur l'étroit canal son ondoyante lumière. Le bâtiment lui-même est une tour ronde qui date du xvi^e siècle. Observatoire et forteresse, elle fut bâtie pour découvrir au loin les pirates barbaresques et pour se défendre après qu'ils auraient abordé. Elle protégeait le fort. Elle protégeait la ville. Tout le long de la côte de Majorque, il n'y avait pas de point favorable à une descente qui ne fût dominé par une tour semblable, sorte de sentinelle à l'œil toujours ouvert sur l'étendue des flots. Demandez à un paysan pourquoi ces tours. Il vous répondra : *Para los Moros*. Ces tours étaient munies d'une cloche, dont le guetteur sonnait l'alarme dès qu'il avait aperçu les galères redoutées. A cette alerte, le paysan courait s'armer, lan-

çait à ceux qu'il rencontrait des appels de combat. Les métairies isolées se vidaient; et c'était à travers champs une galopade éperdue de femmes criant, gémissant, appelant un défenseur. Qu'elle a dû être fréquente la scène du tableau de Weenix, *les Corsaires repoussés*, que nous avons au Louvre. Seulement, les corsaires n'étaient pas chaque fois repoussés, et plus d'une belle fille du Soller, non moins belle que la brune au visage ovale qui pleure dans la peinture de Weenix, a dû fournir les harems algériens.

Une inquiétude de jour et de nuit, et qui a duré des siècles, on pense quel dépôt de haine contre leurs traditionnels ennemis elle a dû accumuler chez les Majorquins, chez les Solle-richs surtout, dont la prospérité, comme aussi la réputation de beauté de leurs femmes, tentait davantage. On célèbre encore ici, au mois de mai, l'anniversaire d'une défense victorieuse contre les Maures. Ce jour-là, sur le chemin de Soller à la mer, c'est une procession de toute la ville vers le port, sur les quais duquel la foule s'entasse. Elle est venue pour assister à un simulacre de combat naval que lui offrent les marins. La moitié de ceux-ci s'enroulent un mouchoir en turban autour de la tête.

C'est pour figurer les Maures. L'autre moitié feint de se jeter à l'abordage. Coups de fusil, jusqu'à ce que les pirates de circonstance demandent grâce à genoux. Il y a des femmes parmi leurs adversaires, parce que la galanterie majorquine attribue au courage féminin la victoire de 1565. Elle a même retenu le nom de deux héroïnes, deux sœurs, Francesca et Catalina Casanovas. Cette fête entretient chez les Sollerichs la bonne opinion qu'ils ont de leur valeur.

Je me demande si les Français ne doivent pas un peu de leur prestige sur ce petit peuple à ce qu'ils ont conquis l'Algérie et débarrassé du coup les guetteurs de leur corvée et les habitants de leur crainte.

Une débauche, une orgie de nature, voilà ma deuxième journée de Soller. Parti de l'auberge de grand matin, je me perds dans les coins et les recoins de la vallée. Pourquoi faut-il qu'une humide et lourde atmosphère collant ma chemise à ma peau appesantisse ma marche? Le vent manque à cette corbeille de fleurs et de fruits. La brise de mer, amortie par le bataillon serré des orangers qui s'avancent jusqu'au port, n'a plus, quand elle par-

vient à la ville, un souffle assez puissant pour en balayer les impures émanations. Les arbres ne frémissent point. Les herbes ne se courbent point. Ce joli papillotement que fait le tremblement des feuilles, je le dois aux chardonnerets qui sautent de branche en branche. Gravies les premières montées, la zone des orangers passée, l'air circule enfin parmi les arbres fruitiers : les mêmes que dans notre Midi. Figuiers, abricotiers, pêchers, noyers, vignes, oliviers, pruniers, je vous retrouve pareils à ceux que j'ai butinés, pillés, grappillés lors de mes escapades d'enfant. Des haies, des barrières en défendaient l'approche. Vous êtes, vous, à ma portée. Un mur en pierres sèches, haut de deux pieds, à escalader, et m'y voici. Mes instincts de maraudeur se réveillent. Cette figue que je vois haut perchée au-dessus de ma tête me sera d'autant plus savoureuse que j'aurai eu plus de mal à atteindre, puis à ramener la flexible branche qui la porte. Pour les pêches, après deux ou trois coups de dent, j'en suis dégoûté. Je les jette à mes pieds. On dirait que la pulpe a gardé l'odeur et le goût de la peau. Sur les raisins, rien à dire. Des grappes de muscat m'appellent. J'y vais. D'abord je m'accroupis au bord d'un cep. Puis,

comme il fait chaud, que je suis las d'avoir marché, je m'étends sur le dos de tout mon long, de manière qu'en soulevant la tête des deux mains croisées sous la nuque, ma bouche touche les raisins : elle les engloutit en silence. Tout à coup, des pas résonnent. Je me retourne sur mon ventre, dans l'attitude d'un gros lézard effaré. Un vieux *payès* trotte-menu me reluque. J'attends qu'il m'invective pour ce mélange de déprédation, de goinfrerie et de sybaritisme : « Que monsieur ne craigne pas de se satisfaire, me dit-il. Ces raisins-là sont les plus sucrés du pays. » Et il passe. Je me remets à mon repas. J'ai résolu de perdre celui qu'on m'apprête à l'auberge et de ne rentrer à Soller que la nuit. Des abatis de poulet et du riz au safran, c'a été le fond de la cuisine de la veille. Je ne la regrette pas. — Je remarque en passant qu'à Majorque les patrons de *fonda* se réservent le corps du poulet et ne donnent au voyageur que les abatis. Autre plainte : poivre, safran, ces épices incendient qui n'y est pas fait. Et comme dans toute l'île, sauf à Palma, il n'y a pas de galanterie affichée, qu'une délicatesse bien naturelle vous interdit de vous informer de celle qui se cache, que la brièveté de votre séjour ne vous laisse pas le

temps de rien nouer, que les femmes ne voyagent pas seules, il n'y a pas à compter sur l'occasion. C'en serait fait de votre repos, la nuit, si vous ne préveniez pas cette torture par tant de marches tout le long du jour, que, le soir venu, âme et corps également exténués s'abattent sur le lit, pour ne plus bouger que le lendemain.

Ma promenade a un but, un village appelé Fornalutx, adossé à la montagne, et dont il me semble que les toits de brique montent les uns sur les autres. Le chemin domine le lit escarpé d'un torrent, dont celui qui traverse Soller se grossit dans la ville même, après en avoir, en amont, reçu un autre de la rive opposée. J'avais cru à une vallée; il y en a trois, reconnaissables maintenant aux trois entailles de montagnes d'où elles descendent, plutôt qu'aux arêtes de terrain qui déterminent le partage des eaux, mais qui sont noyées dans cette masse de verdure.

Par endroits, je disparaissais moi-même sous des voûtes de lierre et de volumineuses gerbes de sarments. A moitié immergé dans cette mer, voici un îlot qui fait un assez piteux effet : c'est un *casot* pas plus haut que ma tête, aux murs de pierres et de briques non plâtrées, —

dénuement rare à Majorque où les maisons ont la coquetterie de leurs dehors ; — une porte laisse voir le sol à cru ; et une fenêtre ouverte encadre le buste d'un homme coiffé d'une casquette d'uniforme, assis à une table et qui écrit sur un gros registre. Bureaucrate inattendu. Ce *casot*, c'est l'octroi, comme l'indique l'enseigne, et cet homme en est l'unique employé. Non pas l'octroi de Soller (dix mille habitants), mais celui de Fornalutx, qui n'en compte que mille. Cet escargot et cette coquille d'administration inopinément rencontrés dans ce coin perdu ; cette casquette, seul emblème de hiérarchie que j'eusse vu depuis mon arrivée à Soller, arrêtant les charretiers pour leur demander compte de leur chargement, — Dieu ! que cette fonction parasitaire et importune me semble artificielle au prix du labeur de ce paysan que j'entends ahaner tout près de là, derrière une haie d'aubépines !

Comme tous les villages de la montagne, Fornalutx se pelotonne si serré autour de son église qu'il faut y être entré pour juger de l'agglomération. J'y viens chercher un guide pour mon excursion du lendemain. J'ai projeté de me rendre à Pollensa, non loin de la

côte nord de l'île, en traversant un massif de montagnes très âpres, d'une altitude de mille à quinze cents mètres. Dix lieues de *peña*, comme on dit ici, c'est-à-dire de rochers, sans chemins et sans autres habitations que deux ou trois fermes et un ermitage célèbre. C'est un trajet qu'on fait à dos de mulet, en deux jours ordinairement. Je veux n'en employer qu'un et, de porte en porte, je vais demandant aux familles qu'un indigène m'a désignées comme possédant un âne et un mulet. — un mulet pour moi et un âne pour le guide, — si elles pensent que leurs deux bêtes auront le jarret assez nerveux pour doubler l'étape.

J'entre dans des pièces claires, quoique encombrées de provisions. Personne : la maison n'en a pas moins été laissée ouverte. Et comme, parlant à une vieille accourue d'en face à mon appel, je m'étonne de cette confiance : « Il faut bien, dit-elle, si je suis prise au dépourvu dans mon ménage, que je puisse emprunter au voisin. » Ce village a résolu la question sociale. Enfin je découvre une marchande d'olives et d'oignons ; je dérange son appliqué tricotage. Elle n'en témoigne pas moins pour la France une chaleur pétillante de mimique et de bavardage ; elle me raconte qu'elle tient

à ma patrie par cette circonstance qu'une de ses sœurs, accompagnant au port de la Nouvelle, dans l'Aude, en 1862, son père qui allait y vendre des oranges, s'amouracha d'un Français de Narbonne, l'épousa et vécut heureuse jusqu'au tombeau. Après m'avoir vanté les lauriers-roses qu'elle a dans son jardin, derrière sa maison, et qui lui attirent, chaque année, en mai, un Français venant acheter la récolte de fleurs de tout le pays, elle me donne sa parole que son mari, « son Miguel » aujourd'hui occupé dans la montagne à faire du charbon, sera lui-même, à moins de pluie, demain matin, à trois heures sonnantes, à la porte de mon auberge, avec son âne et son mulet. Il m'en coûtera dix-huit francs : douze pour l'homme et six pour les animaux.

Sur la grande place je remarque une porte basse, noire, épaisse, étoilée de gros clous et verrouillée. Au-dessus, l'inscription : *Carcel* (prison). Je m'informe. C'est un cachot qui ne sert plus, faute de malfaiteurs. Les plus vieux de l'endroit ne se rappellent point y avoir vu enfermer personne.

A côté de la porte, et incrustée dans la muraille, une faïence, mi-blanc mi-bleu, qu'image une station du chemin de la croix.

A chaque rue cette faïence se répète. Douze rues, douze stations qui les préservent et les bénissent. Aussi est-ce un heureux village que Fornalutx.

XIV

A DOS DE MULET

Quoi qu'en dise Jean-Jacques Rousseau, je préfère au voyage à pied le voyage à dos de mulet. Vous rappelez-vous ce morceau de l'*Émile*? « Aperçois-je une grotte, je la visite; une carrière, j'examine les minéraux. » Pour s'instruire du pays, certes un piéton a l'avantage. Mais il est trois heures du matin; je ne perçois les diversités du paysage que par des degrés dans l'épaisseur de l'obscurité. Je ne suis pas encore tout à fait éveillé. Je ne pense à rien, pas même au regret de quitter Soller, regret qui aurait gâté mon départ si j'avais attendu, pour reconnaître par où nous

sortions de la vallée, que la nuit en eût écarté son rideau. Une odeur de thym me caresse. Pour bercer sa rêveuse somnolence, parlez-moi d'être juché sur une mouvante plate-forme, opulemment rembourrée de peaux de mouton, les deux jambes indolemment jetées sur les deux côtés du poitrail de l'animal, une corde-bride à la main, dont on tire à soi les deux bouts afin de ne pas tomber en arrière, quand le mulet se lève de tout l'avant de son corps pour gravir un escarpement.

Le toc-toc du sabot de ma monture sur la roche me réveille, et le haussement de son échine en ligne presque verticale me secoue. La gorge dans laquelle nous grimpons est un escalier dont les degrés sont larges à porter un arbre : olivier d'abord, puis pin, puis chêne. Trois catégories de végétaux, trois zones d'atmosphère. A la dernière, je mets mon pardessus; à la dernière aussi, je me tourne, — la clarté du jour étant partout répandue, — et tout au fond je vois de la verdure et des habitations microscopiques, un joujou à tenir dans la main. C'est Soller et sa vallée, avec ses douze mille habitants, blottie, nichée, enfouie, écrasée par la montagne qui surplombe, qui n'a qu'à s'ébouler à peine pour l'étouffer, et par la

mer dont on dirait qu'elle n'a qu'à s'enfler un peu pour la submerger.

Les chênes eux-mêmes nous abandonnent. Plus rien que des rangées de rocs déchiquetés, tourmentés, décharnés, ayant couleur aussi de squelette, qui se hérissent au-dessus de nous comme des barricades naturelles. Allons, mulet, prends-les d'assaut! Dans les intervalles, un émiettement de cailloux aiguisés en lame de couteau, comme si ces barricades eussent été broyées en partie et les débris semés à leurs pieds. Après quatre heures d'une raide ascension, un plateau, si désolé qu'il soit, où le regard se promène à l'aise, quel soulagement! Celui sur lequel me voilà d'aplomb s'allonge en avenue dépourvue d'arbres; ronceuse seulement, pierreuse, raboteuse, bornée de part et d'autre par une ligne de renflements qui arrête la vue. C'est dans le creux d'une vague de montagne que nous marchons. Crête à droite, crête à gauche, de l'autre côté de laquelle il m'est permis d'imaginer un creux semblable à celui-ci. Un peu d'écume la blanchit : c'est un nuage venu de la mer. Il s'accroche à ce faite, s'y tient un instant, comme pour regarder ce qui se passe dans le défilé, puis reprenant son vol me crible d'une mitraille de pluie. Une

gaminerie! Il disparaît derrière la crête opposée, suivi d'un autre nuage, d'un autre encore, chacun me saluant de même. Plus loin, des chevaux à moitié sauvages s'enfuient à notre approche. Mais ils sont bientôt arrêtés par un mur de pierres sèches. Tous les cinq cents mètres, il y en a un pareil, qui parque tantôt des chevaux, tantôt des moutons et des chèvres.

Ce désert a son oasis; au bout de l'avenue, c'est une esplanade traversée par un ruisseau, plantée de chênes et habitée. Une ferme basse est posée là toute seule, station obligatoire des rares bergers et des rares charbonniers. Quel excellent déjeuner j'y ai fait, rien qu'avec des olives, du saucisson et du fromage de brebis, — à la vérité fort dur! — Une vieille femme, qui m'avait servi, me regardait faire. Quand ma mâchoire semblait faiblir :

— *Mengi! Mengi!* s'écriait-elle pour me redonner courage!

— *El senor es forester* (Monsieur est étranger), lui dit mon guide.

— Bien, bien. Je le vois, qu'il est étranger. De quel pays?

— De France.

— De France!

A ce mot, elle s'en fut, trottinant, pour nous revenir, munie d'une poudreuse bouteille, qu'elle déboucha et posa sur la table en disant au guide : « Qu'il en boive ! » Il ne valait peut-être pas celui de l'archiduc, ce vin blanc de la paysanne. Mais combien meilleur il me parut pour la simplicité vraiment grande qu'elle avait mise à me l'offrir, — non pas à moi, à la France où elle n'était jamais allée, mais que les récits des bergers et des charbonniers de Soller lui avaient appris à aimer !

— Passe-t-il beaucoup de Français par ici ? lui demandai-je.

— Dix-sept, depuis dix ans que j'y demeure Elle les compte, la bonne femme ! Je suppose qu'à mes seize compatriotes elle aura donné à goûter son vin de choix, sans plus accepter d'eux qu'elle n'a fait de moi la moindre pièce d'argent dont je voulais la payer.

Trois heures après, j'arrivais à l'ermitage de Lluch, les pieds meurtris par un second émiettement de cailloux en lames de couteau ; trois heures de dégringolade circonspecte, les yeux rivés au sol pour me garder d'un faux pas qui m'aurait envoyé piquer une tête. L'ermitage est au fond d'un entonnoir de montagnes, et le terrain continuellement se précipite. A plu-

sieurs reprises, il m'avait fallu descendre du mulet pour lui faciliter la marche. Fatigues qui passent! Paysages qui ne sont point passés de ma mémoire! J'ai gardé l'image d'un petit étang bleu, profond, frais, calme, mystérieux, tapi dans une tranchée de montagne, à couvert du soleil, sous le rapprochement des cimes et le feuillage des peupliers. Retraite sacrée, close et reclose, propice à une baignade de déesses dont un satyre caché parmi ce branchage contemplerait à leur insu les chairs fermes et pleines. Je n'ai pas oublié l'accueil bonhomme du curé de Lluch, la mimique de son visage penché sur la main posée à plat pour signifier qu'il entendait mon désir de reposer, l'accent d'intérêt dont il commanda au sacristain de m'apprêter un lit dans une cellule du collège. Car c'était un collège de séminaristes, ce vaste bâtiment de briques, tout en corridors et en cellules aussi nues que celles de Valldemosa, mais spacieuses, aérées et donnant à plein sur des vergers. D'abord couvent de pères Augustins, il fut érigé en 1430, raconte un historien indigène, en collège de *presbiteros mallorquines*, *con la obligacion de obrir escuelas en el, para la enseñanza de grammatica, canto llano y buenas artes.*

Il est vide aujourd'hui. Mais, à certains jours de l'année, il s'emplit de pèlerins venus de Soller par la même route que j'ai suivie, de Pollensa, d'Alcudia, d'Inca, de Selva. Le curé les voit débusquer en longues files d'entre les chênes, les femmes avec les enfants montés sur des ânes ou des mulets, un large chapeau de paille plat posé sur leur *rebosillo*, les hommes à pied, un long bâton à la main. Dans la cour carrée que dessinent, en avant du bâtiment, deux ailes symétriques percées d'arcades, la caravane s'arrête. Les femmes sautent légèrement de leur monture sur un perron de briques dont l'alignement s'interrompt pour laisser une largeur d'entrée. Les hommes déchargent à terre paniers, havresacs, contenant les provisions de bouche. Puis, tirant chacun leur bête par le licou, ils l'attachent à un des anneaux scellés, de distance en distance, au mur de la galerie de droite. Revenant alors aux leurs, restés immobiles de fatigue, ils les dirigent vers la façade où les attend le sacristain.

« Ces messieurs et ces dames veulent-ils me faire la grâce de me dire combien de lits il leur faut ? »

Et sur le chiffre énoncé, les priant d'attendre, il monte au premier étage. Il en redescend,

tantôt seul, tantôt suivi de serviteurs de bonne volonté, les épaules monticulées par un fournement de draps de lit, de taies d'oreiller, de serviettes de toilette, le tout éclatant de blancheur. Par de longs couloirs carrelés, dont les murs ont conservé les inscriptions en espagnol et en latin de l'ancien collège : *Silentio para respectar el santo lugar.* — *Vir prudens tacebit,* — sentences sur le néant de la vie, sur le peu que nous sommes, alternant avec des indications administratives, — le sacristain précède la troupe. Enfin voici la caravane casée, et pour rien. Il ne lui en coûtera qu'une gratification. La cure loge à pied et à cheval. Elle fournit même des cuisines garnies de leurs ustensiles. On voit reluire les casseroles par les portes qui donnent sur la galerie de gauche. Nos pèlerins y font la popote et, pour manger, s'accroupissent en cercle sous les arcades. Les os, lancés par-dessus les épaules, provoquent les chiens à des rages de glotonnerie, à des grondements de dispute. Le ventre satisfait, c'est le tour de l'esprit. On se rend en procession à la chapelle de la Vierge de Lluch, sauveteuse des marins en détresse, patronne à la fois des contrebandiers et des douaniers, invoquée tout au moins par les uns

et les autres. Elle se dresse sur le maître-autel, les yeux trop brillants, les pommettes trop rouges, engoncée dans du satin bleu, chargée de breloques, en idole. Mais qu'importe la matière, qu'importe le vêtement ? Qu'importe que ce soit à cette image ou à une autre que s'adresse la foi en une intervention miraculeuse ? Je ne rirai pas de la friperie appendue aux murs, présents des sauvés reconnaissants : l'un a accroché ses bottes, l'autre sa casquette.

Le reste de mon voyage, il m'en souvient à peine, sinon des coups de rein que me donnait mon mulet. Ils étaient aussi rudes à la descente que doux à la montée. Il m'arrivait d'entrevoir la mer grâce à des fléchissements de la chaîne de montagnes qui ne cessait de s'allonger à ma gauche, bossuée et échan-crée comme un dromadaire qui n'en finirait pas. L'étroite vallée de Pollensa nous présente ses vergers sur le bord de la route qui aboutit à cette ville. Quand nous arrivons, il fait nuit. Avez-vous assisté à une course de taureaux en Espagne ? Vous représentez-vous la marche empesée et titubante des *picadores* quand, le cheval s'étant abattu sous les coups de corne, les jambières de fer leur paralysent l'articulation du genou ? Telle était la grâce de

de mon pas après quinze heures d'équitation. Aussi ne me demandez point si le lit de l'auberge est moelleux. Ce n'est pas moi, c'est ma fatigue qui vous répondra : oui.

XV

POLLENSA — LE RÉCIT D'UN AVEUGLE

Deux jours passés à Pollensa, ce sont deux jours passés parmi les vieux usages, les vieux costumes, le vieux parler, les vieilles croyances. En une journée de mulet, je suis donc allé d'un pôle à l'autre de la pensée majorquine. Ce n'est pas sans raison ni pour rien qu'elle est abrupte, la montagne que j'ai franchie. Elle sépare deux penchants d'esprit comme elle sépare deux penchants de terre. Soller est progressiste, Pollensa rétrograde. C'est aux caprices du terrain que Pollensa doit d'être fermée aux idées nouvelles, comme Soller d'y être ouverte. A une lieue, Pollensa a la mer

à sa disposition, mais sans port. Une plage seulement, où les vents du nord mènent la sarabande à leur aise. En arrière de Pollensa, des entailles paraissent pratiquées dans un chaînon de montagnes. Au fond de chacune se niche une ferme que masquent à moitié des chênes verts. On n'y accède que par une rampe fortraide. J'attribue aux anciennes irruptions des Maures ce blottissement circonspect comparable à la tactique d'un homme qui, pourchassé par plusieurs autres, s'adosse à un mur. Au nord-est de Pollensa, la mer encore, mais tenant l'homme à distance par une marge de marécages dont les exhalaisons minent la ville voisine d'Alcudia, comme la maladie mine un homme. A l'est, c'est la plaine qui commence ; mais il y a deux lieues à faire pour gagner le chemin de fer qui la traverse jusqu'à Palma. Pourquoi ? Parce que la capitale, jalouse d'accaparer le commerce maritime, s'oppose à ce que la voie ferrée touche au rivage, même en un point difficile à aborder. Au sud, la longue vallée de Pollensa n'est qu'un jardin, mais sans orangers. Ils ne tiennent pas, exposés au nord. La terre, la mer, le vent, les hommes, se sont donné le mot pour enfermer les neuf mille habitants de

Pollensa dans une serre d'air majorquin que de rares voyageurs viennent respirer. Et encore ne font-ils que passer, n'y trouvant d'autre aliment pour leur curiosité qu'un ermitage juché sur un haut mamelon, qui, entre Pollensa et les marécages, se dresse isolé comme un monstrueux champignon de roche. De la plate-forme où je suis monté, les dentelures de Minorque me sont visibles. Port-Mahon, où je débarquerai la semaine prochaine, doit être dans cette direction. Je n'en suis pas éloigné de plus de huit lieues. D'ici, l'on devait presque entendre le canon durant les sièges de cette ville, qui a payé de tant d'assauts les fortifications naturelles de son port. Siège en 1708, siège en 1756, siège en 1782, siège en 1799. Anglais contre Espagnols, Français contre Anglais. Comme Minorque n'offrait pas assez de vivres aux assiégeants, ils venaient s'approvisionner à Pollensa. Ils y déposaient leurs blessés. Ambulanciers ! c'est bien l'emploi que, dans une guerre, je réserverais aux pacifiques habitants de ce canton.

Conservateurs du passé, les gens de Pollensa savent qu'ils le sont. La conscience qu'ils ont de ce dépôt est chose fâcheuse. Elle ôte du naturel à leurs façons publiques. Par exemple,

ce n'est pas seulement pour se divertir que l'après-midi du dimanche « la jeunesse » s'assemble sur la place et que les plus vifs dansent les pas majorquins, tandis que les plus mous les regardent. C'est pour perpétuer une coutume et cela se voit à la gravité des danseurs. La *jota* est ici plus décente que voluptueuse. Pendant les repos, castagnettes de s'agiter quand même et musiciens de chanter, tout en continuant à jouer de leur guitare, les yeux blancs, vagues... Ce sont des aveugles. C'est une opinion commune dans ce pays que la cécité crée de bons exécutants. Tout aveugle est donc exercé au violon, à la mandoline, à la guitare. Il en tire son gagne-pain, soit qu'associé à des infirmes comme lui il fournisse de concerts le village où il est né, soit qu'il promène à travers l'île les airs et les chansons populaires. Il se forme ainsi des confréries de *ciegos* (aveugles), les unes stables, les autres nomades, qui ne demandent pas l'aumône, qui, proprement vêtues, n'inspirent pas la pitié, mais qui partout rencontrent la double considération due à ce titre de musicien et à ce titre d'aveugle.

Une heure après j'étais dans une buvette, attablé avec l'un d'eux : « Je suis aveugle de

naissance, me raconta-t-il. Ce n'est pas pour moi que Dieu a créé les formes et les couleurs. Mais à cette infirmité épouvantable il y a des compensations dans la coutume du pays. Elle veut que ce soient les aveugles qui jouent de la mandoline et de la guitare et qui régalernt Majorque de nos vieux airs, le soir surtout quand la lassitude de la journée et le frais nocturne portent à écouter complaisamment toute voix point enrhumée sortie du silence. Les jours de fête nous faisons danser la jeunesse sur la place publique. En chantant et en jouant on ne meurt pas de faim. Les Majorquins comprennent qu'à ne pas voir les choses du dehors, on voit mieux celles de l'âme et que nous devons à notre aveuglement de savoir parler au cœur par le chant et par la musique. Pour que la jeune fille nous mette un *quarto* dans la main, il suffit de lui dire la chanson du marin qui fut absent depuis dix ans et qui retrouva fidèle celle qu'il aimait. Pour que la vieille assise à tricoter sur le pas de sa porte nous donne un gâteau fabriqué par elle-même, nous n'avons qu'à lui raconter la complainte du fils parti au loin. La puissance de l'instrument est telle qu'aux premiers fredons dans un café, il n'est si enragé joueur de manille à qui

nous ne fassions quitter les cartes. Ce n'est pas que notre répertoire soit riche : Une dizaine de dits, les uns gais, les autres tristes. Mais ils vont si bien à nos joies et à nos deuils que l'écoutant est sûr d'y trouver l'écho de son plaisir ou de sa peine.

» Quand habile guitariste je fus jugé par mon village, j'attendis pour en partir et gagner ma vie qu'une troupe de musiciens ambulants le traversât. A la première qui survint j'y fus admis à la condition de toucher la moitié seulement de ce qui me serait revenu de la recette si elle eût été également partagée. Nous étions quatre et nous avions à prélever sur notre gain de quoi nourrir les deux petits garçons clairvoyants qui nous guidaient. Heureusement que, lorsque nous n'avions pas le sou, les auberges nous accueillaient tout de même. Elles souffraient qu'on payât en musique ce qu'on ne pouvait acquitter en piécettes. A défaut d'un lit dans une chambre on avait le pailler. A défaut de la table mise avec des serviettes et des assiettes peintes par-dessus on avait la soupière posée sur les genoux et dans laquelle la servante avait fourré tout ce qui traînait dans la cuisine. La servante croit volontiers que, pareils en cela aux hirondelles,

nous portons bonheur à la maison. Qu'elle soit véritable ou non c'est une bonne croyance celle qui nous rapporte des œufs, du lard, de la sardine, et qui nous permet de répondre à l'aubergiste nous demandant ce que nous désirons manger : Rien, seigneur. L'appétit a oublié de nous visiter aujourd'hui.

» Pour les vêtements vous savez qu'une mante comme on en fabrique à Valence dure une éternité. Le malheur est que nous couchons tout habillés plus souvent que tout nus. La vermine se loge volontiers dans le linge qui ne prend pas l'air. Force était de s'écarter de la route pour aller s'épouiller dans un champ, besogne facile à tout autre qu'à un aveugle. Que de fois il m'est arrivé de cheminer tout nu, la peau dorée, je présume, par un joli rayon de soleil couchant, et les gamins envoyés en avant pour veiller à toute approche humaine ! Mais une fois un village signalé, nous imposons silence à nos démangeaisons et en nous voyant arriver la blouse propre, le col et le plastron de la chemise empesés, l'instrument soigneusement emmaillotté dans de la lustrine noire, on nous prenait pour des musiciens d'élite qui se font longtemps prier avant de consentir à donner témoignage de leur talent.

» Nous nous attablions tout de suite à la terrasse du cabaret de l'endroit, et, comme ne pensant qu'à savourer l'anisette et qu'à causer entre soi, nous donnions le temps au village de brûler d'une même attente de musique. Dieu nous réservait parfois l'aubaine d'une noce. Alors le mieux vêtu d'entre nous se faisait mener jusqu'à la mariée et la complimentait en termes si galants qu'elle nous invitait à nous installer dans la cuisine pour happer ce qui resterait des plats à notre retour de la table. Vous pensez si l'on s'empressait d'envoyer un des gamins à l'auberge pour décommander notre ordinaire ainsi que celui du déjeuner du lendemain et même du dîner. Je n'imaginai pas qu'il y eût pour un aveugle pauvre sort meilleur et, bien que traité encore en apprenti, ne touchant que mi-part, je continuais d'aller; quand le plus vieux d'entre nous, le seul qui sût écrire, s'avisa de grossir notre sac aux chansons de quelques unes de son cru. Je refusai de m'associer à ses platitudes. C'était déshonorer ma voix avec mon instrument. Les belles histoires du temps passé me reprocheraient peut-être la mauvaise compagnie que je leur donnais.

» — Soit, dirent les bons compères qui, bien

éloignés de concevoir ma délicatesse, en prirent l'effarouchement pour un prétexte à les quitter, — souvent le petit oiseau présume de ses ailes. Il s'élançe hors du nid. Mais on dirait qu'un morceau de plomb l'alourdit, car il tombe et les enfants lui mettent la main dessus. Va, et que Dieu te conserve la santé et la vie!

» Un guide pour moi tout seul me fût revenu trop cher. Pour me rendre d'un village à l'autre, voici comme je m'y prenais : Y a-t-il, disais-je à voix haute au milieu d'un café ou d'une salle d'auberge, y a-t-il dans cette assistance de braves gens quelqu'un qui veuille se donner un titre au paradis? Il n'a qu'à garer des cailloux et des fondrières jusqu'au village voisin l'aveugle que je suis. Dieu lui en tiendra compte. Or, si fertile est Majorque en dévotion qu'il ne manquait jamais de s'offrir un guide de bonne volonté.

» Or, un jour que je cheminai de la sorte sur la route de Felanitz à Manacor en compagnie d'un marchand d'huiles, voilà qu'un roulement de véhicule se change en un grand cri de frayeur fait de plusieurs cris confondus. C'était un break qui venait de chavirer et avec lui les hommes et les femmes qu'il portait. On se releva. Personne n'avait de mal. Des éclats de

rire alternaient avec des coups de mouchoir époussetant les vêtements. Ces petites émotions élargissent le cœur. Les chavirés étant remontés dans leur voiture proposèrent de nous prendre avec eux, mon compagnon et moi, jusqu'à leur destination qui se trouvait être la nôtre. C'était une troupe de comédiens qui après avoir épuisé le public de Manacor allait s'exercer sur celui de Felanitz.

» Ils n'étaient pas de ces comédiens qui s'en vont au hasard de leur pas, suivant une chimérique étoile, ayant de garde-robe juste ce que pourrait en emporter une araignée, obligés, quand l'unique femme qu'ils ont à eux tous est lasse, de la porter sur leurs bras croisés, et quand ils n'ont pas de femme, de couper le spectacle par cette indication : « Ici entre la dame. » Non, c'était ce qu'on appelle une troupe bien montée. Le directeur en était le père noble, homme d'âge, à tu et à toi avec les grands sentiments et qui nageait dans le sublime comme le poisson dans l'eau. Après lui venaient les deux amoureux, l'un toujours préféré, l'autre toujours rebuté, puis l'acteur chargé du personnage sans scrupule, le machinateur de mauvais desseins. Puis un autre voué aux rôles d'imbécile, de frais venu de sa

province, de paysan naïf, facile à berner et à reberner, comprennant de travers et tombant de la lune à chaque question. Puis deux utilités, figurants et machinistes à la fois. Un souffleur. Enfin deux femmes, l'une vieille, l'autre jeune, la première grondeuse, querelleuse, manieuse de balai, et plumeuse de volailles. L'autre est celle pour qui le père noble monte sur ses grands chevaux de morale, pour qui le premier amoureux effile ses moustaches et le second parle de se suicider, pour qui le machinateur s'ingénie méchamment, pour qui le niais prête à rire, pour qui la vieille se démène. Elle est le pivot de leurs mouvements, l'horloge de leurs cœurs, la roue de moulin de leur âme. Elle a pour rôle de s'entendre demander de l'amour et tantôt de répondre « oui ! », tantôt de répondre « non ! ».

» Elle me voulut à côté d'elle dans la voiture, à côté d'elle à la table de l'auberge où nous étions descendus. Après le repas, elle me pria de lui jouer mes airs. Il y en avait qu'elle connaissait. Elle en chanta les paroles en m'accompagnant. Elle me conta son enfance : son père et sa mère morts d'une épidémie, son oncle, de cordonnier s'improvisant acteur et la recueillant, se mettant à l'aimer de plus en plus, à

mesure que, sa sorcière de femme avançant en âge, il voyait diminuer son espérance d'avoir d'elle un enfant. Mais il y avait dans cet amour un alliage d'intérêt.

» Toute petite, il lui fabriquait des rôles d'enfant, les intercalait dans les comédies pour lui apprendre la scène, se bornant d'une année à l'autre à en atténuer la naïveté, afin que le langage correspondît à la longueur de la robe. Un jour celle-ci s'allongea jusqu'aux talons. Elle était femme.

» L'oncle alors lui avait dit: — Écoute, Catalina, écoute. L'heure est venue de nous récompenser des soins que nous avons pris pour toi. Nous te faisons l'étoile de la troupe. Te voilà tout ensemble grande coquette, ingénue, jeune première. Te voilà détentrice de tous les manèges de l'amour. Au bout de quelques mois, tu sauras par cœur le langage qu'il parle. Tu sauras mettre au point ses exagérations. Tu sauras ce qu'il y a au fond de ses serments et de ses soupirs. Il n'y a pas, pour une jeune fille, de meilleure éducation. L'habitude de ces propos est le meilleur rempart contre la crédulité, d'autant que ceux qui te seront adressés par les godelureaux de la ville ne valent pas ceux que tu entendras sur la scène. Tu compareras,

ma fille, tu compareras ! Leur éloquence à eux est celle des promesses d'argent, des parties de plaisir. C'est contre ces appels à la désertion que j'entends te prémunir. Je veux que tu mettes ton honneur à être fidèle à tes camarades, fidèle à ton oncle, à ta tante, qui t'ont fait balbutier tes premiers rôles d'enfant. Et quand tu aimeras un homme, que ce soit un de nos comédiens !

» Ce discours moral, ces conseils de conduite cachaiient des calculs. Ils cachaiient la crainte de perdre la poule qui pond tous les jours, la comédienne qui fait recette. Le père noble l'empochoit, n'abandonnant, à Catelina, qu'un menu argent de poche, lui mesurant les frais de toilette de ville, bref, avec sa criarde épouse, la tenant en tutelle. Depuis trois ans, il en était ainsi ; elle pensait avoir payé la dette de son enfance, mais elle n'en était pas bien sûre, et, de peur de passer pour ingrate, elle se taisait. Elle subissait cette domination, tout en reculant le jour de la secouer, comme un marcheur fatigué recule l'instant de faire halte. Le public ne se doutait pas que, le rideau tombé sur les applaudissements, elle quittait le royaume du caprice pour entrer dans celui de la sujétion. //

» Au lieu de contrecarrer le jeune premier, comme c'était son rôle sur la scène, la vieille tante, une fois les chandelles éteintes, l'encourageait dans sa posture d'amoureux. C'était le mari qu'elle avait destiné à Catalina, un beau garçon aux allures de gymnaste et dont on vantait les mollets par les villes où il avait passé. Or, des chuchotements provoqués dans la troupe par ce qu'il s'était ébruité des projets de la vieille, Catalina avait perçu que celle-ci entendait lui passer son amant. N'étant plus d'âge à se servir de lui, elle avait trouvé tout simple, pour le garder auprès de soi, de le marier avec sa nièce. Quoique, à cette révélation confirmée par des regards et des silences d'entente qu'elle observait dès lors chez les deux complices, le mépris, la colère, l'indignation, le dégoût eussent de la peine à rester cois ; elle les contient cependant. On était sur la fin de la saison théâtrale. L'automne la verrait prendre un parti.

» Vous pensez si je fus stupéfait de la soudaineté de cette confidence. De ma part aucune ouverture ne l'avait provoquée. Mais il en est des cœurs comme des barrages qu'on construit au travers d'un ruisseau, avant leur tombée dans la plaine, afin de réserver les eaux pour

le temps de sécheresse. Il y en a qui retiennent à plein la masse liquide. D'autres en laissent couler des rigoles par des fissures. Le cœur de Catalina laissait s'échapper des rigoles de tendresse et de loyauté. Le hasard et mon visage sans yeux me les avaient fait recueillir. Je devais à mon infirmité d'avoir accès dans sa peine. Je la tranquillisai de mon mieux et j'allai me coucher.

» Le lendemain matin, le père noble entra dans ma chambre.

» — Voulez-vous être des nôtres?

» — Mais de quelle utilité...?

» — Figurez-vous que le jeune premier est si mal habile à tirer un air de sa guitare que lorsqu'il est censé soupirer vers un balcon, le public se met à rire. Ce serait vous qui pinceriez les cordes, pendant qu'il ferait sembler de s'escrimer sur les siennes.

» Je devinai une idée de Catalina et j'acceptai.

» On était en avril. Ma mémoire jusqu'à la mi-septembre est comme une plaine faiblement accidentée. Nous finîmes la saison à Felanitz. Je ne me contentais pas de suppléer à l'insuffisance d'éloquence musicale du jeune premier. Quand Catalina, trop lente à s'ajuster, retardait le lever du rideau, ma guitare faisait

prendre patience au public. Nous passâmes l'été sur une plage, en attendant la période des mystères qui s'étend sur tout le mois d'octobre. Il faut vous dire, puisque vous êtes étranger, que tous les ans à cette époque-là, un des gros bourgs de Majorque entreprend une représentation des scènes de la Passion telles qu'elles étaient dites et mimées avant l'invention de la comédie. Les acteurs et les figurants sont pris parmi les habitants mêmes. Pendant les derniers quinze jours de leur répétition, ils sont bien aise d'avoir des comédiens de profession qui les endoctrinent, leur apprennent à marcher, à se tenir, bref les rudiments du métier.

» Quand nous arrivâmes, tout le bourg était en l'air. Mes camarades se désignaient aux fenêtres les bonnes femmes occupées à tailler et à coudre, à confectionner des costumes pour la figuration du mystère. De l'intérieur des maisons nous arrivaient des tirades de vers catalans, rugies par des amateurs, à croire que le village prenait un cours de déclamation. A l'amour-propre de chacun, l'amour-propre communal se joignait pour doubler l'émulation. Des villages voisins on viendrait assister à ce spectacle. Il y allait de leur honneur de

ne faillir ni de mémoire ni de contenance. Comme on avait besoin de nous pour cela, on nous faisait fête. Hébergé aujourd'hui chez celui-ci, demain chez celui-là, et bonne table toujours, je n'avais jamais fait pareille bombance. Je faisais bombance, toujours à côté de Catalina. C'était elle qui me servait, elle qui m'avertissait des faux pas. Et c'était avec moi qu'elle se promenait, le soir venu, quand le vin commençant de réveiller la brute dans chacun des convives, les propos de table prenaient un tour à lui devenir intolérables. Une fois seule avec moi, cela l'amusait de me raconter les frais inutiles qu'au cours des répétitions faisaient pour elle les farauds du village. Comme elle tenait le rôle de Madeleine, ils s'étaient disputé le personnage qui lui donnait le plus fréquemment la réplique — celui de Jésus. Il avait échoué enfin à un jeune homme qui se trouvait avoir l'âge et la figure de notre Rédempteur. Elle le connaissait. Ils se connaissaient. Trois ans auparavant, il l'avait rencontrée à un mystère semblable à celui-ci, et tout de suite, brutalement, s'était mis à lui parler d'amour. Elle ne l'avait pas écouté.

» Trois ans après, c'était du ton le plus naturel qu'il lui avait adressé quelques paroles de

bienvenue et qu'il avait regretté qu'un deuil récent — son père mort six mois auparavant — lui interdît la politesse d'un repas avec les comédiens. Ces propos quelconques avaient mordu Catalina d'une envie d'en savoir plus long.

» Depuis trois ans qu'a-t-il fait? se demandait-elle. Elle essayait de s'imaginer la vie entière de Jésus. Elle savait que, s'il n'avait pas pris femme, ce n'était pas faute d'instances de sa mère ni faute d'avoir du bien. Après avoir fait ses classes à l'Académie de Palma, séjourné à Barcelone et à Madrid pour apprendre la vie, fait un voyage en France pour se former l'esprit, on l'avait vu tourner le dos à toutes les carrières pour demeurer au village et prendre comme son père le costume du payès. Si c'est une folie de renoncer à voler le monde en qualité de notaire ou d'avoué, de l'envoyer aux galères du haut d'un siège de juge, de le tromper derrière un comptoir, de le faire marcher au pas avec un sabre et de le droguer au nom de la Faculté, il l'avait faite pour complaire à ses vignes et à ses champs.

» — Suppose, me disait Catalina, que je sois sa femme. J'aurais une vie stable, une demeure toujours la même, des voisins à qui je dirais

bonjour, un lendemain indépendant de la recette du soir. Personne ne se croira le droit de me faire des propositions.

» — Il faudra donc que je reprenne les grandes routes ?

» — Innocent ! tu en parles comme si c'était fait. Je m'amuse. Ou plutôt je crois que c'est la clarté de la lune qui me jette dans ces idées. Elle rend les gens imaginaires. Jésus épouser un comédienne ! Y penses-tu ! Et l'opinion du village ? Et celle de sa mère ? Pense que je n'ai pour tout bien que le contenu de ma malle, que je ne sais rien faire de mes dix doigts, qu'on médiera de mon passé, faute de pouvoir le faire de mon séjour ici. Je ne prononce pas un mot qui ne soit d'excellente bourgeoisie. Mes robes sont couleur de poussière et mes cheveux sont en bandeaux. J'ai obtenu des camarades qu'ils s'abstinsent de toute familiarité à mon égard. Seule de la troupe je demeure chez l'alcade, qui est vieux, qui est marié, et qui n'a que des filles. Je ne sors du village qu'accompagnée de toi. Eh bien ! veux-tu savoir l'opinion que je suis parvenue à former de moi dans le village ? Hier au soir, en te quittant, j'allais frapper à ma porte. J'entends causer dans la maison d'à côté :

» — Je te dis qu'elle est honnête ! affirmait une voix d'homme.

» — Bah ! répondait une voix de femme, c'est de leur métier à ces comédiennes de paraître tout ce qu'il leur plaît.

» Comment Catalina attaquait-elle Jésus ? C'est ce que j'ignore. Ils se voyaient aux répétitions, dont les dernières se firent dans le théâtre en planches édifié sur une colline. Elle ne me parlait plus de ses projets, dont son enjouement seul me donnait de bonnes nouvelles. Nous allâmes ainsi jusqu'au dimanche de la représentation. Nous devions partir le lendemain.

» Dès le matin, tilburys, breaks, carrioles, tartanes, ânes et mulets déchargèrent sur la place des grappes humaines. Vous pensez si pour tant de ventres les cuisines ronflèrent. De chaque maison du village montaient au nez des odeurs de civet, de rôti, ensemble avec le parfum de l'ail et la senteur des herbes. Le long des rues, on marchait sur le plumage des volailles égorgées. On ne fit qu'un repas de tout l'après-midi.

» La nuit venue on se dirigea, acteurs et spectateurs, vers le théâtre et le drame commença. J'étais placé entre deux vieilles fort croyantes

dont les gémissements, les tremblements, les exclamations de frayeur, les invocations à la miséricorde divine, les mots compatissants me signalèrent la venue sur la scène de Jésus portant sa croix. Quand les coups de marteau ne m'auraient pas indiqué où l'on en était du crucifiement, j'en aurais été averti par les implorations de mes voisines. Elles criaient : « Arrêtez ! » Ne consommez pas cette cruauté. Voulez-vous donc aller en enfer ? » Et comme les bourreaux ne les écoutaient pas, elles se mirent à pleurer ferme. Les larmes ne les empêchèrent pas de remarquer que Jésus regardait Madeleine bien amoureusement pour un fils de Dieu et que Madeleine fixait Jésus en femme peu détachée de l'amour terrestre. Tout à coup un frappement sourd, le bruit de quelque chose de pesant qui s'abat sur la scène. Un grand cri de l'assistance y répond, cri de douleur suivi de stridences de femmes qui s'évanouissent, d'un bondissement de foule par-dessus les bancs, d'une bousculade éperdue. Les spectateurs s'étant tous précipités vers la scène, je demeurai seul, ayant toujours à côté de moi mes deux voisines à demi mortes, qui, revenues enfin de leur évanouissement, m'apprirent qu'elles avaient vu la croix chanceler et s'abattre, en-

traînant Jésus qui y était lié. La confusion les empêchait d'en savoir davantage.

» La bousculade maintenant repassait en sens contraire. Je comprenais qu'on se pressait aux portes pour voir sortir Jésus, porté sans doute sur un brancard, et geignant et embrassé par sa mère en larmes, peut-être suivi par Catalina puisqu'elle ne venait pas me chercher comme c'était convenu. Elle ne vint que fort tard. Jésus, nous annonça-t-elle, avait une jambe démise. Il boiterait toute sa vie.

» Le lendemain le village se leva fort tard et personne n'alla aux champs. Notre déjeuner fut morne. Bien que la chute de la croix ne fût imputable à aucun de nous puisque c'étaient des gens du village qui étaient chargés de le porter, le fait que l'oncle de Catalina avait le gouvernement de la mise en scène entraînait sa responsabilité. Il le sentait. Il prévoyait que c'en était fait de sa réputation de directeur des mystères.

» La fortune lui ôtait par là un de ses revenus. Déjà notre hôte se montrait moins affable. Je prévoyais que les coupables nous en voudraient de leur propre maladresse. Nous en porterions d'autant plus la peine qu'ils puiseraient dans leur dévotion un prétexte à nous jeter la coulpe.

Ils penseraient qu'à un drame sacré c'était impiété d'appeler comme interprètes des acteurs de profession. La chute de la croix serait regardée comme une vengeance du ciel. Inquiète pour son amour, Catalina se tenait silencieuse et ne mangeait point. Cependant on alluma des cigares et l'oncle de Catalina dit : — N'oublie pas, ma nièce, que tu n'as que huit jours pour apprendre ton rôle dans cette zarzuela nouvelle qui à Barcelone fait fureur. — Ne comptez pas sur moi. — Et pourquoi donc? — Parce que ce village me plaît et que je ne puis me décider à le quitter de si tôt. Je me sens faite pour la campagne. — Comment! au milieu de ces rustres... Ah! oui, les poules, les canards, à qui l'on donne à manger. Ça t'attendrit le cœur, ces tableaux champêtres. C'est le sentiment qui te tourmente. Tu rêves le bonheur en compagnie d'un amoureux, dans une maisonnette précédée d'un jardinet. Parmi ces paysans tu n'en trouveras pas un qui t'aïlle. — Il y a ma foi des gens bien élevés ici; l'alcade est un homme charmant. — Mais il a passé soixante-dix ans, à moins que Jésus... il est bien élevé aussi celui-là. On s'est aperçu qu'il te serrait de près. Le voilà boiteux jusqu'à sa mort. Tu ne voudrais pas d'un estropié.

Ils riaient tous des plaisanteries de l'oncle. Comme lui, ils croyaient à un caprice de jeune fille captée par la vie grasse, indolente que nous menions depuis quinze jours. — Allons, reprit l'oncle, ta tante va t'accompagner jusqu'à ta chambre. Elle te fera ta malle. Nous partons demain, à la première blancheur du jour... Eh bien, tu ne bouges pas?... Nous n'avons plus rien à faire ici... Ah çà ! Catalina, ce serait sérieux, ce serait de l'amour pour de bon?... Du diable, si j'aurais imaginé que ce fût dans ce trou... Qui aimes-tu?... Tu ne le diras pas. Moi qui te croyais comédienne dans le sang!... Pour un benêt qui t'offre sa main... Allons, réfléchis, tu as toute la nuit pour te dire que c'est moi qui t'a dressée sur les planches. Je ne te donne pas quinze jours pour te consumer d'ennui ici... Va, suis ton caprice, fais du tort à tes camarades ! La troupe sans toi, c'est comme un plat sans sel. Regarde ta tante, et dis-moi si elle a une figure à pouvoir te remplacer à l'occasion. Et puis tu nous prends à l'improviste. Il est trop tard par faire venir de la péninsule une remplaçante. La saison est trop avancée. Elle est perdue, perdue. Tu ne dis rien... Allons, Catalina, fais ta malle, va faire ta malle.

» Pour toute réponse Catalina prit sur la table

la bouteille d'anisette, en versa dans deux verres, en prit un, tendit l'autre à son oncle : — Allons, mon oncle, vous qui tenez qu'une pièce doit finir gaiement, vous ne voudrez pas qu'il soit triste, le dernier acte de notre association. Un dernier verre d'anisette. — Non, ma nièce, on ne trinque que joyeux et tu l'es seule de notre séparation. Trinque avec toi même ou plutôt avec l'aveugle. Car vous ne vous quittez pas ? — Non, mon oncle, je le prendrai avec moi lui et sa guitare. Elle s'en alla et moi derrière sans que son oncle consentît à l'embrasser.

» Le lendemain, le jour n'avait pas lui depuis longtemps que les plus matineux ayant vu partir les comédiens, et nous non, et s'étant demandé pourquoi, avaient déniché la vérité ; si bien qu'avant que nous eussions mis le nez à la fenêtre, tout le village se répétait qu'une promesse de mariage avait dû être échangée entre Catalina et Jésus.

» Celui-ci était toujours sur son lit, la jambe emmaillotée pour un mois au moins. Ses amis avaient permission de le voir. J'y allai et lui remis un billet de Catalina. Je ne tardai pas à repasser pour prendre la réponse. Sa mère devait bien se douter de mon manège. Elle n'y risquait toutefois aucune allusion. La mauvaise

passé à franchir pour aborder au mariage, c'étaient ses préjugés. Aussi Jésus reculait-il l'heure des confidences. En attendant sa guérison, j'avais pour mot d'expliquer par un besoin d'air de la campagne le séjour de Catalina dans le village. Nous avions pris pension chez une vieille veuve. Comme du matin au soir elle allait par les champs ramasser du bois mort, nous avions, Catalina et moi, bien du loisir de causer. — Par quoi Jésus vous a-t-il séduite ? lui demandais-je. — Parce qu'il ne ressemble pas aux autres, je veux dire à ceux qui m'ont sollicitée. Ceux-là parlaient de l'amour à leur aise. Ils ne perdaient pas la tête. Ils ne s'oubliaient pas eux-mêmes. Ils entraient en pays d'amour avec circonspection, pareils à ces baigneurs que nous voyons sur les plages, qui avancent une jambe dans l'eau jusqu'au genou seulement puis une autre, puisent de l'eau dans la main, s'en frottent les bras et la poitrine. La préoccupation de soi me gêne ces amoureux. Jésus, lui, ne sait se prêter aux badinages. La coquetterie le déconcerte. Ses emportements de passion qui auraient effrayé toute autre femme, c'est cela qui m'a plu.

» Un mois se passa. La maladie et l'amour suivirent leur cours, l'une s'affaiblissant, l'autre

s'affermissant par une correspondance dont j'étais le facteur. J'entrais chez Jésus comme je voulais. Sa mère me faisait asseoir à côté du lit. On causait à nous trois. Un soin domestique ne tardait pas à l'attirer dans la pièce voisine. Elle y était à peine passée, je remettais mon papier ou j'en recevais un que je portais à Catalina qui ne manquait pas de chanter tout de suite après, comme fait un petit oiseau en cage une fois qu'on lui a renouvelé sa provision de millet. Tant que Jésus guérit et qu'un jour j'entendis sa voix en rentrant dans notre maisonnette. Il était venu en plein jour au su de tous ; la vieille veuve était présente.

» Donc, c'est vrai, Jésus et Catalina sont fiancés. Telle était l'amorce que, le lendemain, au cours de ma promenade, me jetèrent les oisifs, les piliers de café, les marchandes de légumes pour me pousser aux confidences. Je suis un homme qu'on peut interroger sans ménagement. On n'en croyait pas moins efficace d'appuyer cette question qui d'une anisette, qui d'un café, qui d'une pomme d'amour. On me tirait par la blouse. On m'appelait joli garçon. On faisait mine d'épousseter mon vêtement. On me demandait à quel degré j'étais le parent de

Catalina. On me complimentait d'une alliance qui par ricochet ne pouvait que m'être profitable. On me félicitait de mon étoile qui m'avait fait suivre, moi aveugle, une directrice si clairvoyante, que, parmi les jeunes gens de l'endroit c'était le plus fier, le plus riche, le plus inaccessible qu'elle avait visé. Grand merci de l'insinuation. Tant d'envie y couvait que j'en eus honte pour le village. L'envie suait de tous les propos. L'envie perçait à travers les intonations les plus caressantes. Je la devinais quand elle ne se montrait pas, comme le puisatier devine une nappe d'eau sous un champ.

» Il me suffit d'une journée pour juger que tout le monde était contre Catalina et que les hostilités allaient commencer. Je revins à notre maisonnette avec un clavier de phrases méchantes, haineuses, envieuses, jalouses, dépitées, mordantes, sourdement furieuses, ironiques, sifflantes. Autant de serpents. Oui, si, aussitôt rentré, j'avais vidé devant Catalina la charge des interrogations qui m'avaient été prodiguées, il m'aurait semblé vider sur le plancher un plein panier de serpents venimeux qui, rampant, frétilant, se blottissant sous les meubles, auraient infesté notre logis.

» Je changeai en miel ce poison verbeux. Je cachai à Catalina ce que je prévoyais : que les préjugés allaient faire force contre son amour et sa beauté, qu'il ne viendrait à l'esprit de personne d'attribuer son séjour à un sentiment d'intimité et de repos, à une lassitude de la bohème, à un sain dégoût des planches, à un élan de sa nature restée simple et vraie vers des paysages non peints sur du carton et vers des hommes qu'elle supposait, la pauvre, d'après le témoignage de romans faussement idylliques, n'être pas plus fardés de cœur que de langage; qu'au contraire on l'imputerait à une rouerie raffinée puisqu'elle ne se trahissait par rien. Mon mensonge fut inutile. Une lettre anonyme, puis une seconde, puis une troisième révélèrent à Catalina l'animosité générale.

» On montait l'escalier, c'était Jésus :

» Sans doute, il lut la chose dans les yeux de Catalina, car il s'écria : — Moi aussi j'en ai reçu des lettres anonymes, ma mère aussi, Excellent ! Excellent ! Ça l'a révoltée. Son consentement est affaire de jours. Elle le subordonne à des informations à prendre sur vous. Ne vous en offensez point... Elle ne vous aime pas, elle ! Elle n'a pas de raison de vous

croire. Vous serez toujours censée ignorer son enquête. Ce sera bientôt fait. Majorque n'est pas grand. Ah ! Catalina, Catalina, chaque fois qu'une créature est pour passer d'une situation à une autre, vous savez qu'il y a une traversée de purgatoire. Vous y êtes, Catalina, au purgatoire. Vos épreuves, ce sont les malveillances du village, ce sont les lettres anonymes que vous avez reçues. Mais Jésus n'a jamais oublié une injure. Ah ! mes gaillards, cria-t-il en se penchant à la fenêtre, je vous forcerai bien à la saluer celle que vous regardez en dessous !

» Quand il fut sorti, elle me dit : — Je vais demander conseil à M. le curé. J'ai été déjà me confesser à lui. Ce n'est pas un de ces curés bornés. Il a vécu. Il a des mots qui révèlent un homme d'expérience. Il a vu du pays bien au delà de Majorque. On dit qu'avant d'être tonsuré, il a porté les armes carlistes, et qu'avant de se battre il avait mené une vie diabolique. On se contraint en sa présence. Devant sa soutane, on se découvre comme devant le deuil d'une romanesque existence. Entre sa parole et la mienne aucun préjugé ne viendra s'interposer. Il me comprendra.

» Cela se passait un samedi soir. Le lendemain j'étais aux vêpres dans l'église principale de Pollensa. Les femmes y étaient venues en foule, sur le bruit que le curé prêcherait lui-même, ce qu'à cause d'un enrrouement chronique, il n'avait pu faire depuis longtemps. Comme sa voix, ses sermons étaient rudes, d'autant que, loin de développer de ces réprimandes générales susceptibles de s'appliquer à tous les temps et à tous les lieux, c'était de défauts observés sur place qu'il s'emparait. Il est mort maintenant, ce bon curé-là. Mais je l'entends encore crier à nos confites en dévotion que dans l'enfer les démons avaient passé un bon moment aux nouvelles qui leur étaient arrivées de Pollensa, et en faisant le compte des âmes qui s'y damnaient pour l'éternité. Il reprenait alors l'histoire que je viens de vous raconter. Il y faisait intervenir la Providence de manière à persuader aux assistants que Dieu avait prémédité le rachat des péchés de Catalina en lui inspirant de l'amour pour un homme qui devait se démettre une jambe au service d'une représentation religieuse. A ceux qui ne le croieraient pas il mettait le marché en main : la paix à Catalina ou l'absolution refusée. Catalina eut la paix.

Elle eut le mari, elle eut la considération, elle eut tout. Il lui fut permis de garder son aveugle... Mais vous m'avez fait trop parler et je vais manquer la soupe. Bonsoir, monsieur l'étranger.

Les jeunes gens de Pollensa passent pour conserver la coutume d'aller le soir, au son de la guitare, soupirer leur amour sous les balcons. La nuit étant venue, de ma fenêtre j'en distingue un, en effet, qui joue et chante. Y a-t-il une jeune fille qui écoute derrière ces persiennes? Attend-il qu'elle lui ouvre et que sa tête brune apparaisse, le temps de lui envoyer du bout des doigts posés sur les lèvres un bruit de baisers? C'est un événement que j'ai attendu moi aussi, en spectateur désintéressé. Mais les persiennes sont restées fermées. Puis, la voix du chanteur s'est fatiguée. J'entends son pas de retraite. Je suis seul. Me voilà livré sans défense à l'assaut de pensées sottement sentimentales. Contre elles je n'ai plus qu'une ressource : écrire. Mais la lampe allumée attire dans ma chambre tous les moustiques du quartier. Ils me dardent, ils m'affolent. Je ferme les volets intérieurs, et, pour être plus libre de mes mouvements, me dévêtant, hormis la

chemise, je les pourchasse de mon mouchoir noué. Les moustiques rasant le mur blanc sur lequel leur vol jette de mouvantes taches d'ombre. Ils me glissent entre les doigts, disparaissent, reparaissent. Du lit je saute sur la commode ; de la commode sur le lit. Je trébuche. La chaise roule avec fracas jusqu'à buter contre la porte qui s'ébranle, qui retentit, qui s'ouvre, encadrant un homme en chemise comme moi, porteur d'une bougie comme moi, l'air effaré comme moi, et qui me dit :

— Monsieur est-il devenu fou ?

J'explique à l'aubergiste mon branle-bas.

— Monsieur ne sait-il pas qu'avant de se donner lumière, il est indispensable de fermer les volets ? Maintenant que les moustiques sont entrés, bien malin qui les ferait déguerpir !

Il faut leur céder la chambre. Par bonheur, la nuit est sereine, le ciel tout étoiles. Dans la rue, les serenos marchent à pas comptés, la lanterne d'une main, de l'autre le bâton dont ils tapent sur une borne en même temps qu'ils clament l'heure qu'il est. Il en est quatre. Des portes d'écurie s'ouvrent, et, silencieux de n'être pas encore tout à fait éveillés, des hommes sortent, traînant par le licou, qui leur âne, qui leur mulet.

Aujourd'hui lundi est le jour choisi par les ermites du canton pour venir à la ville se ravitailler. Encore une vieille coutume que prolonge Pollensa de nourrir les ermites. Seule dans Majorque elle a la foi suffisante pour nourrir avec régularité ces pauvres vieux. D'où vient celui que je vois passer devant mon auberge? D'une anfractuosité de ces montagnes qui encaissent la vallée.

Il ne manque pas, dans Majorque, d'hospices pour recueillir son indigence. Mais son humeur indépendante l'a emporté. Il s'est bâti une cahute, ou bien il s'est constitué l'héritier d'un ermite mort. Donc, le lundi, c'est de ce coin perdu qu'il se d terre. Levé bien avant toute lueur de jour, — car la ville est encore loin, et, s'il y arrivait plus tard que ses confrères, sa collecte s'en trouverait mal, — il endosse,   même la chair, une peau de mouton, glisse les pieds dans des sandales que maintiennent des cordelettes en spirale autour du mollet, se coiffe d'un chapeau de feutre plat garni de coquillages : voilà pour l'accoutrement. Il empoigne un long b ton, jette à califourchon sur son épaule les deux poches de sa besace, suspend à hauteur de poitrine, au moyen d'une courroie passée à son cou,

une chapelle-joujou en bois à deux battants : voilà pour l'équipement. Il se dirige alors vers Pollensa. Il a quatre-vingt-dix ans. Il a cent ans. L'âge a tordu ses jambes, le long desquelles serpentent en saillie les veines violacées, noué son corps comme un vieil arbre, arqué sa taille, et secoué sa tête comme le vent secoue sur la branche un fruit mûr. Il n'en va pas moins son chemin, la bouche abondante en formules de souhait, qu'il répand à haute voix sur les passants. Ces formules, il les répète plus humblement au seuil des boutiques, au pas des portes ; et aussitôt œufs, pain, sel, comestibles divers, apportés par de dévotes femmes, de s'engloutir dans son bissac, provisions pour lui et pour les visiteurs de l'ermitage, s'il en vient. Des légumes, il en cultive lui-même. La viande, il s'en passe, ainsi que de vin. Après la quête de nature, la quête de monnaie. Il lui faut des sous pour remplacer ses ustensiles de cuisine. Les gamins les lui fourniront, moyennant qu'il leur ouvre les deux battants de sa chapelle portative et qu'il leur donne à baiser la madone qui y est enfermée : robe de satin bleu, tête de poupée entre deux bouquets de fleurs artificielles. Autre revenu encore : la rémunération des prières qu'on lui

commande. Entre la pratique et lui, il y a contrat d'abonnement. C'est tant par mois une prière chaque lundi, composée d'un nombre déterminé de *pater* et d'*ave*, d'une invocation au saint que la famille lui désigne, en faveur d'un absent ou d'un mort que la famille lui désigne aussi. Pour être sûre de l'exécution, n'exige-t-elle pas qu'il soit prié à sa porte même? C'est à quoi il emploie son après-midi, le pauvre ermite, assis sur une marche d'escalier, les yeux à terre, les lèvres intarissablement remuées par son marmonnement, la tête couchée presque sur les genoux, absorbé, abîmé.

Une heure avant mon départ, l'aubergiste me présente un commensal inattendu : son unique pensionnaire. Il ajoute que, si je ne l'ai pas jusqu'ici rencontré, c'est faute d'avoir accepté pour mon repas l'heure présente. L'homme, son déjeuner déjà expédié, fumait sa cigarette. Il se lève, salue, et, un geste accompagnant sa parole, m'invite, en parler majorquin, à m'asseoir en face de lui. La face camuse et bourrue, l'air soucieux du célibataire entre la jeunesse qui finit et l'âge mur qui va commencer, il me sourit cependant pour me remercier de la compagnie que je lui apporte.

— Monsieur est un Français qui voyage pour voyager, lui dit l'aubergiste en se retirant.

— Un Français ! monsieur est Français. — Un peu d'émotion entrecoupait ses mots, le rendait bègue. — Monsieur est Français? répétait-il, en ma langue, cette fois. C'est un grand plaisir pour moi de causer avec un Français. un plaisir que j'ai bien rarement.

— Et qui sera court... Je pars dans une heure, le temps de déjeuner.

— Déjà ? Mais vous venez d'arriver.

— Je suis à Pollensa depuis avant-hier.

— Depuis avant-hier !...

Il claqua des mains. Manière d'appeler, en usage ici, dans les cafés et les hôtels. L'aubergiste apparut :

— Jeppe (Joseph), l'interpella-t-il rudement, pourquoi ne pas m'avoir informé plus tôt du passage de monsieur ?

Des explications de Jeppe, je compris qu'il s'excusait de son silence sur ce que j'étais un voyageur déroutant, jamais là, sauf pour me restaurer ou pour dormir, et à des heures qui n'étaient pas celles de tout le monde.

— Oh ! que c'est malheureux ! que c'est malheureux !

Le ton désolé de ses regrets confirmait si bien le chagrin de sa mine que je devinai pis qu'un ennui de pensionnaire réduit à manger seul. Sa solitude devait être plus profonde, solitude d'esprit dans ce néant de Pollensa, solitude de cœur. Je m'ouvris donc à lui pour l'engager à s'ouvrir à son tour. Je lui confiai que je voyageais pour rafraîchir, en la dépaysant, ma cervelle cuite et recuite toute l'année dans la fournaise de la grande ville où j'étais journaliste.

Journaliste, il l'était, lui aussi, autant que peut l'être à Pollensa le correspondant d'un journal de Palma. Sinécure absolue : à Pollensa les chiens ne se laissent pas écraser. Sur la carte de visite qu'il me donna, cette qualité se doublait de celle-ci, un peu plus réelle : « Représentant du *Credito Balear* », banque quasi officielle du pays. Elle entretient ici une succursale, dont mon commensal compose à lui seul tout le personnel. Appointements dérisoires, loisirs à discrétion. Comment les occuper ? Ses goûts le portent aux lettres, à la lecture des grands écrivains d'Espagne et de France. Balzac, Victor Hugo lui sont passés par les mains : « Votre très illustre Balzac, votre grandissime Victor Hugo... » Mais, parmi

cette agglomération de cultivateurs, personne à qui communiquer son enthousiasme, personne avec qui causer. Pas de maîtresse pour se distraire : la fille est une espèce inconnue à Pollensa. Pas de femme : celle dont il s'accommoderait, à la rigueur, lui est interdite par son rang de représentant de la Banque, et celle que le rang souffrirait, interdite par la modicité de son traitement. Son existence est crouissante et stérile comme les marais d'Alcudia. J'ai connu, en France, des fonctionnaires de sous-préfecture condamnés à la même indigence de société. Je les ai entendus raconter leur plongeon dans la torpeur ambiante. Je ne m'en rappelle aucun dont l'ennui fût plus farouche et plus désespéré. Ah ! elle n'était pas risible, l'émotion qui l'avait pris à la gorge. Mon arrivée lui ouvrait le ciel, mon départ le lui referme. Il me supplie de rester encore vingt-quatre heures. Il me propose de me promener avec lui dans la montagne. Il tente ma curiosité de voyageur par une description des ruines d'un château fort : « *El Castillo dels Reys* », situé au plus haut point d'une presque île rocheuse, près du cap Formento, et qui fut, au xiv^e siècle, en raison de sa position, le dernier boulevard de la résistance de don

Jaime IV, descendant d'*El Conquistador*, contre l'usurpateur Pedro d'Aragon, si bien que le jour où ses murailles tombèrent, tomba le royaume de Majorque. Mais je manquerais, si je me laissais apitoyer, le bateau qui part d'Alcudia pour Minorque une seule fois par semaine. Le *birlucho* s'arrête devant l'auberge. Je serre la main à mon camarade d'une heure. Ah ! le regard d'envie qu'il me jette à l'instant où, assis dans un coin du véhicule, je lui adresse de la main, par la portière, un dernier adieu !

XVI

OSPITALITÉ MAJORQUINE — CE QU'ON VOIT DANS UNE GROTTÉ

Me voici en route pour la grotte d'Arta. Je n'ai jamais vu de grotte. Il ne faut pas moins que cet attrait pour me résoudre à traverser la plaine mamelonnée qui s'étend à l'est sur la moitié de l'île. Elle est aussi monotone d'aspect que variées les montagnes. Des vignes, des oliviers, enfarinés de poussière, des moulins à vent, tous pareils, arborés au faite des collines. Au bout d'une heure, le *birlucho* me dépose devant une station de chemin de fer appelée la Puebla. Le train dans lequel je monte se promène avec lenteur. Il me permet d'attarder mes yeux sur un bois de chênes-

lièges, seul accident du paysage. Ils seront bientôt mûrs pour le démasclage, car leur fuseau d'écorce rugueuse est noirâtre. Il fait nuit quand je débarque à Manacor. C'est une ville de vingt mille habitants, ai-je lu dans un guide, qui s'adonne à la fabrication de l'eau-de-vie. Une senteur de trois-six est dans l'air. Point de pavés. Les maisons sont des cubes de maçonnerie en brique brunie par le soleil et engrisaillée par la poussière.

Le lendemain, sitôt levé : « A quelle heure le *birlucho* public pour Felanitz ? — A dix heures. » Je n'attends pas. Je ferai la route à pied. Je m'informe de la distance. Deux lieues seulement. Vignes, oliviers, moulins à vent, haies d'agave. Chemin sans ombre : le feuillage des amandiers qui le bordent est trop grêle. C'est aujourd'hui la mi-septembre. Aussi se hâte-t-on à la vendange. Je rencontre de longs chariots chargés de sept, huit banneaux à la file, liés l'un à l'autre par de gros câbles qui les ceinturent, pleins de raisins, couverts d'une toile d'emballage qui en garantit le contenu des mouches, des frelons et des abeilles. Parmi les ceps, les femmes, occupées à la cueillette, ne s'aperçoivent qu'au moment où, leur panier rempli,

elles se redressent pour aller le vider. Courbées sur les sarments qu'elles écartent, on ne soupçonne ni leur caraco d'indienne, ni le plat chapeau de paille grossièrement tressée qu'elles ont posé par-dessus un foulard jaune pour s'abriter du soleil.

Dix-huit mille habitants à Felanitz, qui est une répétition de Manacor. Remarqué cette enseigne : *Cerclo republicano*. La royauté espagnole est tolérante. Je n'ai poussé jusqu'à cette ville que pour me présenter à un des hommes les plus cultivés de Majorque, M. Pedro de A Peña, auteur de récits du terroir, de poésies légères, de proverbes *que fan riure ferm* (qui font rire ferme) en dialecte majorquin ; architecte de son métier, compétent en vieux monuments de Majorque, en vieilles monnaies aussi, en tous témoignages du passé de son pays, un de ces hommes utiles qui, pour le profit des historiens généraux, travaillent à recueillir l'essence de leur petite patrie.

Je l'avais manqué à Palma où il habite. J'espère le joindre à Felanitz où il a ses vignes et sa cave. Je lui porte une lettre écrite pour me recommander par un ami qu'il s'est fait il y a trente-cinq ans à Perpignan, et qu'il n'a pas revu depuis. M. Pedro de A Peña, que

voilà devant moi, lisant la lettre, est petit, vif malgré son grand âge, maigre, brun, légère moustache mi-blanche mi-noire, la voix très douce, le regard caressant, le visage émacié, les traits fins et ordonnés. La lettre lue, je suis chez moi, je suis l'hôte, je suis celui à qui l'on dit : « Tout ce qui se trouve ici vous appartient », celui qu'on présente aux autres membres de la famille, celui que le maître de maison ne se permet de quitter un instant que pour ordonner à la domesticité qu'elle s'occupe de lui, qu'elle ajoute un plat, deux plats au déjeuner, qu'elle aille chercher à la cave le vin dont on n'a pas bu depuis tel grand jour de l'année dernière, celui à qui l'on fait visiter sa demeure ; celui qu'on pilote dans la ville en le renseignant sur toutes les curiosités, celui dont cinq minutes auparavant on ignorait l'existence et à qui l'on ouvre l'intimité du foyer. Béni soit ce pouvoir d'une lettre écrite par un Français, béni le souvenir que le Majorquin a gardé de lui !

Comme, des pieds à la tête, je suis blanc de poussière, le fils de M. de A Peña s'offre à me broser et ses deux filles m'apportent dans une cuvette de l'eau pour me laver. Elles m'apportent aussi un album, en me priant

d'y écrire quelque chose : « ce qui vous viendra à l'idée », me disent-elles. J'écris qu'elles sont charmantes et que j'unirai dans mon souvenir la grâce de leur sourire à celle de l'hospitalité majorquine. On se met à table. Catholique de vieille foi, M. de A. Peña se lève, ordonne silence, et prononce en castillan une prière qui sanctifie le repas que nous allons prendre et fait de notre réfection corporelle un sacrement. Durant ce déjeuner, le prestige de Paris sur les pays latins m'apparaît énorme. On ne s'entretient que de Paris, les jeunes filles surtout : l'une de treize ans, l'autre de quatorze ; leur curiosité est alimentée, deux fois le mois, par un journal de modes qu'elles reçoivent de Paris et qui, en outre des descriptions de toilette, les régale des romans d'auteurs en vogue, de bouts de nouvelles, et, une fois l'an, par une modiste de Paris qui débarque à Palma, munie de modèles de chapeaux, visite ses clientes, — des dames de la haute société palmesane comme vous pensez, et, pour les amuser, leur rapporte les bruits de notre capitale. Mon arrivée inopinée, c'est un peu comme si deux modistes étaient passées dans l'année au lieu d'une. Père, fils et filles parlent le français assez

facilement pour rendre le gros de leur pensée. Quand celles-ci ne sont pas bien sûres d'un mot ou d'une tournure de phrase : « C'est bien comme cela qu'on dit ? » s'interrompent-elles pour m'interroger. Je les reprends non sans embarras, crainte d'une intonation de cuistre. Et elles rient, autant de mon hésitation à les corriger, que de leur insuffisance. N'est-ce pas charmant ?

Les déceptions, les meurtrissures qu'on vous a faites, le remords d'avoir mal vécu, tout ce qui laisse à l'âme un mauvais goût se fond dans l'innocence de cette famille. La paix règne sur l'existence du propriétaire majorquin. Il ne connaît pas les rivalités, les places mises au concours, les indignes manèges en vue de parvenir, l'assaut subi ou donné. Il exploite ses terres qui lui rendent de quoi vivre, s'en délasse par des exercices de l'esprit, voit cependant grandir le fils et les filles que sa femme lui a donnés. Sa femme meurt-elle avant lui, malheur qui est arrivé à mon hôte, il s'enfonce un peu plus dans la religion et dans l'humilité que, bien comprise, elle enseigne. Il y gagne une parfaite quiétude qui, se transmettant au visage, ennoblit jusqu'aux dégradations de la vieillesse. M. de

A Peña a soixante et onze ans ; il paraît en avoir cinquante. Il marche d'un pas allègre sous le soleil. Il m'accompagne jusqu'à l'endroit d'où part le *birlucho* qui ramène à Manacor.

En passant devant l'église principale, dont les assises sont exhaussées bien au-dessus du niveau de la rue, il me montre sur un haut et long mur de soutènement une pierre qui y est scellée, et sur cette pierre une inscription. En trois lignes elle raconte une catastrophe survenue, ici-même, en 1844, le dimanche des Rameaux, pendant le passage d'une procession. Tout Felanitz y avait couru, pour voir une des scènes de la Passion représentée par des vivants, et non, comme à l'ordinaire, par des effigies. La terrasse que soutient ce mur se trouvait chargée de tant de monde, au moment où passait à ses pieds la procession, qu'elle rompit tout à coup, écrasant les processionnants sous la chute. On releva quatorze cent quatorze cadavres, parmi lesquels les figurants du tableau vivant et leurs porteurs. C'était le vingtième de la population d'alors. Aussi la ville ne fut-elle que gémissements, imprécations contre Dieu que ces natures simples accusaient de s'être fait le complice de

cette hécatombe : *Las abundantes lagrimas que arrancara este horroso desastro no se han secado todavia*, dit l'auteur d'une relation récente. Mon hôte était présent. Il avait vingt-trois ans. Il s'en souvient fort bien. Sa mémoire le ramène plus haut encore. Le 10 juin 1830, âgé de sept ans, il a vu — et il les voit toujours — les soldats français embarqués à Toulon pour l'expédition d'Alger faire escale à Palma afin de s'y ravitailler. Il se représente leurs uniformes, leur alerte va-et-vient à travers la ville. Ils étaient débarqués l'après-midi. Le lendemain matin, l'enfant va au quai pour les revoir. Plus un seul de ces vaisseaux qui, la veille, couvraient le port : au jour naissant, ils avaient pris le large.

Felanitz est situé au sud de Manacor, la grotte d'Arta au nord. Il me faut donc repasser par l'hôtel Féminias qui appartient au même propriétaire que la grotte. Il exploite l'un et l'autre au grand dommage du voyageur. Par un écriteau collé sur le mur de la salle à manger, celui-ci est prévenu que c'est tant pour le cocher et tant pour la voiture qui le porteront jusqu'à l'entrée de la caverne, tant pour la caverne elle-même, tant pour le guide. Total

quinze *pesetas*. Il est vrai qu'il y a six lieues de Manacor à la grotte. Six lieues de plat pays. A la cinquième, on traverse un village. Le *bir-lucho* s'arrête devant un cabaret. Le cocher y entre, avale un verre d'anisette, puis, quelques pas plus loin, va frapper du manche de son fouet à une porte de maison basse, au-dessus de laquelle on lit : « *Roig, guia da las Cuevas* : Roig, guide des grottes. » De l'intérieur, une voix de basse répond : « *Oou!* », ce qui veut dire : « J'entends. Ne frappe pas davantage. Ne brise pas ma porte, je t'en prie. Je m'appête à sortir. » Le guide paraît et j'éclate de rire, si drôlement la nature l'a disgracié. Avez-vous vu au Louvre, dans la salle Lacaze, ce nain pied-bot, de Ribera, qui tient embrassé, du bras gauche, un bâton plus haut que lui ? Tel à peu près mon homme. Il est petit, petit. Il est grêlé. Il marche, talons joints, jambes tournées en dehors. Son nez rond se relève effrontément. Il tient, lui aussi, appuyé sur l'épaule, un long bâton, à l'extrémité duquel une lampe à esprit-de-vin se balance. Comme si ce n'était pas assez des bizarreries de sa structure, ne les aggrave-t-il pas par un marcher cérémonieux de suisse d'église, par un air d'importance qui semble dire : « Je suis celui de

qui la fonction est de s'enfoncer dans les profondeurs de la terre — pour trente sous ! Aussi, voyez, je ne ris point. Est-ce que j'ai le droit de rire ? » Un volumineux cahier à couverture de parchemin, qu'il tient dans la main gauche, ajoute à cette gravité, contre laquelle s'amuse à protester son visage dépourvu de poil comme celui du cocher, comme celui de la plupart des paysans majorquins. Les moustaches ne poussent que sur l'élite des citadins. Est-ce un effet d'atavisme ? La règle ayant été autrefois de se tenir rasé, le menton et les lèvres ont-ils fini par perdre toute capacité de poil ?

On trotte vers la mer, jusqu'à une plage arrondie en quart de cercle entre deux promontoires boisés de pins. Le cheval dételé, attaché à un arbre, mes deux lascars s'égaillent par les vergers, par les vignes, me reviennent pourvus de raisins, de pêches et de figues. Avec du pain qu'ils ont emporté, voilà leur déjeuner conquis. Un douanier basané qui surveille, armé d'un long fusil, ce point de la côte, les regarde faire, tout en avalant des escargots qu'il a grillés sur un feu de brindilles. Pour boisson, de l'eau qu'il a dans une gourde. Je lui offre du vin de l'hôtel Feminias. Il le refuse noblement, mes deux compagnons aussi.

— Mes compliments pour votre sobriété, leur dis-je.

— *Coustoume* (coutume), me répond le guide.

— Et la grotte, où est-elle ?

— Là.

Il me désigne du doigt le promontoire de gauche.

— Allons-y donc !

— Non.

— Pourquoi non ?

— *Descanso* (repos).

Tiens, pensai-je, les guides ordinairement, bavardent ; celui-ci parle bref. Puisque la sieste est de rigueur, étendons-nous sous ce pin. L'herbe est maigre, mais l'ombrage compact. A mon réveil, le douanier avait disparu ; le cocher, retiré dans le *birlucho* dormait, et, debout devant moi, le guide, toujours laconique, me criait :

— *Vamos !* (Allons !)

Solitude complète. Pas d'autre bruit que la monotone et sourde musique des vagues. Le cocher, je suppose qu'étendu dans le caisson du *birlucho*, il ronfle toujours. Le guide, je l'aperçois par intervalles qui plonge dans une autre mer, cette vigne jeune et opulente en

feuilles, pour y cueillir des escargots: jamais ils ne sont plus savoureux qu'en cette saison. Un sentier à peine tracé gravit à ma gauche, sur l'extrême bord du promontoire. Nous le suivons. Nous aboutissons à une plate-forme, close par un mur qui, au milieu, s'ouvre en porche, dessinant une arche naturelle de courbe parfaite. De là on ne voit que la mer et on n'est vu que de la mer. Elle joue à la racine du rocher à pic, à une dizaine de mètres au-dessous de moi. Ce porche est l'ouverture de la grotte. C'est bien par des trous pareils que l'imagination grecque faisait descendre aux enfers les héros et les demi-dieux qui en avaient reçu permission. Plutôt qu'un porche, c'est un bâillement de rochers. C'est une énorme mâchoire et qui me rappelle celle de Gargantua, d'après un dessin de Gustave Doré. Mon guide et moi, nous y figurons les pèlerins de Rabelais. La plate-forme s'y continue l'espace de cinq ou six pas, opprimée presque à la fin par la voûte qui va toujours s'abaissant. Il faut que je me courbe. Tout d'un coup le noir, le néant d'un précipice. Un escalier s'y enfonce, taillé dans le roc en 1860, me raconte mon compagnon, pour faciliter à la reine Isabelle la satisfaction de sa curiosité. Il est de tradition

que chaque souverain ou souveraine de l'Espagne aille se montrer aux Majorquins au moins une fois dans le cours de son règne. Peu de temps après son avènement, Alphonse XII n'y a pas manqué. Au bas de l'escalier, qui n'a que dix marches, une pièce étroite recueille quelques lueurs du jour d'en haut. Cependant le guide a allumé sa lampe à esprit-de-vin et, tenant le bâton à l'autre bout duquel elle est accrochée, il en promène le long des murs, pour mon examen, la clarté fumeuse. Elle me permet de voir en face de moi une baie de la largeur d'une porte, véritable entrée de la grotte, cette pièce-là n'en étant que le vestibule.

Une heure durant, je me promène dans les appartements d'un magicien, architecte et sculpteur ensemble, fantaisiste en ses inspirations, allant de préférence au terrifiant, au diabolique, poète outré et extravagant, qui s'amuse de ses propres inventions, qui ne se satisfait pas des figures de forme naturelle, qui, lassé de la beauté, imagine des difformités. Dans la substance du promontoire, il s'est creusé huit salles. Dans chacune, pour l'étonnement de ses yeux, il a prodigué de frénétiques ornements. A première inspection, ils

paraissent n'avoir d'autre raison d'être que leur propre folie, tant ils ont poussé du sol, des murs, de la voûte, en ligne et en contours indisciplinés. Mais, à les regarder d'ensemble, on s'aperçoit que tous concourent à une impression unique, à laquelle répond une seule dénomination. Les gens du pays l'ont bien vu : s'ils ont appelé *El Infierno* la salle où je suis d'abord entré, c'est que le mystérieux architecte a voulu que les allongements de stalactiques suspendues au-dessus de nos têtes ou émergeant des côtés s'épanouissent en buissons de flammes et serpentassent en langues de feu. Il ne manque à l'illusion qu'un démon s'élançant muni d'une fourche. Mais il ne tient qu'à vous de l'y voir. L'art des grottes est différent du nôtre. Si précise que vous paraisse la forme sculptée dans la stalactite, une autre forme s'y substituera, si vous le voulez. Quelle autre ? Celle que réclame, pour être complété, le décor ambiant. Appelez-la donc des profondeurs de l'ombre. Changez de place, pour changer de point de vue, et vous verrez qu'elle viendra se joindre au peuplement pétrifié. Le dessin de la grotte se prête à votre imagination. N'est-ce pas merveilleux ? Il s'y prête comme les nuages blancs qu'on regarde long-

temps voguer dans le ciel, se déchirer, se recoudre, et contrefaire, à chaque mue, des choses terrestres. Ces souplesses de sculpture, c'est à ses ténèbres que la grotte les doit. La salle est haute et la lampe du guide n'en éclaire pas la partie supérieure, en sorte que les ténèbres, bougeant à mesure que vous bougez, montent ou descendent, gagnent de la stalactite ou en perdent et par cet avancement ou ce reculement grandissant ou diminuant la figure que vous n'avez cessé de regarder, la transforment d'une manière fantasmagorique. Ces changements partiels n'entraînent pas celui de la salle considérée dans son ornementation générale. La vision d'enfer demeure intacte.

L'architecte ne l'a pas répétée. Il avait trop de génie pour cela. Dans sa seconde pièce, il s'est donné le luxe d'une ménagerie : des chiens, des chats, des lions, des tigres, une girafe, un éléphant. Les chats sur leur train de derrière, les chiens debout, hérissés, prêts à mordre ; les tigres rampent, les lions reposent sur leur ventre, la girafe rentre à moitié dans le mur, terrifiée par ce dévorant voisinage, et l'éléphant se tient, comme tous les éléphants, impassible. Tout ce monde animal a la peau noire. En la touchant du doigt, on s'enduit d'un noir d'encre.

C'est qu'il pleut sur eux, goutte à goutte, lentement, du haut d'une gouttière qu'on ne voit point. C'est cette gouttière qui les a créés. Ils sont chacun le produit d'une goutte d'eau répétée depuis des ans, depuis des siècles peut-être. Elle contient une substance calcaire qui se solidifie en touchant le sol, et qui vient épaissir la croûte de ses devancières. En marchant, on se bute à des excroissances qui sont des animaux en formation. Des pattes sans corps manquent de vous faire choir. En langage scientifique, ces pattes grandissant hors du sol sont des stalagmites, par opposition aux stalactites qui pendent de la voûte ; les stalagmites sont noires comme il convient à ce qui vient d'en bas, les stalactites blanches comme il convient à ce qui vient d'en haut.

Il arrivera un jour où, à force de pousser en sens inverse, stalactites et stalagmites se joindront. Un jour viendra où les matières blanches et noires auront empli ce grand vide, un petit canton apparemment d'une de ces immenses cavernes où vivaient nos ancêtres. Elles devaient s'enfoncer bien loin en hautes avenues, sans le barrage de ces murs qui les divisent aujourd'hui en salles et qui déjà sont formés par la rencontre des sta-

lactites et des stalagmites, en des points où l'égouttement abonde. Elles étaient pour l'homme, une fois que l'espace en avait été reconnu et les issues gardées par ses compagnons, un gîte sain et sûr. Sa chasse finie, les fauves affrontés, la grotte lui offrait la paix de ses intérieurs profonds. Il y respirait à l'aise. Je ne m'y suis pas senti étouffer. Aucune hostilité, fût-ce de vermine, ne venait déranger son sommeil ni son repas. Je n'y ai entendu aucun bruit, pas même ces timides frottements, rampements, grincements qui, dans les lieux obscurs, marquent la mystérieuse vie des bêtes de l'ombre. La flamme de la lampe s'est multipliée en torches qu'on remue dans l'eau verte d'un petit lac; sa nappe a gardé l'uni du miroir; aucun « flocc » fait par un corps plongeant, aucun de ces rejaillissements que suivent de mouvants cercles d'onde, n'a attesté la terreur et la fuite d'un animal invisible. La blancheur de la stalactite n'est souillée par nul contact visqueux. Le recueillement qui tombe de la hauteur des voûtes n'est pas troublé par un frôlement d'ailes de chauve-souris.

Gagné par ce silence, le visiteur ne dit mot, retient inarticulée dans sa gorge l'expression

de son étonnement. Le laconisme du guide s'explique ainsi peut-être. Ce n'est pas impunément qu'on fréquente chez une majesté de nature, qu'on se frotte à des chiens qui n'aboient pas, à des lions qui ne rugissent jamais, à un enfer éternellement suspendu en menace muette, qu'on se glisse entre les colonnes qui, de partout dans la seconde salle, s'élancent pour aller se perdre dans les ténèbres. Pas une qui soit taillée sur le patron de l'autre. Celle-ci lisse comme un tronc de platane, celle-là cannelée, une troisième ornée d'un enroulement de feston, une autre encore dardant à hauteur d'homme les pointes, en façon de feuilles, d'une collerette. Les architectes devraient bien venir ici pour apprendre à se décrasser de la symétrie, de l'uniformité. Toutes différentes qu'elles soient, ces colonnes, c'est une émotion unique qu'elles produisent, une émotion sacrée, une émotion de temple, de cathédrale, augmentée par la salle où se déploient des ailes d'anges et s'érigent des saintes vierges. Les cavernes devaient induire leurs hôtes en religion. Comment ne pas croire au surnaturel, quand on vit sous le grandiose et le fantastique, quand la grotte fournit et l'église et les tableaux de ciel et d'enfer, et un

autel que voilà, avec son large entablement ; quand elle tient fixées sur vous des figures redoutables de dieux et des figures tendres de déesses ; quand elle invite au culte, qu'elle semble attendre l'adoration, et que, reproduisant, plus grandes et plus riches, les formes animales et végétales, avec des formes architecturales dont les hommes d'autrefois ne rencontraient pas les pareilles sur terre, elle allume dans les imaginations primitives l'idée d'un créateur souterrain !

Derrière le mur qui termine la dernière salle, et m'oblige à rebrousser chemin, qui sait à quelles étranges constructions il s'était complu, ce génie fantaisiste, à quelles cocasseries amusé, avec quelles facéties avaient peut-être alterné ses fureurs d'architecture ? Voici une salle toute fourmillante d'araignées gigantesques, une autre où les stalactites se suspendent en grappes de saucisson, une autre où de monstrueux poissons volants ouvrent de larges gueules comme pour terrifier encore un saint Antoine qui n'est plus-là. Vraiment, cet architecte maniait également bien le comique et le tragique...

Le guide me revient. Son mouchoir, qu'il tient par les quatre bouts réunis, forme une

longue poche pendante et gonflée par les escargots. Le cahier à couverture de parchemin, dont je l'avais vu se munir à son départ, il me l'apporte avec un encrier et une plume. C'est pour que j'y appose mon nom, à l'exemple de ceux qui ont visité la grotte avant moi. Pour ne pas contrarier cet homme, je me soumets à la formalité. De moi-même, l'idée ne me viendrait pas de perpétuer mon passage, en un lieu réputé malaisément accessible, par l'inscription de mon nom sur un registre, ou sur un arbre, ou sur un rocher, comme on le fait cependant par tous pays, en vertu d'un instinct commun à Victor Hugo, qui n'y manquait pas, et au paysan qui sait à peine tracer ses lettres. En Espagne, chaque fois que je suis monté dans un compartiment de troisième classe, j'ai vu des voyageurs tracer leur nom et la date sur une des parois du wagon.

Après m'être exécuté, je feuillette les pages manuscrites. Les pensées, jugements, réflexions, tiennent plus de place que les signatures. Ce sont des témoignages d'impression, la plupart espagnols ; quelques-uns français, encore moins d'anglais.

Dieu ! quel flot de sottises m'a sauté à la face ! Quelle impuissance à rendre ce qu'on a vu !

Quelle indigence d'idées sur un phénomène pourtant extraordinaire ! Quel vague de phrases qui auraient pu s'appliquer à n'importe quel grand spectacle naturel ! Parfois, la naïveté sauvait l'insignifiance. L'entrelacement de deux signatures d'amoureux me les montrait plus attentifs à leur amour qu'aux dessins des stalactites, heureux de s'enfoncer dans les ténèbres de la grotte pour y resserrer leur tendresse. Mais les inscriptions françaises, c'était autre chose et pis que cela. C'étaient l'étourderie devant les chefs-d'œuvre, la prétention à les mesurer d'un mot cavalier ; c'était l'occasion allègrement saisie de faire de l'esprit, de tirer de sa cervelle « quelque chose de brillant de scintillant, qui eût l'air d'une pensée », comme dit Figaro ; d'éblouir enfin par une cabriole, je veux dire un calembour, un jeu de mots. Ce cahier me faisait toucher du doigt la manie nationale.

Devant ce cahier, je n'étais pas fier d'être Français.

Le seul modeste de mes compatriotes avait écrit : « Les mots me manquent pour... » Eh bien, alors, tais-toi !

A côté, je lisais :

« Monsieur et Madame X..., de Lyon,

admirent sincèrement la grotte et regrettent non moins sincèrement l'absence de chemin de fer, de restaurant au bord de la mer, et, en général, de tout le confort de la civilisation. »

XVII

UNE VILLE MORTE — COMMENT ON QUITTE MAJORQUE.

Le point d'embarquement le plus rapproché de Minorque est la baie d'Alcudia. Chaque jeudi, entre trois et quatre heures du matin, le bateau qui, de Barcelone se rend à Port-Mahon, jette l'ancre à deux milles en mer et attend que des barques de pêcheurs lui apportent gens et marchandises. Il fait nuit, quand je traverse en voiture l'antique cité d'Alcudia, endormie, maisons closes, pas une lumière, à une demi-lieue de la mer, dans une enceinte de remparts noircie et entamée par l'effritement du ciment. Nous sommes entrés par une porte basse, ronde, coiffée d'un cintre de lon-

gues pierres rayonnantes, ouverte dans l'épaisseur d'une tour carrée, basse, que flanquent deux autres tours carrées aussi, mais hautes. Construction romaine: Alcudia remonte aux guerres puniques. Elle a été un enjeu, petit, il est vrai, des deux longues parties que l'Europe et l'Afrique ont jouées sur la Méditerranée, d'abord par les Romains et les Carthaginois, puis par les Chrétiens et les Sarrasins. Quand la conquête de l'île par les Espagnols, devenue définitive, a permis aux villes maritimes de croître sans de trop fréquents assauts, Alcudia, elle, a commencé de dépérir. Elle se vit enlever sa suprématie par Palma. Elle était de celles qui ont besoin du trouble pour prospérer, qui augmentent alors leur population de celle des campagnes environnantes réfugiées en leur abri. La sécurité revenue, ce sont d'autres villes qui en profitent, sans vieilles murailles celles-ci, sans appareil guerrier, sans aucun de ces vestiges de passé militaire qui gênent, comme un témoignage de valeur, l'humeur pacifique des commerçants. Il faut dire qu'Alcudia est aussi défavorablement située pour la paix qu'elle l'était favorablement pour la guerre. Afin d'être plus difficile d'approche, elle s'était

assise entre des marais ; ces marais l'ont défendue ; mais ils se sont cruellement payés de leur service. Dans leur profondeur vaseuse, il s'était fait une longue accumulation de fièvres. Un jour, elles montèrent à la surface, s'échappèrent à l'air et assiégèrent Alcudia plus funestement que ne l'avaient fait les Maures. Cette peste indigène agissait à la façon d'un poison lent. Elle avançait la vieillesse. Elle précipitait la décrépitude. Elle écourtait la durée d'une génération. Elle balayait la famille avant que les enfants en eussent formé une autre. Elle réduisait une à une les maisons au silence. A la fin, les survivants désertèrent, emportant meubles et hardes, comme on sort d'une ville capitulée quand on a obtenu la vie sauve.

Alcudia fut dès lors une ville morte, une Pompeï de la désertion. Pollensa recueillit ses pêcheurs de corail. Ce fut devant la plage de Pollensa que les bateaux firent escale. Ainsi le destin n'avait pas voulu que la guerrière Alcudia vécût en paix et de la paix. Elle était comme ces vieux soldats façonnés à la guerre par de longues campagnes qui, licenciés, n'ont plus rien à faire que de mourir. Ce fut, du moins, une ville en catalepsie. Elle se ranime aujourd'hui. Un peu d'air respirable flotte au-

tour d'elle. Les germes de mort qui tenaient la campagne lui soufflent encore jour et nuit leur haleine empoisonnée; elle les attaque par des machines à vapeur qui, fouillant le sol, en aspirent l'eau croupissante, les herbes pourries, la vermine des marais, précipitent ces immondices dans des canaux creusés tout exprès, pour qu'ils les dégorgent dans la grande mer purifiante. On raconte qu'après la reprise de possession d'Alcudia par ses habitants, ceux-ci s'examinaient les uns les autres, inquiets si leur visage ne jaunissait pas, ne se creusait pas comme autrefois... Le temps de me remémorer cette histoire, et la voiture ressort d'Alcudia par une autre porte basse trouée dans le rempart. A droite du chemin, un clapotement de vagues; à gauche, une rangée de maisonnettes; en face, un barrage de rochers, qui nous fait mettre pied à terre.

L'une de ces maisonnettes, ouverte en boutique au rez-de-chaussée, projette au travers du chemin une fluette lumière. C'est là qu'on passe les heures d'attente. Une quinzaine de voyageurs y sont déjà: les uns assis ou mi-couchés sur des chaises, des bancs, sur de grandes couffes remplies de piments, sur des sacs remplis de pommes de terre, les autres

debout devant un comptoir, le verre en main, buvant de l'anisette ou causant avec le patron : un vieux marin qui, les nuits d'escale, joint à sa pêche les profits d'un débit de boissons, de tabac, de menus comestibles. Tout ce monde tenant par terre, entre ses pieds, valise ou sac de voyage, tout ce monde fumant, tout ce monde jacassant. Parmi les vêtements de coutil rayé, la robe d'un prêtre fait une tache noire. Une seule femme, en mantille, qui dort, la tête reposée sur les genoux de son mari. Descendant des solives du plafond, des chapelets d'ail et la tige d'une lampe comme en ont les pauvres gens en Espagne : cuvette triangulaire en fer au fond plat, couvert d'une nappe d'huile, aux bords relevés s'allongeant à chaque angle en bec par où passe une mèche. Quand elle vient à fumer, on la mouche à petits coups de doigt. Arrive un *ciego* muni de sa guitare. Je lui donne un peu de monnaie. Il me donne, lui, du *caballero*, et j'ai, par-dessus le marché, le régal de son râclément. Un cri venu de la mer paralyse tout à coup sa main sur les cordes, un cri où il y avait du jappement, du miaulement, de l'aboïement, du hennissement, du braiement, du grognement, avec un peu de rugissement, le tout déchirant

l'oreille. C'est le vapeur qui nous appelle par la voix de sa sirène. Comme les camarades, je charge ma valise sur mes épaules. Comme eux, je marche à la suite du patron redevenu marin, d'épicier et de cabaretier qu'il était. Comme eux, je prends place dans une barque dont il se met, aidé par un autre marin, à manœuvrer les rames. Sur le flanc du navire, l'escalier de fer est appliqué. Encore une brassée et nous en saisissons la rampe, lorsque notre rameur : « Pardon, fait-il, pas si vite ! C'est deux réaux (50 centimes) par voyageur, et un réal par bagage. »

Pour mettre la main à la poche, chacun se relève. Mais, sous ce mouvement, la barque penche : « Ah ! mon Dieu ! s'écrie la femme à la mantille, nous nous noyons ! » Un enfant pleure. Enfin, péniblement, longuement, la perception se fait, cependant que, du pont du navire, des hommes, qu'on ne distingue pas, nous crient : « Dépêchez, n... de D.... dépêchez !... — Attention, reprend le rameur : c'est pas tout ça... (La barque penche et l'enfant pleure de plus belle.) J'ai à vous dire que, la semaine dernière, des voyageurs ont profité de l'obscurité pour me passer des pièces fausses. Aussi prierai-je un de ces messieurs d'allumer

une allumette pour que je vérifie la monnaie. » Soupçonnait-il juste ? Je le crus, à la bordée d'injures que lui lancèrent les voyageurs subitement plus déchaînés que la mer. « Assassin ! tu as donc juré de me faire mourir ici. Que le feu du ciel t'embrase ! » L'insulté ne perdait pas la tête. Mais, comme il se baissait pour, d'un coup de rame, éloigner la barque, une vague la souleva si favorablement pour nous qu'elle lui fit choquer l'escalier. Je saisis la rampe ; je m'élançai sur le premier degré, talonné bientôt par mes récalcitrants... C'est ainsi que je quittai Majorque.

XVIII

PORT-MAHON

Elle se montre assez mesquine, la ville de Mahon, quand, le bateau ayant stoppé, je me lève de ma couchette, où depuis Alcudia me retenait le mal de mer, pour jouir du coup d'œil avant de débarquer. Je suis au bout d'une langue d'eau guère plus large que la Seine et dont je ne vois point la naissance. Elle s'allonge en courbe légère entre des rochers tantôt plats, tantôt bossués, tantôt mame-lonnés, encroûtés d'une mince couche de terre blanchâtre qui porte quelques herbes : de la mauve, de la camomille tremblant au vent du matin. Au fond du paysage, de rares oliviers.

En tournant le dos à ce cul-de-sac maritime, face à la haute mer, par conséquent, le côté gauche du canal apparaît couvert de bâtisses en briques : un hôpital militaire, un arsenal, un fort que cachent à moitié des épaulements en terre avec des embrasures pour les canons. On voit poindre leur cou. D'autres canaux partent de celui-ci, poussent une pointe dans les terres, y serpentent. Deux d'entre eux se joignent, et c'est une île, ou bien, sur le point de se rencontrer, un roc, qui a résisté à la morsure des vagues, les sépare et c'est une presque-île. Un lazaret l'occupe. Point de vie apparente dans ces vastes constructions, sauf sur le glacis du fort, où je vois une file de fantassins, vêtus de toile blanche, se diriger vers un champ de manœuvres qui s'étend dans un intervalle de terrain resté nu. Sur le côté droit, au plus loin que mes regards peuvent aller, des ruines toutes noires, comme calcinées, très basses. En avant d'elles, un village qui paraît crayeux à force d'être blanc, et enfin, à quelques longueurs de bras, Mahon qui se dresse, surplombant presque au-dessus du port, de la hauteur sur laquelle il est bâti. On a l'impression, n'ayant pas encore quitté le bateau, d'être sous la ville, d'entrer, de

s'enfoncer dans ses fondements. On est dominé même par des terrasses, situées au troisième plan, d'où de bonnes femmes, passant la tête entre des linges suspendus à des ficelles, regardaient s'avancer le navire comme elles auraient regardé une procession.

En dépit de cette escalade de la montagne par des maisons en chaos, il n'est pas imposant, ce bloc d'habitations. Aucun clocher n'en émerge. Aucune masse d'édifice n'y carre son dos. Le quai ne fait qu'un avec la ville. Il en est comme un boulevard ombreux, quoique sans arbres, sous le couvert que lui font les hauts murs de magasins militaires, creusés dans le roc même. Des soldats y engouffrent des sacs de farine. Des uniformes partout : sur le pont du bateau, encombré de militaires retour de congé ; sur le quai, où leurs camarades les saluent bruyamment ; sur le port, traversé par un canot que monte un officier supérieur ganté, chamarré, opulemment épauletté, et que lancent comme une flèche huit rameurs de la flotte, imperturbables dans leur assiette, décisifs et d'ensemble dans leurs mouvements. A la vue de ce fonctionnaire maritime me reviennent à la mémoire et Palma, et le lazaret, et l'inspection sanitaire

esquivée. Je revois mes vêtements et mon linge, happés par les bras d'une machine qui me les rend tout fumants de vapeur, et déjà j'interroge un de mes camarades de bord pour qu'il me dise où cette vexation nous est réservée. Mais lui :

— Eh quoi ! ne savez-vous pas que nous sommes en pays civilisé ?

Le ton sur lequel il a prononcé recèle tant de mépris pour les habitudes d'esprit majorquines qu'Alcudia, où nous étions il y a cinq heures, en est reléguée dix fois plus loin. Sommes-nous donc passés d'un monde à l'autre ? De fait, l'impression du débarquement est toute différente. Quoiqu'il tombe du ciel la même pesée de chaleur, il y a de la gaieté ici. On rit, on chante dans les buvettes qui, le long du quai, font suite aux caves pour subsistances militaires. Guidé par un gamin qui, sans mot dire, sans m'en demander permission, s'est emparé de ma valise, je grimpe sur le pavé pointu d'une ruelle qui va se perdre dans une petite place en plan incliné.

L'hôtel est là. Les fenêtres en seront un bon observatoire. Il me déplairait d'être logé sur une cour dans un pays dont les habitants

vivent dans la rue et pour la rue. Ici, la rue n'est pas un chemin pour aller d'un point à un autre. La rue est un lieu où l'on mange et où l'on boit, où l'on digère, où l'on cause, où l'on bâille, où l'on songe, où l'on joue, où l'on conte fleurette aux femmes, où les femmes raccommodent leurs robes, où on lit son journal, où l'on prend son café, où l'on débat d'affaires, où l'on se ferait faire la barbe, n'étaient les mouches, où l'on ferait l'amour, n'était la pudeur.

Mon observatoire, donc, est favorablement situé. A gauche, la ruelle par où je suis monté plonge si précipitamment que le débouché en est comme un trou, un égout qui avale des passants et qui en rend d'autres. Au devant, j'ai l'informe façade d'une église du xviii^e siècle dédiée, comme une inscription l'indique, à Nuestra Señora del Carmen. Au centre de la place, des tréteaux supportent des planches qui supportent des poissons. Poissonnerie démontable et en plein vent; vraiment, cela est singulier. En pays espagnol, j'ai toujours vu la poissonnerie en larges tables de marbre ou de pierre, sous une voûte très haute d'où s'abaissent les barreaux d'une façade de grille. Attenant à l'église, un ancien cloître dont

j'aperçois par la porte un pan de la cour intérieure et une arcade en ogive de la galerie qui l'entoure. C'est dans cette galerie qu'est installé le marché public, à en juger par le nombre de femmes y entrant et en sortant en fourmillière, un panier au bras. Pas belles, non, pas ressemblantes aux Palmesanes. Elles vous ont des maigreurs et des sécheresses de sauterelle, la coupe du visage irrégulière, les jambes trop courtes pour le buste, un teint brûlé comme le sol de leur île. Leur sang n'est pas florissant ni leurs formes épanouies. Les lignes de leur corps sont aussi capricieuses que le dessin de la place qu'elles traversent avec des mouvements fébriles de chevreau. Elles sont coiffées d'un foulard, jaune ou noir, selon l'âge. Le *rebosillo* n'a pas pris terre jusqu'ici.

Des soldats passent par groupes, flânant, les mains à leur pantalon rouge. Les maisons ont leur dehors badigeonné au blanc de chaux. Les volets sont d'un vert outré. Le carreau scellé dans le pan perpendiculaire des marches d'escalier est violet et le ciel est bleu. Cela fait cinq couleurs, presque autant qu'en arbore l'arc-en-ciel. Elles flamboient sous le soleil ardent. Elles me forcent à cligner des yeux, à rabattre les persiennes. Or, sur la

devanture d'une boutique de barbier, je lis : *Peluquero y sangrador*. Et au-dessous de l'enseigne se recourbe la figure d'un volumineux tranchant à saigner. Un barbier qui saigne ! O Gil Blas ! O docteur Sangrado ! vos pratiques ne sont pas perdues. Votre médecine a ici ses derniers sectateurs. Qu'en dites-vous, commis-voyageur, qui me vantiez Minorque pour sa civilisation ? Ce barbier qui saigne vaut bien le lazaret de Palma ! Je voudrais assister à cette opération de chirurgie. Mais le patron d'hôtel à qui je fais part de mon désir me désenchante d'un mot : Cette enseigne ne marque que l'entêtement du barbier à conserver une fonction dont furent pourvus ses ascendants. Cette enseigne la perpétue honorairement. C'est presque une enseigne nobiliaire.

Cet hôtelier a été en France. « J'ai appris, me dit-il d'un air suffisant et bonhomme à la fois, la cuisine de votre pays. Je sais que c'est celle dont s'accommodent le mieux les étrangers. » Il a donc organisé un hôtel véritable. A la différence des méchantes auberges de Majorque, où le menu est invariable, où il ne vous est pas servi le quart des denrées du pays, où vous vous nourririez toute votre vie sans vous douter des confiseries indigènes, comme si elles

n'étaient pas pour votre bouche, où on n'est jamais plus de six commensaux, tablée insuffisante pour entretenir la gaieté, où le vin est âpre, la viande sèche, la salle à manger morne de contenir deux fois moins de monde qu'elle en peut, si bien que la dernière bouchée encore entre les dents, on se hâte de quitter la place; ici l'heure du repas provoque une expansion. Dès l'entrée, l'oreille est amusée par le tohu-bohu des casseroles, le cliquetis des assiettes, les bruits de rissolement et de friture et de l'ébullition de l'huile tombant sur la poêle. Les marmitons courent, se répondent. Il arrive vingt, trente, quarante pensionnaires, beaucoup d'officiers de la garnison. Leur visage se dilate à la vue des hors-d'œuvre abondamment étalés: « Je vous l'avais bien dit que nous étions en pays civilisé ». C'est mon commis voyageur qui m'interpelle tout en plongeant la serviette sous le menton. En pays de cuisine tout au moins. C'est un progrès, évidemment, je le reconnais sans rire. La perfection des plats va de compagnie avec l'affabilité, l'esprit de société. C'est pourquoi nous sommes les premiers cuisiniers du monde.

Cela se sent que nous sommes plus près de la France. Bien que la géographie englobe ces deux îles sous une même dénomination,

je m'aperçois que Majorque est aimantée par l'Afrique, Minorque par l'Europe. Je m'en aperçois en errant par les rues. Je remarque chez les hommes un marcher plus prompt, une physionomie plus ouverte; chez les femmes plus de mobilité et l'absence de cet air rêveur que répandent sur le visage des Majorquines leurs grands yeux noirs toujours vagues. Le type arabe, si commun à Majorque, est introuvable. La raison? Elle est dans ce passage d'un historien espagnol : « *Poblada la Balear menor por la fuerte raza catalana a costa de la servidumbre y casi interminio de la sarracena.* Minorque fut peuplée par la forte race catalane à cause de la servitude et de la quasi extermination de la sarrasine. » C'est en effet une colonie exclusivement catalane que Mahon. Même langue qu'à Barcelone avec mêmes intonations. Mêmes noms sur les boutiques. Même esprit mercantile et industriel. Même accès aux choses de France. Je rencontre un attroupe-ment. C'est un colporteur auvergnat qui, son ballot de tissus et de couvertures défait et amoncelé à ses pieds, tient langue, en un baragouin de français, de languedocien et de catalan, à vingt commères curieuses de sa pacotille autant qu'heureuses d'amuser leur oisiveté.

Même incurie d'art. Dire que sous la conduite d'un obligeant jeune homme que m'a prêté le consul de France, j'ai battu la ville, visité églises, anciens couvents, mairie, cimetière sans trouver d'autres témoignages d'art que les mascarons sculptés au mur de la galerie du cloître converti en marché. Il est vrai que ce cloître est le plus antique des monuments de Mahon. Il remonte au xvi^e siècle. « Il y a le musée à voir, me dit mon jeune Mahonnais. — Un musée ici? — Et qui est fermé ordinairement. Mais je connais le portier. Il a sa maison tout près de la cathédrale. Il se dérangera bien pour aller nous ouvrir. » Ce portier était un tailleur qui, pour nous contenter, mit la meilleure grâce à invectiver sa femme parce que lui ayant ordonné de descendre avec les clefs du musée, du premier étage au rez-de-chaussée, où, les jambes croisées il travaillait, elle ne se hâtait point.

« Musée », c'est l'inscription tracée au-dessus d'une porte basse. Mais les statues et les tableaux je les cherche en vain. Je vois, sous vitrine, des oiseaux empaillés, des insectes épinglés, des coquillages, des tortues, l'inévitable cachalot qu'on rencontre dans tout musée de ville maritime et qui, par un prodige noté sur une pancarte, est venu s'échouer à des mil-

liers de lieues de ses eaux préférées, un boulet terreux et rouillé que vous trouverez dans tout musée encore de place forte — et qu'une pancarte encore vous donne comme le plus volumineux de ceux que la cité a eu le malheur de recevoir en ses bombardements, la plume d'oie dont fit usage un saint évêque de jadis, l'inévitable vase exhumé, romain, carthaginois, grec ou étrusque selon la fantaisie du propriétaire du champ d'où cela fut déterré, enfin la collection de bibelots, de fétiches, d'armes exotiques léguée à sa ville natale par un concitoyen au retour d'une fructueuse exploitation dans les Amériques. Le seul inattendu de ma visite est une série de six dessins en couleurs, de la main d'un Anglais qui ne les a pas signés. Ils datent du siècle dernier, du temps de la domination anglaise. Ils caricaturisent des Mahonnais et Mahonnaises, les peignant en leur débraillé domestique, en leur accoutrement de cérémonie, ridiculisant leur mise, leur maintien, leur physique, s'appesantissant avec une bouffonnerie satirique sur les deux vices qui devaient choquer le plus les Anglais : la paresse et la saleté.

La paresse : un Mahonnais dort debout dans un champ au milieu de cochons qu'il est censé

garder. La saleté : une Mahonnaise cherche des poux dans les cheveux de son mari. L'obésité des Catalanes sur l'âge a donné aussi à rire et à dessiner à cet observateur et moqueur anonyme, qui devait avoir les yeux trop façonnés à l'effrayante maigreur des femmes mûres de sa nation : Quelque officier qui s'est, de la sorte, désennuyé du monotone emploi de citadelle méditerranéenne que l'Angleterre imposait à plusieurs milliers de ses soldats parmi une population hostile, mais passivement, en quoi elle ne fournissait même pas le passe-temps de représailles. La sobriété de celle-ci n'a pas moins surpris ses préjugés. Il a vu un jour un Minorquin dîner d'un melon sur le pas de sa porte et, le sommaire de ce repas lui ayant paru plaisant, il l'a accentué dans le dessin par une extraordinaire maigreur de l'homme. Ah ! si celui-ci avait su peindre ! Peut-être que, sous son crayon, le contraste d'une trogne de buveur anglais eût été pour moi, Français, plus plaisant encore. Raillerie à part, ces dessins ont ceci de précieux qu'ils ressuscitent les vieux costumes. J'y vois que les Minorquins étaient coiffés, comme le sont aujourd'hui encore les paysans catalans au nord de Barcelone, de la *gorra* (bonnet) rouge ;

que, les jours d'apparat, les femmes se chargeaient de bijoux de corail qui tranchent si vivement sur le noir des robes et sur le noir des cheveux. A la suite de ces humoristiques peintures est cloué un plan de l'exposition de Paris en 1867. C'est évidemment le portier du musée qui en est à la fois le conservateur.

A l'hôtel de ville, il subsiste deux vestiges anglais : une inscription pour mémoire d'une salle construite ou réparée, et le portrait d'un Minorquin qui, s'étant enrôlé dans la marine anglaise, y fit son chemin. C'est surtout le cimetière protestant qui est plein d'eux. Sur les tombes, on lit les noms d'officiers supérieurs de terre et de mer, morts en paix pendant les trois occupations britanniques — de 1708 à 1756, de 1763 à 1782, de 1799 à 1803 — ou tués à l'ennemi, lors des victorieux assauts que les Français donnèrent à leurs troupes, en 1756 d'abord, puis en 1782. Ce triple séjour forcé en amena de volontaires. Des garnisons ne se succèdent pas pendant soixante-dix ans en terre étrangère sans appeler la visite de parents et d'amis. Gagnés par la splendeur du ciel et la tranquillité de la vie, ceux-ci y firent des hivers, et, la tradition s'en prolongeant, même après le retour de l'île à

l'Espagne, dans les familles qui ont des ascendants enterrés ici, d'autres Anglais sont venus, qui ont grossi ce coin de patrie mortuaire. Les corps des officiers français ont été ensevelis dans le cimetière catholique. Ils continuent morts, l'alliance de leur vivant avec les Espagnols. Ils ont chacun leur petite chapelle grillée. Sur le mur du fond est encastrée une pierre noire comme de l'encre, dont il y a une carrière dans les environs. C'est une originalité géologique de Mahon. Tout autour, la pierre blanche. Quand on se place au milieu de ce carré de chapelles et que, de n'importe quel côté l'on se tourne, on voit ces plaques de deuil interrompre à intervalles réguliers l'éblouissement de la pierre blanche, on est violemment saisi par ce que ces deux couleurs ont de significatif en leur opposition. En s'approchant, on voit briller sur le noir les caractères dorés de l'épithaphe. C'est une lecture instructive. Pour moi, je n'y manque jamais. J'y recueille des expressions de douleur neuve, des cris d'abîme savoureux. Je les rapporte à la nature environnante, à ce que je sais du caractère des habitants. Dans le cimetière de Palma, rien ne m'avait frappé que la béatitude résignée des enseignes funéraires.

Ce n'est pas une tombe de Majorque qui m'eût donné celle-ci :

ICI

REPOSE FRANCISCA SOLEUS

AGÉE DE QUATORZE ANS

ASSASSINÉE PAR SON AMANT, LE 9 AVRIL 1836

Cette jeune beauté a été prématurément enlevée au monde par celui-là même à qui elle avait juré sa foi. Sa candeur, son innocence, sa tendresse auraient retenu la main la plus furieuse. Mais lui, âgé de seize ans à peine, fut facilement abusé par les inventions que des monstres de méchanceté avaient faites sur notre fille chérie. Qu'il soit maudit pour avoir consommé son infortune et la nôtre ! Aux larmes, aux cris, au deuil des parents de Francisca Mahon a uni son affliction. Mais, assez pleurer. Si Francisca a abandonné le terrestre séjour, c'est pour aller au ciel où les anges l'ont emportée de leur vol rapide.

Voilà, me dis-je, encore surpris de la trouvaille, et la relisant sur la pierre, puis sur le calepin où je l'avais transcrite, voilà une caractéristique attestation de fureur espagnole, voilà un beau crime. Voilà une passion ardente comme la lumière où je baigne ! Quelle précocité dans l'amour ! Lui seize ans, elle quatorze. Plus jeunes que Roméo et Juliette. Et, avec cette jeunesse, la féroce jalousie d'un Othello. Dans cette puberté, un despotisme de passion qui n'éclate ordinairement qu'à la plénitude de l'âge. Il n'y a

que les terres brûlées et volcaniques pour produire cette ferveur de sang. Si la jeunesse du meurtrier m'étonne, encore plus cette clameur de malédiction jetée par les parents de la victime et l'impudeur bien méridionale avec laquelle ils dévoilent l'amour ressenti par leur enfant. Ici, point d'hypocrisie de mœurs. La famille ouvre ses secrets. Elle ne fait pas mystère d'une liaison que les préjugés imputent à faute tant que le mariage ne l'a pas consacrée. Elle reconnaît le droit à la passion et à la passion satisfaite bien avant la majorité. Ce qui passerait ailleurs pour du vice précoce, ce qu'on cacherait comme un répréhensible penchant, ce père et cette mère le proclament. Le christianisme qui fait de l'amour un péché n'est donc point passé par là? Ils sont païens, en effet, et, sans le savoir, les auteurs de cette épitaphe, doublement païens et par cet aveu d'amour, dont la tranquille inscription est digne d'un adepte de la religion naturelle, et par la vengeance qu'ils appellent sur le meurtrier. Ils sont païens encore par leur mépris de la vie. Ils ne s'élèvent pas tant contre le coup de couteau du tout jeune homme que contre l'injustice de l'exécution, contre l'insultante opinion qu'il avait de sa

maîtresse, contre l'infidélité qu'il lui reprochait, contre le renom de duplicité qu'en la tuant il lui laisse.

C'est un châtiment qu'elle n'avait pas plus mérité que Desdemona, le soufflet du More. L'excuse du meurtre par amour est au fond de cette épitaphe : « Tue-moi, c'est ton droit, puisque je ne t'aime plus », dit Carmen à don José dans la nouvelle de Mérimée : — « Il ne t'était pas permis de me tuer quand je t'aimais encore », dit la morte enterrée là. Le seul crime est d'avoir deux amants à la fois.

En sortant, mon guide et moi, du cimetière, nous passons devant le *deposito* situé en retrait de la porte. On appelle ainsi en Espagne un bâtiment bas qui enferme une salle suivie d'une petite pièce, où dans leur cercueil ouvert sont déposés les cadavres pendant vingt-quatre heures, puis on les enterre. Cette exposition du corps est pour s'assurer qu'il est bien trépassé, que les médecins qui l'ont déclaré tel ne se sont pas trompés. Un fil de fer dont le bout est placé dans la main du mort présumé traverse la cloison et aboutit à une sonnette pendue au mur de la petite pièce. Celle-ci sert de logement à un homme qui est à la fois le gardien du *deposito* et le vérificateur de la

mort. Tout le temps que le cadavre est exposé, il a pour obligation de ne point bouger de son réduit et de ne pas s'y endormir afin d'entendre le tintement de la sonnette au cas où le mort se réveillant presserait le fil de fer. Or, j'avais lu le matin même, dans le loisir d'un court repos au café, un article du journal de Mahon où ce gardien était attaqué. On l'accusait de boire immodérément de l'anisette, ce qui avait pour effet de l'assoupir. Dès lors le mort pouvait se réveiller, sa main presser le fil de fer, la sonnette faire drelin, drelin, notre homme n'avait plus d'oreilles. Autant dire qu'il volait ses appointements à la municipalité. Mais le rédacteur ne tardait pas à s'élever au-dessus de ces mesquines considérations d'argent pour sauvegarder la chance qu'avaient ses concitoyens décédés de revenir à la vie en pressant un fil de sonnette. Cette résurrection une fois admise, l'auteur de l'article en partait pour tracer l'effrayant tableau du mort se réveillant de nouveau dans le cercueil cloué, et, s'il parvenait à le briser, se heurtant aux parois de la niche de pierre.

Curieux de voir celui dont le sommeil était susceptible d'avoir de si effroyables conséquences, j'entre dans le *deposito*. Aucun ca-

davre, heureusement. Dans la petite pièce, je trouve le gardien. Intérieur misérable : un lit en fer avec paille et matelas sans drap ni couverture. Sur la plaque de la cheminée, un trépied supportant un pot de terre ; des planches en étagère ; un lévier où mon homme en manches de chemise lave quelque vaisselle. A notre pas, il se retourne, nous montre un long nez narquois plongeant vers une épaisse barbe noire, se lève, s'essuie les mains à un torchon retenu par un clou à la muraille et demande ce qu'il y a pour notre service :

— Rien. Je suis un étranger qui passe et comme j'ai lu ce matin un article contre vous, cela m'a inspiré de vous voir.

— Pas d'importance... Exagération... Un envieux qui convoite ma place... Conscience tranquille... Ah ! les morts qu'on enterre sont bien morts, allez.

Un haussement d'épaules accentue franchement le dédain de ses paroles. Il n'en tient pas moins à me confirmer la sûreté du système de vérification, et, passant dans la grande salle, il touche, à l'effleurer seulement, le fil électrique. De l'autre côté de la cloison, la sonnette en retentit, à l'entendre même du dehors.

— Eh bien, ajoute-t-il en me regardant avec fierté, à supposer que je m'endorme, ne voilà-t-il pas assez de sonnerie pour me réveiller?

J'opine et le laisse sur sa satisfaction de cette épreuve.

Qu'y a-t-il encore de remarquable à Mahon? L'arsenal, l'hôpital maritime, l'échelonnement de constructions militaires modernes situées de l'autre côté du goulet jusqu'au large. Tout le monde les vante sans me tirer de mon indifférence à l'égard de ces démonstrations guerrières qu'à grand peine on a fait faire à la roche. Je préfère m'en aller vers ces longues ruines qu'à mon débarquer j'ai entrevues. Elles sont celles d'une forteresse dont le nom San-Felippe est pour les Mahonais synonyme de bastille. Un chemin y conduit parallèlement au port. Après vingt minutes de marche entre des murs bas qui bordent de maigres champs, la vue noyée dans la poussière dont les grains voltigent en myriade d'insectes, j'arrive au village qui l'avant-veille m'avait paru crayeux. On l'appelle Villa Carlos. Il est de fondation anglaise. Rues larges coupées à angles droits. C'est là que logeaient les prostituées dont une garnison étrangère a plus besoin encore qu'une nationale. C'est là

qu'elles logent encore. Il y en a une qui de sa fenêtre me sollicite si frénétiquement que je m'arrête à contempler ses mouvements d'écuireuil en cage, ses baisers envoyés par kyrielle. Peut-être ce trémoussement est-il pour me faire entendre qu'elle a le diable au corps et que sa vivacité est un ingrédient qui compense sa laideur. Ses baisers bruissent encore que je suis hors de portée de ses œillades. Je viens de déboucher dans une esplanade fermée sur trois côtés par de vastes casernes bâties de briques et dont le délabrement de façade dénonce un long abandon. Encore des constructions anglaises. Elles m'imposent d'autant plus que dans Mahon aucun monument n'en approche pour la dimension. Je n'y étais pas préparé. D'un terrain qui danse, comme on dit en Espagne, passer à un carré soigneusement nivelé pour le pas des troupes ; d'un tohu-bohu de terrasses endimanchées de badiageon, passer à ces trois masses austères et rectilignes, je ne saurais pas un mot d'histoire que je me douterais bien, à ce contraste, qu'une main étrangère s'est abattue ici et y a mis son empreinte. Ces casernes et la forte garnison qu'elles devaient tenir m'expliquent les maisons basses d'alentour, excroissances de vice

qui poussent autour de toute accumulation d'hommes. Quelques cabarets et quelques maisons de filles ont survécu au départ de ce qui les avait fait naître. Seulement l'anisette y a remplacé les liqueurs saxonnes et il y a beau temps que les filles ont désappris les mots de langue anglaise indispensables à leur commerce. L'esplanade est vide et les trois façades se regardent bêtement. M'étant approché de l'une d'elles, j'entends des coups de marteau de cordonnier, nombreux, multipliés. J'entre. Sur le mur d'un corridor est apposée une affiche blanche. C'est un arrêté de la municipalité de Mahon qui stipule à quelles conditions les pièces de la caserne sont livrées à des cordonniers pour qu'ils y établissent leur atelier, et quelle police ils sont tenus de faire eux-mêmes en vue de la propreté et de la conservation du bâtiment. Une garnison pacifique et laborieuse a donc succédé à la garnison belliqueuse et oisive.

Les ruines du fort San-Felippe sont tout de suite au delà. Ruines, le mot est trop pour la chose. C'est décombres qu'il faut dire. Car ces fortifications, si dures, à en juger par la longueur des investissements et les flots d'hommes qu'il fallut jeter sur elles pour

en venir à bout, ont été démolies avec tant de zèle, que l'emplacement des remparts n'est marqué que par des bordures de pier-raille et de briquetaille franchissables d'un saut et qui s'allongent, se joignent, s'écartent, se croisent, de manière à former des triangles et des rectangles. Plus de fossés, des ravins. Deux anses échancrent faiblement cet espace rocheux long d'une demi-lieue, large de moitié, qui s'étend à droite du goulot de mer jusqu'au grand rivage. Un sentier y a été pratiqué qui, s'aidant de degrés, grimpe et dégringole. Je m'y engage. Mon pas fait plonger des crabes qui, une fois le soleil couché, se hissent à peine au-dessus de l'eau, jouissant de la fraîcheur de l'air et d'être caressés par l'écume à chaque flux. Je vais aussi jusqu'à un fossé plus large et plus profond dont les parois ont subsisté à l'état de murs, quoique les briques s'en déchaussent sous la main comme des dents qui branlent. Des orifices de souterrain en trouent la base. Au bout de quelques pas de pénétration, je les trouve bouchés. Ils devaient s'allonger sous la citadelle et donner lieu de la miner. Ayant escaladé le mur opposé, je vois, à cinquante pas, un corps de garde. Au-devant, les

soldats du poste jouent à la boule. Une sentinelle les regarde faire jusqu'à ce que, m'apercevant, elle vienne à moi, et, poliment, m'engage à rebrousser chemin. Elle m'explique que si cette extrémité de terre est interdite, c'est qu'on y donne trop aisément des yeux sur le fort d'en face, dont les batteries, sur le bord opposé du détroit, me sont en effet visibles. J'obéis ; je choisis, pour m'y coucher, une table de rocher, et, là, amusé par la lente et défiance émersion des crabes, la pensée distraite parfois par les éclats de voix des soldats discutant sur un point de leur partie de boule, je m'abandonne à repasser ce que je sais des vicissitudes de ce terrain.

Aujourd'hui presque désert, abandonné à la garde de huit hommes et d'un sergent, il s'est vu disputer autrefois par les Arabes, les Espagnols, les Turcs, les Anglais et les Français. C'est par milliers que chacun de ces peuples y a laissé des siens. C'est que, par le fort qui se dressait ici, entre les vagues et des circonvallations granitiques, on tenait la ville, on tenait le port, on tenait l'île, on tenait tout un district de Méditerranée. On pouvait s'élancer de là secrètement et bien armé sur un point à dévaster. Rien à craindre des indi-

gènes, ils étaient trop peu nombreux pour tenter un coup. On ne se mêlait pas à eux. On vivait loin d'eux quoique tout près; on n'avait pas affaire à eux. On pouvait embarquer et débarquer sans qu'ils en eussent connaissance. Je ris encore d'avoir lu dans un historien minorquin l'étonnement de ses compatriotes à la vue des soldats anglais venant en 1763 remplacer les Français dans la forteresse, en vertu du traité qui finissait la guerre de Sept ans. Ils ne savaient rien de la stipulation. Un beau jour, de nouvelles couleurs sont hissées au faite du donjon. Les prostituées de Villa Carlos sont obligées d'apprendre un peu d'une langue nouvelle. Les bouchers de Mahon voient s'augmenter la commande de viande pour la garnison. L'opération se fit, raconte l'historien, aussi simplement que si c'eût été une relevée de troupes d'un même pays.

Les indigènes étaient indifférents à qui posséderait la clef de leur île. La religion seule de leurs conquérants les touchait. A cause de leur protestantisme, les Anglais donnèrent de l'inquiétude au clergé. Il craignait pour ses couvents, pour ses privilèges, pour sa domination temporelle, pour sa levée de dîmes. De nombreuses pages de

l'historien minorquin roulent sur ces transes, sur les démêlés du gouverneur anglais avec l'évêque de Minorque et aussi sur le qui-vive des Minorquins à l'égard des entreprises amoureuses d'officiers anglais contre leurs femmes et leurs filles. Les prostituées de Villa Carlos ne suffisaient pas. Des uniformes soupiraient sous des balcons au risque des coups de couteau dont la jalousie catalane sait défendre l'honneur marital et paternel. L'amour-propre national en a-t-il fait accroire au chroniqueur? Il assure que les hommes hauts et blonds en furent pour leurs attentes nocturnes. Une preuve, dit-il, de leur insuccès, c'est que certains d'entre eux s'en prirent à un couvent de Sainte-Claire. Ils le forcèrent, enlevèrent les religieuses dont trois s'amourachèrent de leurs ravisseurs jusqu'à les épouser. Cela fit scandale. Cette assurance que le sang anglais ne s'est pas mêlé ou à peine au catalan, une flânerie à travers la ville la confirme. Je n'ai pas remarqué un teint britannique, fût-ce décoloré, une taille britannique, fût-ce rapetissée par un siècle bientôt de reprise minorquine. Pendant leurs soixante-dix ans — notre captivité de Babylone disent les prêtres — ils ont dû faire peu de faux Minorquins. Pas un mot de leur

langue ne s'est infiltré dans le parler indigène. Ils n'ont même pas laissé un dépôt de haine dans les mémoires.

Le fort de San-Felippe avait été détruit en 1782, dix-sept ans avant leur expulsion définitive. Il en avait coûté tant d'hommes aux Français alliés avec les Espagnols pour le reprendre, après l'avoir pris non moins meurtrièremment en 1756, qu'on convint de l'incendier. Ce fort avait une vertu : il versait de l'héroïsme au cœur de ses défenseurs et de ses assaillants ; il attirait les coups furieux et il les rendait. Il fut au XVIII^e siècle un rendez-vous de duels entre nations. On venait s'y battre loin du territoire disputé, loin du nœud même de la guerre. En 1756, l'Europe écoutait le canon du fort de San-Felippe et de son assiégeant le duc de Richelieu. La fortune du duc dépendait du degré de résistance de la citadelle. A Paris, on attendait sa victoire pour hausser le ton dans les pourparlers de paix. Mahon accapara une guerre comme en ce siècle-ci Sébastopol. Ces deux sièges se ressemblent. Mêmes obstacles de nature, même ténacité à la défense, même folie heureuse à l'attaque. Bataille de mer ici et là, répondant à celle de terre. La ressemblance descend jusqu'aux

détails. Ainsi les Anglais à Mahon comme les Russes à Sébastopol minent la citadelle. Un désarroi fait manquer l'explosion.

Pendant que ces formidables luttes mettaient l'enfer sur terre, les habitants tremblaient, tapis dans les montagnes. La ville, à leur retour, est hideuse des plaies que les boulets des deux partis lui ont faites. Par les rues en dégringolade, des maisons éventrées ont laissé couler leurs entrailles jusque dans la mer. Aussi Mahon, rebâti, est-il dénué maintenant de la poésie des vieux édifices. Et comme on sent que cela manque dans une ville, la vétusté de certains murs, le suranné de certaines façades avec la coupe antique de leurs fenêtres, et ce silence des anciennes rues, qui tient le milieu entre la bruyance des quartiers neufs et le recueillement du cimetière ! Le moderne est prosaïque. Il est bon de le corriger par un noble maintien du passé. Mahon n'a même pas de ces vieux remparts dont la vue quotidienne incite les enfants à de belliqueux simulacres, les porte à combattre à coups de pierre. Si j'en avais vu tirer à la fronde, je me serais rappelé ce que Tite-Live rapporte de l'habileté des naturels des Baléares, à cette rudimentaire balistique, dont la faible mal-

faisance caractérisait déjà la douceur de la race... Quant aux remparts modernes d'en face, ils ont la mine basse, ils se dissimulent. Ils ne me disent rien. Ils n'ont pas fait œuvre de destruction. Ils sont plus arides à mon imagination que le rocher sur lequel je rêvasse en attendant que le soir tombe et que mon estomac me rappelle à l'hôtel. Les soldats ont cessé de jouer aux boules. Je ne les entends plus. Le crépuscule, à mesure qu'il restreint l'étendue de mon regard sur cet espace nu, m'en agrandit la vision intérieure. Le grand jour était trop brutal. Il ne laissait pas de jeu à mon dévergondage. Bien venue soit l'obscurité quand une bonne fatigue jette son ombre, elle aussi, sur nos pensées, et que l'imprécision de nos images répond à celle des formes de la nuit.

Cette langueur, que pour la deuxième fois au cours de ce voyage je savoure avec délices, me fait prendre d'abord pour enfants de ma rêverie des voiles triangulaires blanches qui passent lentement, silencieusement, sur le canal, puis disparaissent derrière une avancée de rochers comme des voiles de féerie derrière la coulisse. Elles vont vers la haute mer, se suivant à courte distance. Ce sont des barques de

pêcheurs qui se rendent au large. Les hommes qui les montent ne parlent pas. Étendus tout de leur long, ils semblent sommeiller, sauf celui qui tient le gouvernail. Je distingue son large et rond chapeau de paille. Un moment après, c'est un vapeur qui passe, lentement, lui aussi, en navire qui n'a pas encore pris son élan. Non moins subitement, il disparaît. Mais alors, comme s'il veut crier sa joie d'être rendu à l'espace, voilà qu'il fait éclat de sa sirène, qu'il lâche sa réserve de cris d'animaux pareils à ceux qui m'ont tant étonné au départ d'Alcudia. Les petites barques filaient discrètes. Le grand navire pétarade. Je préfère la mystérieuse glissade des voiles blanches.

A mon retour à l'hôtel, j'apprends que ce vapeur-là est le mien, celui qui m'a porté ici et qui devait, le lendemain, me reprendre pour Barcelone. Ayant trouvé abondance de passagers pour l'Algérie, il n'a pas voulu laisser à un concurrent étranger le bénéfice de leur transport. Voilà bien le sans-gêne espagnol ! Et trois jours à attendre un autre vapeur ! Je vais les employer à courir l'île. Demain donc, après déjeuner, je monterai dans la diligence de Ciudadella.

Je m'y rencontre avec un Français, une sorte de camelot routier qui se vante de connaître six langues et qui les estropie toutes, y compris la sienne, et qui humilie mon amour-propre national en mangeant à même une grappe de raisin noir. Pourvu que les deux vieilles dames en grand deuil qui causent au fond de la diligence n'aillent pas croire que tous les Français mangent ainsi le raisin. Heureusement, au premier village où nous faisons halte, il descend. Le conducteur lui glisse, de l'impériale, sa pacotille sur les épaules, et voilà mon homme sur la place, qui tire de son sac des jouets d'enfants et qui se met à siffler dans un roseau pour attirer la marmaille.

Nous en avons pour six heures avant d'arriver à Ciudadella. La route que nous suivons est l'unique grande route de Minorque. Elle parcourt l'île en sa longueur. Comme d'un bout à l'autre elle se tient à égale distance des deux rivages, et qu'elle trace de l'est à l'ouest une raie médiane, les géographes la comparent à une épine dorsale, et les chemins qui, perpendiculairement, s'en détachent, à des côtes. Pour achever la comparaison, c'est de la chair qu'il faudrait autour, je veux dire de la terre

grasse arrosée de ruisseaux. Or, le pays est sec, brûlé sous une atmosphère flambante. Nous passons des torrents desséchés. Dans les villages où nous arrêtons, les habitants sont retirés au plus frais de leurs demeures. Porte et persiennes closes ne laissent passer d'autre bruit que l'agaçant tic-tac des marteaux de cordonnier. Des cordonniers partout.

— Sans le soulier qu'on exporte, me dit mon voisin de diligence, la moitié des habitants serait réduite à s'expatrier. Les Français ne nous achètent plus notre vin. Ah ! nous sommes bien mal gouvernés !

Cependant, nous allons entre des vignes ponctuées d'oliviers. De loin en loin, une maçonnerie jaunâtre entrevue derrière une haie de cyprès. C'est une ferme. A moitié chemin de Ciudadella une verrue de rocher énorme, une montagne sans liaison, sans ramification apparente, sans contrefort, sans rampelement de racines, phénomène que j'ai déjà remarqué à Pollensa. Cette fraise au milieu du dos de Minorque (nous continuons la comparaison de l'épine dorsale) s'appelle le Monte Toro. Du faite, on tient l'île sous son regard. Vous pensez bien qu'un ermite s'y est juché. On dit que le matin du jour où il se dispose

à descendre pour aller quêter, il pique des yeux, sur cette carte naturelle, le point à exploiter... Nous dépassons un âne trottinant dans la poussière. Aux montées, nous allons à pied pour nous dégourdir. Le conducteur est déconcertant. Tantôt on le suppose endormi sur son siège, de quoi les chevaux profitent pour aller au pas de procession. Tantôt, frétilant de rattraper cet arriéré, il fouette et invective ses rosses assez pour obtenir d'elles quelque chose comme un trot. Ces à-coups de vivacité, voilà bien le caractère méridional. On s'arrête définitivement dans une remise d'auberge éclairée d'un fanal. Un gros homme, à tenue de payès, prend ma valise, me dit : « Je suis en Feliciano » et aussitôt se tait, en aubergiste réputé qui sait ce que son nom prononcé renferme de promesses en lit, table, prix modéré, etc. Son nom, c'est son prospectus.

XIX

UNE VILLE DÉCHUE — CIUDADELLA

Ciudadella n'est pas une ville morte, c'est une ville déchue. Capitale de Minorque autrefois, elle a été découronnée au profit de Mahon. Et elle en pleure ! Quelle ironie ! des monuments publics sans objet, des fortifications sans artillerie, des esplanades sans soldats, de vastes églises construites pour autant de fidèles qu'une capitale est susceptible d'en attirer les jours de grande dévotion, un port vide, les hautaines maisons des riches fermées, les maîtres étant partis d'ennui, des magasins dont la grandeur atteste l'absence des marchandises, maintes jeunes filles sans amoureux, les jeunes gens

quittant une ville où il n'y a pas carrière à avancer.

Le citoyen reflète la déchéance de la cité. Il est timide d'allures. Il marche d'un pas circonspect. Il parle à voix basse. Il ne pousse pas bien loin sa promenade. On dirait qu'il porte le deuil de l'abaissement de la ville. Le patriotisme local ne se fond pas ici dans le national. Ciudadella et Mahon, dix mille habitants l'une, quinze mille l'autre, posées bout à bout de l'île sans autre agglomération, dans l'intervalle, qui balançât la leur, devaient rivaliser fatalement à laquelle accaparerait les relations avec le continent, logerait les troupes et les fonctionnaires, attirerait les enfants dans ses écoles, dicterait le cours des denrées, à laquelle enfin serait le foyer intellectuel et politique, en même temps que le magasin de Minorque. L'île était trop petite pour souffrir deux pôles et sa vie trop languissante pour animer deux têtes. Le sang affluant dans l'une appauvrirait l'autre d'autant. Sentant cela, Ciudadella et Mahon, à travers les quatorze lieues qui les séparent, se pointèrent avec jalousie dès que celle-ci commença de s'enfler au rang de ville, d'avorton qu'elle était, poussé à l'ombre d'une forteresse. Elles se regardèrent comme se regar-

dent deux artistes, dont l'un tient l'avenir et l'autre le passé. Ciudadella avait les grandes familles de l'île, l'évêché, l'aristocratie civile, l'aristocratie religieuse. Elle avait un passé d'héroïsme militaire dont témoigne une colonne dressée au centre d'une place ouverte sur la mer : « *Pro aris ac focis usque ad mortem hic sustinuimus, anno MDL VIII*, y est-il gravé. — Ici, nous avons tenu jusqu'à la mort pour nos foyers. » Oh ! la belle, la forte inscription ! Que ces mots sont grands dans leur simplicité. Qu'ils expriment éloquemment l'énergique défensive de l'Espagnol contre l'étranger : *Usque ad mortem pro aris ac focis hic sustinuimus*. Je me le répète tout en marchant. Je me le répète tout haut. Je m'échauffe à m'entendre. J'examine la disposition des lieux pour en inférer la position respective des habitants assiégés et des Turcs assiégeant. Oui les Turcs. Leur défaite à Lépante n'avait pas refoulé leur audace. Et il fallait que Minorque, Ciudadella comptât parmi les ports avancés de la chrétienté pour qu'à Constantinople Mustapha Piali armât contre elle une expédition qui aborda, dit un chroniqueur, le dernier jour de juin.

De Ciudadella menacée, l'épouvante eût vite fait de voler sur l'île entière. Le chroniqueur

confesse que le renom de férocité des Turcs renforcé de celui que cet écumeur et batailleur de Barberousse avait répandu sur la Méditerranée, tint circonspects dans leurs villages et leurs fermes maints paysans dont la ville attendait le secours. Aussi, après plusieurs assauts, faiblissant, démantelée, à moitié ruinée par les boulets, ses défenseurs réduits à quatre cent quarante, ayant plus de quatre mille enfants et femmes à garder, entra-t-elle en pourparlers de retraite, non de reddition. « Soit, mais qu'on me livre cent garçons et cent filles de sept ans. — Pourquoi faire ? » Un geste obscène fut la réponse de Mustapha Piali. Ces Turcs avaient de bien infâmes appétits. C'était, si l'on continuait la résistance, le viol certain pour ceux et pour celles qui n'auraient pas été tués. Aussi les femmes obtinrent-elles qu'on décamperait une nuit, supposé les Turcs endormis. Mais ils veillaient, et l'obscurité, l'affolement qu'elle déchaîna, le pêle-mêle des deux partis favorisèrent l'ennemi, que ne gênait pas le troupeau de quatre mille êtres inoffensifs.

Le lendemain Ciudadella était vide. Tués ou embarqués pour Constantinople, tels furent l'un ou l'autre sort des habitants. Le comman-

dant de la garnison était parmi les captifs. Transporté en Asie Mineure et fait esclave, il fit rédiger par un autre Espagnol, esclave aussi et qui avait été notaire, un acte où, pour laver son honneur de soldat, il déclarait n'avoir consenti à abandonner la ville que le cœur forcé par quatre mille gémissements. Il y a dans la vie de Cervantès un trait semblable. La fierté espagnole a de ces soins.

Il est préférable que la colonne de granit qui commémore cette sanglante et malheureuse résistance s'élève sur une place déserte bordée de palais inhabités. Une ville conservatrice du passé est un musée. L'activité ambiante me distrairait de mon acheminement de pensée vers l'époque ainsi attestée. Assis sur un banc de la place, je rêve à mon aise, à l'égorgement dont elle fut témoin. Le dos tourné à la mer; en face, la ville au sol uni; à gauche le port, une langue d'eau tirée en dedans des terres comme à Mahon, mais quatre fois moins longue et quatre fois plus étroite, que je ne vois pas, que je devine à une pointe de mât de balance dépassant le niveau du double escarpement qui l'encaisse; au delà, des renflements, développés en longueur, de rochers grisâtres, pareils à des gigantesques ossements; à droite,

des vignes aux grêles et courts sarments fuyant à plat vers un horizon fermé sur une monotone étendue. Mon unique récréation c'est de regarder deux fabricants de cordes à leur ouvrage, l'un tournant la roue, l'autre filant le chanvre à pleines mains. A la terrasse d'un café sous véranda, pas un consommateur. Sur la façade d'une maison contiguë je lis : *Gouverneur militaire*. Parti pour toujours, le gouverneur. De la guérite creusée dans la muraille, les noctambules ont fait un lieu d'aisance. Avez-vous séjourné dans une petite ville entichée de son ancienneté et d'un longtemps de prédominance sur l'entour du pays, ayant caserne, tribunal, un appareil gouvernemental complet et qui tout d'un coup le perd ? Plus de distractions, plus de joie. C'est l'abîme de l'oïveté creusé en bâillement immense. Les deux ou trois salons où l'on cause, n'ayant plus de fonctionnaires pour les remplir, se ferment. Les jeunes filles de famille ne se postent plus à la fenêtre puisque les bottes des officiers ne résonnent plus sur les cailloux pointus. Plus de ran tan plan, plus de taratata, qui fassent bondir les enfants aux revues de la garnison. Plus de musique militaire remuant chez le citadin de belliqueuses vellétés. Elles se sont

envolées les filles qu'on voyait, cheveux épars et caraco écarlate, traverser la rue aboutissant à la caserne. Les appartements, vidés par le départ de la gent officielle, sont restés vides, et au-dessus des portes, des écriteaux : *à louer*, semblent cloués pour l'éternité. Les chercheurs de nouvelles arrivent bredouilles dans les cafés où, n'ayant plus rien à se dire, ils demeurent autour des tables, silencieux. L'air du dehors entre de moins en moins. Les habitants se fatiguent les uns les autres de leur présence comme des gens renfermés dans une trop étroite salle s'empoisonnent de leur haleine.

Abandonnés à eux mêmes, il restait à ceux-ci la ressource du soulier. Ils se sont donc fait cordonniers. Au moyen d'une courroie ils assujettissent sur leur genou un morceau de cuir et tac et tac et tac et tac. En avant les coups de marteau. C'est la musique de Ciudadella. Il y a ici deux classes de gens : les cordonniers et les autres. Bien entendu, ces derniers s'estiment bien plus relevés. Ils ont leurs cafés, où ne vont pas boire les cordonniers ; leur théâtre, où ne font pas tache les cordonniers. Et sur la promenade del Borne, ils suivent une allée où ne se posent pas les pieds des cordonniers.

Il n'y a que les églises, les couvents, le séminaire, qui n'aient pas émigré. Dans la cathédrale, aux flamboyantes et rosacées ogives, le bedeau me guidant m'arrête devant un autel que la reine Isabelle, lors de son passage à Ciudadella, a édifié, le dédiant à son mari, François de Bourbon. Et savez-vous de quel nom elle l'appelle, ce roi imbécile de la tête aux pieds, ce roi cocu, ce roi berné à qui elle fait, après l'avoir quitté, l'aumône d'une pension, sachant qu'il ne la dissiperait pas, et pour cause, avec d'autres femmes ? *Sponso amantissimo*, époux bien-aimé. Elle a mis le superlatif. Façon d'outrer la plaisanterie. J'en éclate de rire au nez du bedeau scandalisé, mais à qui l'étonnement interdit l'indignation. *Usque ad mortem... Sponso amantissimo*. Je compare ces deux inscriptions, l'une sublime, l'autre dérisoire. Le tragique de l'une voisinera toujours dans ma mémoire avec le comique de l'autre. L'une commence et l'autre finit ma promenade dans Ciudadella. — Le joli nom de ville, tout de même !

XX

DERNIÈRE ÉTAPE

L'aube qui me permet de regarder les blanches façades de Mahon avant que le soleil les rende éblouissantes est celle de mon dernier jour de voyage. Après une nuit de cahots dans la diligence qui m'a ramenée, quelle volupté, le vapeur ouvrant ses cabines, de m'étendre sur une couchette, indifférent à tout, même aux gémissements de frêles jeunes filles qui, envoyées pour la première fois à Barcelone faire leur éducation, sont si fort émues par les adieux de leurs parents et par la fuite des lieux familiers qu'elles s'aveuglent de larmes. Escale à Alcudia. Pour prendre

des voyageurs ? Non, pour prendre des cochons. Majorque en nourrissant plus que ses habitants n'en peuvent manger, l'excédent est exporté à Barcelone. La moins noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle que les Majorquins ont faite le plus volontiers. Mais là s'est bornée leur entreprise. Que ne l'ont-ils achevée en perfectionnant l'embarquement de ces animaux ? Il se fait au moyen de cordes. Spectacle burlesque : les cochons sont amenés en barque jusqu'au flanc du navire. Première opération : Du haut du pont il leur est jeté sur le dos un paquet de cordes. C'est pour la leur passer sous le ventre. Ligotage savant. Les hommes de la barque y procèdent. Deuxième opération : la bête est attachée. J'entends : *Vamos*. A ce signal, les marins, du haut du navire, la hissent à grands cris d'encouragement mutuel. Dès qu'elle se voit suspendue dans l'espace, oh ! alors, la mer, le rivage, le ciel, tout retentit de ses grognements. Mes oreilles en saignent. Quand je vous aurai conté que ce hissement, trois heures après, durait encore, qu'un moment vint où le pont fut encombré de cochons, que le capitaine ne savait plus où les mettre, qu'il protestait qu'il en avait assez et qu'il en arrivait encore, vous

comprendrez ma satisfaction de sentir le navire s'ébranler. Elle ne fut pas longue. Le vent se lève, la mer se démène et nous dansons. Les cochons aussi, tant qu'ils gagnent le mal de mer. Et grognements de reprendre. Ils ne cessèrent pas de la nuit. Partis d'Alcudia à six heures du soir, ce ne fut qu'à sept heures du matin que nous aperçûmes le fort de Monjuich, si lentement naviguait ce vapeur, couvert, de la poupe au beaupré, de cochons qui, lorsque le pont venait à pencher sur une vague plus acharnée que les autres, portaient leurs grognements à une puissance inconnue sur terre. Ils avaient sujet de grogner. Ils étaient bien en danger d'être précipités. Trop pressés pour avoir tous du plancher pour leurs quatre pattes, les moins vigoureux se laissaient enlever sur l'échine de leurs voisins et la moindre inclinaison les faisait s'ébouler vers le parapet qu'une secousse était bien capable de leur faire sauter. L'équipage dut s'y mettre. Sous la pluie, sous les éclairs, il dut s'adosser au parapet et de là refouler à coups de corde tout cochon que le noir moutonnement de ses congénères entraînait vers l'abîme. Les grognements des animaux, les jurements des hommes, le tonnerre, la pluie, l'humide

raclée que les vagues se plaisaient à administrer au navire, au-dessus de moi un gamin criant, éperdu par le mal de mer : « *Mare, mare, me mori!* » « Mère, mère, je me meurs ! » Quelle nuit affreuse ! L'après-midi de ce même jour, assis sur un des sièges qui garnissent les bords de la Rambla de Barcelone, j'en ai encore la vibration dans les oreilles ; quand la foule des promeneurs montant et descendant en double file tout d'un coup s'arrête, inquiète, interrogeant des passants, et sur leur réponse s'ébranle, à la fois curieuse et timide. Je la vois s'engouffrer dans une rue transversale, puis gagner un point que fébrilement on se répète autour de moi. L'anarchiste Pallas venait de lancer une bombe au général Martinez Campos. Je ne tarde pas à apprendre la sanglante bravade du pauvre ouvrier désespéré. Cette tragédie me fait mesurer la distance franchie depuis la veille. Ma promenade aux Baléares finie, c'est ma période d'insouci close. Allons ! poings fermes et jarrets tendus désormais, pour faire notre chemin sur cette terre d'oppression et de haine.

FIN.

TABLE

| | |
|--|-----|
| PRÉFACE. | I |
| I. — LE RHONE | 1 |
| II. — LE THÉÂTRE ANTIQUE D'ORANGE | 12 |
| III. — NOS FÉDÉRALISTES. | 20 |
| IV. — PÉTRARQUE. | 27 |
| V. — MISTRAL | 45 |
| VI. — D'AVIGNON A PALMA | 60 |
| VII. — PALMA | 73 |
| VIII. — LA CAMPAGNE DE PALMA | 90 |
| IX. — CABRERA. | 103 |
| X. — MONUMENTS ET TABLEAUX | 108 |
| XI. — LA CHARTREUSE DE VALLDEMOSA. — GEORGE SAND. | 121 |
| XII. — MIRAMAR. — L'ARCHIDUC SALVATOR | 133 |
| XIII. — AU PAYS DE L'ORANGER | 146 |
| XIV. — A DOS DE MULET | 164 |
| XV. — POLLENSA. — LE RÉCIT D'UN AVEUGLE | 174 |
| XVI. — L'HOSPITALITÉ MAJORQUINE. — CE QU'ON VOIT DANS UNE GROTTÉ. | 214 |
| XVII. — UNE VILLE MORTE: ALCUDIA. — COMMENT ON QUITTE MAJORQUE. | 236 |
| XVIII. — PORT-MAHON. | 243 |
| XIX. — UNE VILLE DÉCHUE: CIUDADELLA | 276 |
| XX. — DERNIÈRE ÉTAPE. | 284 |